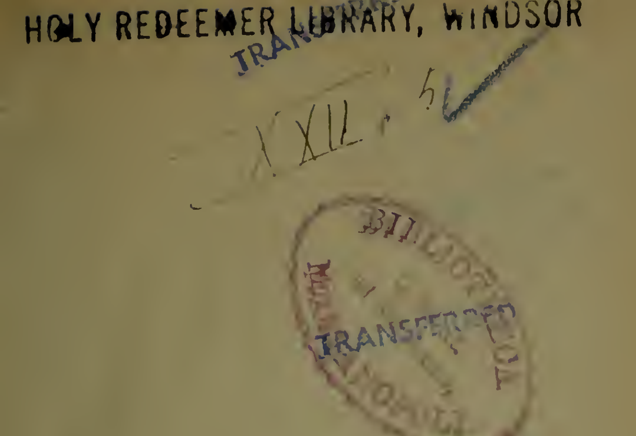
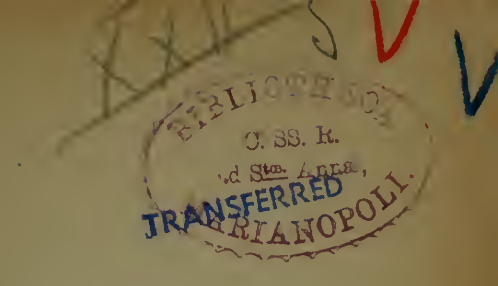








LA

PRÉVARICATION



Paris. — Imprimerie Téqui, rue de Vaugirard, 92.

LE R. P. FÉLIX, S. J.

LA PRÉVARICATION

TROISIÈME RETRAITE

DE NOTRE-DAME DE PARIS





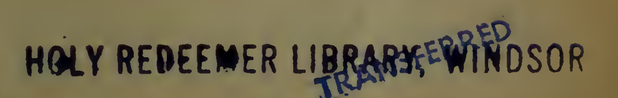
PARIS

TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DE L'ŒUVRE SAINT-MICHEL

85, RUE DE RENNES, 85

1889



AU LECTEUR

Le présent volume intitulé : *Prévarication*, fait naturellement suite aux deux volumes qui le précèdent : *Destinée* et *Éternité*. La grande Prévarication consistant surtout dans la déviation volontaire de l'éternelle Destinée ou de la fin dernière, il était naturel et logique, après avoir traité de ces deux choses qui n'en font qu'une, de traiter de ce qui nous met en antagonisme avec l'une et l'autre. C'est la marche suivie par les grands ascètes, et notamment par saint Ignace dans le Livre d'Or de ses *Exercices spirituels*.

Ce sujet d'ailleurs, partout et toujours actuel, emprunte aux nécessités de notre temps et de notre pays une actualité et un intérêt plus particuliers.

Si, comme nous l'avons dit, beaucoup d'hommes de ce temps si tourmenté et de cette France si égarée par les grandes négations, sont

réfractaires aux idées de *Destinée* et d'*Eternité*, ils ne le sont pas moins aux idées de *péché* et de *Prévarication*. Car, comme le lecteur peut le constater dès le début de ce volume, l'altération continue et l'effacement progressif de la notion du péché et de l'idée de la Prévarication est le fait saillant de la génération contemporaine et le plus grand danger de ce siècle, que ces altérations successives conduiraient, en se continuant et en s'aggravant de plus en plus, à une inévitable et irrémédiable décadence. Et déjà tant de crimes sans nom, de débauches sans repentir, d'orgies sans remords, ne nous montrent que trop, à leur triste et sombre clarté, les abaissements, les malheurs et les catastrophes dont ces altérations et ces effacements menacent la société vivante.

On ne sera donc pas étonné, en parcourant ce livre, de voir l'auteur insister, plus peut-être qu'on ne le fait d'ordinaire, pour essayer de restaurer dans les âmes l'idée de la Prévarication et la notion du péché, si totalement méconnues et si étrangement oubliées par une partie déjà trop grande de nos contemporains.

Plus, sur ce point, les ténèbres sont épaisses et profondes, plus il importe de faire éclatante et pleine la lumière qui les doit dissiper; et, plus les négations y sont complètes et radicales, plus radicales aussi doivent être les affirmations et plus complètes les démonstrations.

Cette considération nous fera pardonner des développements destinés à mettre dans tout son jour la notion du péché ou de la Prévarication, à en révéler avec toute la malice toute la responsabilité, et par suite, à accroître en nos âmes l'horreur que nous devons en concevoir. Surabondants peut-être pour ceux de mes lecteurs qui ont gardé au sanctuaire intime de leur âme dans toute sa pureté, la lumière de la foi et de la conscience chrétienne, ces développements seront à peine suffisants pour ceux qui ont laissé en eux s'éteindre ou du moins s'obscurcir l'une et l'autre.

Puisse la lecture attentive de ces pages, et surtout la méditation sérieuse des vérités qu'elles contiennent, rendre à ceux qui les auraient perdus la notion et le sens de la Prévarication, ou dumoins accroître l'une et l'autre dans ceux qui

les ont gardés. Nous le souhaitons d'autant plus, du fond de notre cœur d'apôtre, que, sans cette notion et ce sens, il n'y a plus dans les âmes de sainte horreur pour le mal ni de sublime élan vers le bien ; et les générations vont d'elles-mêmes à tous les désordres, à tous les crimes et à toutes les dégradations.

Puissent surtout les considérations, qu'on va lire, inspirer à tous, avec une crainte et une détestation salutaire de toute offense de Dieu, une légitime exécration de l'*Egoïsme*, que nous signalons, dans ce livre, comme l'universelle cause de tout désordre et le père générateur de toute Prévarication. Puissent-elles enfin, par la défaite de cet ennemi de tout bien, et de cet auteur de tout mal, préparer pour tous la pleine restauration dans l'ordre, la justice, l'innocence et la paix.

LA PRÉVARICATION HUMAINE

DEVANT

LA SOCIÉTÉ VIVANTE

Iniquitatem meam ego cognosco.
Je connais mon iniquité.
(Ps. 50)

Messieurs,

Ainsi disait un grand prévaricateur, et plus grand pénitent encore que grand prévaricateur : « Je connais mon iniquité ; » et il ajoutait : « Et « mon *péché* est toujours devant moi, *Et pec-« catum meum contra me est semper.* »

Hélas ! combien d'hommes de notre temps, non moins prévaricateurs que David, sous ce rapport diffèrent du royal et illustre Pénitent !

Il y a une chose, en effet, dont la notion s'altère de jour en jour, et menace de périr tout à fait au milieu de nous ; une chose pourtant si profondément enracinée dans l'humanité, qu'elle

perce partout à travers le tissu des langues humaines; une chose que tous les peuples ont nommée dans leurs idiomes, consignée dans leurs lois, et plus ou moins exprimée dans leurs mœurs; une chose si grave qu'elle décide de notre vie du temps et de notre vie de l'Eternité; une chose sans l'intelligence de laquelle mon apostolat vous serait absolument inutile, comdamné qu'il serait d'avance à une absolue stérilité. Cette chose, je me hâte de la nommer : c'est la *Prévarication* ou le péché ; le péché, qui se nomme tantôt *l'iniquité*, parce qu'il outrage la souveraine justice; tantôt le *crime*, parce qu'il impose à son auteur d'inévitables responsabilités ; et que j'appelle ici surtout *Prévarication*, parce qu'il est la violation d'une loi rigoureusement obligatoire, et notamment de la grande et souveraine loi et obligation de la vie : tendre à sa fin dernière, aller à sa *destinée.*

Mais, Messieurs, la *Prévarication*, surtout la suprême Prévarication, celle qui est dans l'homme le désordre à la plus haute puissance, parce qu'elle est la volontaire séparation de Dieu, qui la comprend aujourd'hui tout à fait? Qui, si ce n'est le vrai chrétien, en a gardé la notion complète? Hélas ! il faut bien l'avouer, même parmi

ceux qui ne prétendent pas la supprimer tout à fait, il y a je ne sais quel *effacement* progressif de l'idée de la Prévarication et de la notion même du péché. Le sens qu'en doit garder toute âme qui se respecte, va s'oblitérant de plus en plus dans la génération vivante; l'idée même du péché s'y amoindrit de jour en jour, et avec elle l'horreur qu'il doit inspirer. Et c'est aujourd'hui plus que jamais le moment de s'écrier avec le Prophète « : *Delicta quis intelligit?* Qui comprend ce que c'est que le péché? »

De là, Messieurs, à l'efficacité de notre parole, c'est-à-dire à la conversion des âmes, un obstacle toujours grandissant, et qui pourrait devenir tout à fait insurmontable. Comment, quand il s'agit de les convertir, trouver dans les âmes un point d'appui ou un ressort pour les soulever? Comment surtout y ouvrir les sources profondes du repentir, si elles ne gardent plus même, avec l'idée, le sens du mal qui les atteint? Comment, enfin, espérer vous convertir si, par hypothèse, vous ne reconnaissiez pas la lèpre qui défigure vos âmes, la misère qui les couvre, le péché qui les tue surnaturellement et les blesse même naturellement?

Voilà pourquoi, Messieurs, avant de pénétrer dans son fond le mystère de la *Prévarication* qui doit être, toute cette grande semaine, le principal objet de nos méditations, je voudrais vous signaler, dans notre temps, un mal plus grand que la Prévarication elle-même, à savoir *l'effacement progressif* de la *notion du péché*, et les conséquences redoutables de cet effacement.

Voici donc les deux pensées que je recommande à votre religieuse attention, et qui vont faire tout le sujet de ce discours : 1° L'altération croissante de l'idée du péché et du sens de la Prévarication est un *fait* de la société vivante. 2° Ce fait est la grande menace de l'heure présente : c'est un signe de décadence et un pronostic de désastres.

O Dieu, ô souverain Maître, hélas! contre votre Souveraineté et votre Majesté, contre votre Sagesse, votre Justice et votre Amour, nous avons prévariqué : mais, comme votre Prophète, pécheur et pénitent, nous ne savons pas assez dire : « Je connais mon iniquité, et mon péché est toujours devant moi. »

Ah! donnez, donnez à cette parole la puissance de porter sur ce point dans toutes les âmes la grande lumière. Préparez nos cœurs au repentir,

en ouvrant nos yeux sur le mal que nous vous avons fait. Au début de ces saints exercices, faites-nous connaître surtout que notre plus grand mal, c'est de ne pas assez voir notre mal, et que le malheur encore plus grand que celui de notre Prévarication, c'est de ne plus assez comprendre et assez reconnaître notre Prévarication.

I

Oui, Messieurs, l'effacement progressif de la notion du péché et du sens de la Prévarication, voilà ce qu'il faut d'abord constater, comme un *fait* vivant, et vous montrer comme un signe de ce temps.

Assurément, tous les siècles ont été plus ou moins prévaricateurs. Mais ce qui marque d'un signe particulier notre siècle dix-neuvième, c'est de ne pas *reconnaître* sa Prévarication et de perdre peu à peu jusqu'à la notion et l'idée de la Prévarication elle-même. Jetez autour de vous un regard vraiment observateur; prêtez aux bruits de ce temps une oreille vraiment atten-

tive; parcourez toutes les sphères où se meut la vie de nos générations contemporaines; écoutez ses paroles, mieux encore, écoutez sa respiration, sa respiration morale : vous serez frappés et peut-être consternés du phénomène que j'entreprends de vous signaler : *l'altération progressive* de la notion et du sens de la Prévarication ou du péché. Pourquoi s'en étonner? A force de mettre nos intelligences en communication avec tous les scepticismes et toutes les négations; à force de mettre nos âmes et nos cœurs en contact familier avec tous les sensualismes et toutes les corruptions du siècle; nous en arrivons à perdre peu à peu toutes les grandes certitudes et toutes les fermes convictions. Bref, à force de mêler partout et en tout l'ombre à la lumière et la nuit au jour, nous en sommes arrivés à nous créer, dans tous les domaines de la vie, et jusques dans les profondeurs lumineuses de la conscience, si ce n'est toujours une complète obscurité, au moins une sorte de crépuscule, à travers lequel les idées du vrai et du faux, du bien et du mal, de la vertu et du vice, de la sainteté et du péché, semblent flotter avec des contours indécis, dans une lumière douteuse. Les croyants eux-mêmes,

quelquefois trompés par de fausses lueurs, perdent peu à peu la claire vue des choses ; et, dans le demi-jour où tout apparaît, on se demande où sont encore, parmi nous, ceux qui ont gardé, dans toute leur plénitude, l'idée, la notion et le sens de ce que j'appelle ici la Prévarication?

Aussi, qu'arrive-t-il ? Les lignes éternelles qui séparent la frontière du bien de la frontière du mal, l'empire du vice de l'empire de la vertu, disparaissent peu à peu ; les abîmes creusés entre l'un et l'autre, par la force même des choses, se couvrent d'ombres croissantes; et entre ces deux royaumes si profondément séparés, nos sceptiques jettent comme des ponts de ténèbres, par où les intelligents, sans presque s'en apercevoir, vont et viennent, passent et repassent de l'un à l'autre. Et j'entends non seulement tous les Pilates de la faiblesse intellectuelle qui demandent : « Qu'est-ce que la vérité? *Quid est veritas?* » j'entends surtout tous les Pilates de la faiblesse morale, qui demandent : Qu'est-ce que le bien? Qu'est-ce que le mal? Qu'est-ce que le péché? Le péché, qu'est-ce que cela veut dire?

Pour un certain nombre d'esprits, le péché n'est qu'un spectre créé par l'imagination, pour

troubler le cœur et tourmenter la conscience. Le péché, disent de prétendus penseurs, qu'est-ce? Un vieux mot, d'où l'idée s'est enfuie ; un mot vide, chargé d'exprimer le néant. Le péché, le mal, c'est l'être, l'être avec sa limite, l'être qui s'arrête là, et ne va pas plus loin. Mais le péché, considéré comme un *désordre*, impliquant responsabilité devant la conscience et devant Dieu ; voilà ce qui se dérobe aux intelligences troublées; et il faut le dire, beaucoup de disciples de la vérité subissent, plus ou moins, sans bien s'en rendre compte, la contagion de cette lèpre contemporaine.

D'où vient ce phénomène étrange? Qu'est-ce qui fait à notre siècle cette plaie profonde?

La première cause, la cause la plus radicale de ce mal contemporain, c'est le courant des grandes *erreurs* et des grandes négations, qui traverse le monde des *intelligences*.

Et tout d'abord, ce mal est descendu sur nous des hauteurs nuageuses de la sophistique et de la métaphysique de ce temps, de la sophistique la plus raffinée et de la métaphysique la plus quintessenciée. Comme on voit les nuages descendré du sommet des montagnes et s'abaisser lentement sur les vallées ; ainsi les erreurs de la phi-

losophie, ou plutôt de la sophistique d'outre-Rhin, véritables ténèbres de l'esprit humain, sont descendues peu à peu des hauteurs habitées par quelques génies égarés, sur les générations nouvelles. La théorie antirationnelle de l'*identité des contraires* est descendue, jour par jour, sur les classes lettrées, et par elles sur les multitudes populaires. Ces théories disaient : Le bien et le mal sont *identiques*. Le mal, c'est le bien vu sous un autre aspect. L'être est comme Janus, il a deux visages ; vu d'un côté, c'est le *bien*, vu de l'autre côté, c'est le *mal*.

Certes, pour quelques rêveurs s'intitulant philosophes, de telles formules pouvaient n'être qu'un amusement de l'esprit. Mais pour le peuple, quelle découverte ! et par suite, pour la société, quelle menace ! Quoi ! le bien et le mal sont *identiques* ? Mais alors, qu'est-ce que le mal ? La Prévarication ? le péché ? Le péché n'est qu'un mot, la Prévarication une chimère, le mal une convention arbitraire; bref, une face de l'être tout aussi légitime que l'autre.

Ainsi, avait dit cette sophistique orgueilleuse; et les échos de sa voix avaient retenti dans nos écoles et jusque dans nos forums.

Et ce qu'enseigne leur sophistique, est-ce que

leur *métaphysique* panthéiste, athée et matérialiste ne l'enseigne pas aussi?

Que fait le panthéisme doctrinal par sa formule essentielle, si ce n'est d'emporter d'un seul coup toutes les barrières, qui séparent dans l'âme humaine le bien du mal et le péché de la sainteté? Il n'y a qu'une *substance*, et tout dans l'unique substance est légitime et bon. Tout est Dieu, et Dieu est tout : telle est l'idée sommaire du panthéisme. Dans cette monstrueuse hypothèse, comment le péché pourrait-il subsister? Comment Dieu pécherait-il contre Dieu? Comment l'Infini fera-t-il injure à l'Infini?

Et l'athéisme? Que fait l'athéisme doctrinal, au point de vue où nous sommes? Ce qu'il fait? mais il supprime la raison radicale du péché, il en décrète l'impossibilité métaphysique. L'athéisme est la négation de toute supériorité; il constitue entre les hommes et les hommes des *indépendances* absolues. Dès lors, comment concevoir un péché, une Prévarication quelconque? S'il n'y a que des indépendances absolues, d'où viendront les devoirs? et s'il n'y a pas de devoirs, comment y aurait-il des Prévarications? S'il n'y a plus de supérieur, comment y aura-t-il une loi? Et s'il n'y a pas de loi, comment concevoir

encore la Prévarication? la Prévarication qui est en essence la violation d'une loi, et surtout de la loi souveraine de la destinée finale.

Et le matérialisme, que fait-il pour le péché? Il en détruit même l'idée. Le péché est essentiellement une chose de l'*âme,* et le matérialisme nie l'âme. Le péché est un acte de liberté imposant une responsabilité; le matérialisme nie la liberté et la responsabilité; alors même qu'il ne prétend pas les nier explicitement, il les supprime nécessairement. Devant le matérialisme, chaque individu est une molécule dans l'universalité moléculaire. L'homme est un atome ou un groupe d'atomes dans l'universalité atomistique. Quelle molécule commandera à cette molécule? quel atome donnera des ordres à cet atome? Chaque atome est roi dans son domaine, chaque molécule est reine dans son lieu. Il n'y a pas de dépendance morale, donc pas de devoir, donc pas de péché. Et comment y aurait-il des Prévarications morales, alors qu'un ordre moral ne peut plus exister, et ne peut plus même se concevoir ?

Enfin, Messieurs, il y a une formule commune à toutes les variétés des grandes erreurs contemporaines, formule radicalement destructive

de la notion du péché : La *libre-pensée*. Philosophie à l'usage de tous ceux qui se dispensent de penser. La *libre-pensée!* philosophie la plus facile, et que tout le monde peut savoir sans l'avoir jamais apprise : formule, la plus épaisse qu'il soit possible de concevoir, grosse d'absurdités, lourde d'ignorance, vide de tout sens.

La libre-pensée, qu'est-ce à dire? Comme si vous disiez : le *libre regard;* car, qu'est-ce que la pensée, si ce n'est le regard de l'intelligence? La libre-pensée, quoi encore? La liberté de voir faux ce qui est vrai, mal ce qui est bien, et j'allais dire blanc ce qui est noir, et noir ce qui est blanc... La plus étonnante duperie qui ait jamais abusé l'esprit humain; formule simplement sotte, dont il n'y aurait qu'à sourire de pitié, si cette formule adoptée comme la règle suprême de toute philosophie, comme la philosophie elle-même, n'exerçait sur les âmes vivantes la plus déplorable influence. Car non seulement elle nie implicitement la différence objective et essentielle du *vrai* et du *faux* pour les intelligences; elle supprime implicitement aussi, pour les consciences, les cœurs et les volontés, la différence radicale du *bien* et du *mal* moral.

Est-il nécessaire de vous rappeler que la libre-

pensée engendre le libre-*amour*, et que l'une et l'autre, unies dans une même vie, produisent le libre-*faire*?

Dès lors, dans cette effroyable triade de l'indépendance : libre-*pensée*, libre-*amour*, libre-*faire*, dans ce triple et brutal affranchissement de toute loi, comment concevoir encore une iniquité, un péché, un crime, une Prévarication? tout cela supposant nécessairement la violation d'une loi.

Aussi, regardez de près cette race d'hommes s'intitulant *libres-penseurs* : Qu'ont-ils à se reprocher? Rien. Leur système en fait mieux que des innocents, il en fait des impeccables. Eh! vraiment, comment pècheraient-ils? Libres de tout *penser*, comment pècheraient-ils contre la vérité? Libres de tout *aimer*, comment pècheraient-ils contre la sainteté? Libres de tout *vouloir*, comment pècheraient-ils contre l'autorité? Libres enfin, de tout *faire*, comment pècheraient-ils contre une loi, un devoir, une obligation quelconque? Aussi, allez parler au libre-penseur, d'obligation et de devoir, de péché et de Prévarication! Dites-lui : Dieu a révélé la vérité; il s'est révélé lui-même par son Christ, et ce Christ vous parle par son Eglise; donc, croyez avec le Christ et

avec l'Eglise, ou vous êtes prévaricateur; vous péchez contre la vérité. — Moi, je suis libre-penseur, que m'importe ce qu'enseigne l'Eglise et ce qu'a dit Jésus-Christ? Est-ce que je ne puis pas penser ce que je veux, et comme je veux? — Mais Dieu a droit à tout votre amour; et vous prostituez dans les orgies du plaisir tous les trésors de votre cœur; vous êtes Prévaricateur; vous péchez contre l'amour. — Que me fait l'amour de Dieu? Est-ce que je ne puis pas aimer ce que je veux, et comme je veux? N'ai-je pas toute la liberté de mon amour, comme toute la liberté de ma pensée? — Mais Dieu est le maître; il faut obéir à son Autorité, et à toute autorité humaine émanée de son Autorité divine, ou vous êtes Prévaricateur; vous péchez contre l'Autorité. — L'autorité, allons donc! Qui a droit de me donner des ordres? Je suis l'indépendance: *ni Dieu ni maître*. Je suis à moi-même mon maître et mon dieu; et comme tel, ne suis-je pas libre de faire tout ce que je veux, et comme je le veux? Que me parlez-vous de Prévarication? Je suis souverain; donc, tout ce que je fais est légitime, tout ce que je fais est bien fait, et ma souveraineté exclut la Prévarication.

Et voilà le dernier mot de la libre-pensée, au

point de vue où nous sommes; plus de prévarication, plus de péché, plus de responsabilité.

Ainsi, vous le voyez, Messieurs, toutes les tendances *intellectuelles* de notre temps poussent à l'effacement et à la suppression même de toute idée de péché et de Prévarication. Et comme on pouvait s'y attendre, ces perversions du monde intellectuel descendent de plain-pied et bien vite dans le monde *moral.*

Ah! c'est ici particulièrement, dans l'ordre moral, que cette altération et cet effacement de la notion du péché et de la Prévarication se produit avec un cynisme qui ne sait plus rougir même de son extravagance et de son ignominie.

C'est qu'ici, en effet, ce n'est plus indirectement, implicitement et comme par voie de conséquence ou de simple déduction, que l'on entreprend d'effacer de l'âme humaine l'idée de la Prévarication et le sens du péché; c'est directement et explicitement que l'on a osé professer des doctrines où l'idée de la Prévarication périt et s'ensevelit avec la morale, comme en un même tombeau. Je ne parle pas ici encore des mœurs écloses de ces doctrines, je parle des doctrines elles-mêmes.

Qui ne se souvient encore de ces doctrines

malsaines, qui, dans la première moitié de ce siècle, firent parmi nous leur audacieuse apparition? Saint-Simonisme, Fouriérisme, Communisme, Socialisme : doctrines immorales dans toute la rigueur de ce mot, voilant sous des formes doucereuses et sous des fleurs de poésie, le poison qu'elles renfermaient; mais dont le fond consacrait toutes les turpitudes, et sous les noms prestigieux de progrès et de civilisation, nous apportaient la barbarie et la décadence.

Ces doctrines, ou plutôt ces déclamations subversives de toute morale, jeune encore, il m'en souvient, je les entendais retentir dans quelques-uns de ces mots, que l'humanité ne prononce qu'à l'heure de ses grandes perturbations. Ecoutez : « *Légitimité* de tous les instincts, *sainteté* des passions, *réhabilitation* de la chair. » Et cela voulait dire : Arrière la vieille morale du Christianisme; arrière cette casuistique surannée. Plus de péché, plus de Prévarication dans l'humanité.

Eh! comment, je vous prie, avec de telles doctrines, la Prévarication pourrait-elle même se concevoir? Quoi! tous les instincts de la vie sont *légitimes*? Mais alors, comment me croirai-je coupable de donner à des instincts déclarés lé-

gitimes une légitime satisfaction? Quoi! toutes les passions sont *saintes*? Mais alors, qui me défendra de les satisfaire toutes? Et comment assouvir une passion réputée sainte, me sera-t-il imputé comme une Prévarication? Quoi! la *réhabilitation* de la chair? Oui, il faut, dites-vous, venger la chair des injures séculaires que lui ont infligées les ascétismes chrétiens? Mais alors, couronnons-nous de roses, enivrons-nous de vins, rassasions-nous de voluptés; et que l'idée d'une Prévarication quelconque n'ait pas même la puissance de troubler notre paix.

Je le demande, Messieurs, comment l'ombre même d'une Prévarication pourrait-elle encore, avec de pareilles doctrines, se projeter sur des jouissances et des voluptés non seulement absoutes, mais légitimées, mais sanctifiées, mais glorifiées par cette morale nouvelle, comme la loi même et le droit de la vie? Et comment s'étonner qu'à travers ce labyrinthe où les aberrations se croisent avec les aberrations, la notion si claire de la Prévarication se perde et s'évanouisse dans les ténèbres?

Pour ces moralistes nouveaux et pour leur casuistique vraiment inouïe, que devient, en

effet, ce que nous appelons Prévarication? Qu'est-ce que le péché fouriériste? Le péché saint-simonien? Le péché communiste? Le péché socialiste? Le péché positiviste?

Le péché *fouriériste?* Mais il n'y en a plus qu'un : Déranger, par *trop* ou *trop peu* de jouissance, l'équilibre de la vie sensuelle et *l'harmonie passionnelle.*

Le péché *saint-simonien*? Mais tout le monde le connaît; c'est d'outrager par le jeûne, l'abstinence et la mortification, cette chair précieuse, qui ne doit s'épanouir désormais qu'au souffle du plaisir et de la volupté; bref, le péché *saint-simonien*, c'est la vertu chrétienne elle-même.

Le péché *communiste*? Est-ce que vous ne le devinez pas? Mais le péché communiste, la Prévarication humanitaire, c'est l'affreux capital; c'est la *propriété* individuelle; car, cette *propriété* c'est *le vol.* Autrefois, le *vol* c'était la violation de la propriété. Nos apôtres du progrès changent tout cela. Pour eux, le vol, c'est la propriété elle-même.

Le péché *positiviste*? Mais lorsque par les pontifes de la religion positiviste la morale elle-même est *éliminée* du domaine de la science, et reléguée dans celui de l'hypothèse ou de la rê-

verie; que peut être le péché? Comme dans cette religion du *positif*, du palpable et du matériel, c'est l'homme qui est dieu; le péché positiviste, c'est de ne pas vénérer et adorer assez le seul dieu du positiviste, à savoir *l'homme* lui-même.

Le péché *socialiste*? Vous voulez le connaître? Le voici: c'est de contribuer à maintenir cette vieille et tyrannique société, dont l'organisation écrase les pauvres et les petits. Le péché socialiste, en un mot, c'est la *misère*; la misère, le grand et l'unique péché de l'humanité sur la terre; la misère, le seul enfer de l'homme affranchi de la croyance à l'enfer d'une autre vie!

Ainsi s'évanouit, dans la fantasmagorie des grandes erreurs contemporaines, l'idée de la vraie Prévarication, c'est-à-dire de la Prévarication morale.

Et, chose triste à constater, cet effacement de l'idée de la Prévarication, prise dans le sens traditionnel et chrétien de ce mot, est précipité encore par tous les grands courants de la vie *sociale* contemporaine.

Et tout d'abord, il y a ce qu'on peut nommer l'*indifférentisme* officiel devant le bien et le mal, le vrai et le faux, ou la *tolérance* universelle proclamée comme droit de l'homme et comme loi

des Etats : indifférentisme et tolérance qui tendent à obscurcir devant les peuples la physionomie du bien et du mal, et à confondre peu à peu l'un avec l'autre. Cette égalité de droits entre le vrai et le faux, le bien et le mal moral, exaltée comme la loi essentielle de notre monde nouveau, à quoi doit-elle naturellement aboutir, si ce n'est à persuader aux générations vivantes qu'il n'y a intrinséquement ni bien ni mal, ni vice ni vertu, ni sainteté ni péché ?

Sans doute, ce n'est pas là ce que se proposent nos modernes législateurs. En proclamant la tolérance du mal, ils ne prétendent pas en supprimer la notion, ou l'identifier avec le bien. Mais il ne s'agit pas ici de ce que peuvent se proposer les hommes ; il s'agit de ce que doivent produire les choses. Il s'agit de savoir ce que doit naturellement amener, comme résultat général, ce droit de cité accordé au mal comme au bien. Or, ce résultat d'ensemble ne peut être douteux ; cet indifférentisme public conduit peu à peu à l'indifférentisme individuel. A force de voir le bien et le mal, et quelquefois la sainteté et le crime traités sur le même pied, le peuple s'accoutume à les traiter dans son âme, comme les gouvernants les traitent dans l'Etat. Il n'est

pas loin de penser que bien et mal diffèrent peu l'un de l'autre, attendu qu'ils jouissent dans la société des mêmes droits. Ce résultat peut être lent à se produire, mais il est inévitable; et déjà ne se révèlent que trop les fruits de cet arbre planté sur des ruines, et croissant au souffle et au soleil des révolutions.

Que signifient aussi, Messieurs, les clameurs insensées qui ont rempli de leur bruit, dans ces derniers temps, notre monde social? *Diminution indéfinie du châtiment inflige au crime*; et au nom du progrès de la vie, *abolition de la peine de mort*.

Qui, parmi vous, ne les a entendues retentir jusque dans nos places publiques ces hypocrites doléances et ces lamentations ridicules sur le sort de ces *infortunés* que la société condamne à mort, pour avoir eux-mêmes enlevé aux autres le trésor de la vie? Quoi! toutes les sociétés civilisées qui ont passé sur la terre, citées au ban de l'opinion et au tribunal de la justice, comme prévenues d'avoir exercé sur les assassins, par la peine de mort, d'injustes et de cruelles représailles? Quoi! la vie revendiquée comme un *droit* inviolable, en faveur de ceux qui ont fait profession de donner la mort! Tous les

homicides, fratricides et parricides recommandés à l'indulgence des nations, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité! Quoi! dans les plus hautes sphères de la littérature et de la pensée contemporaine, entendre des hommes protester en faveur de tous les brigands; aussi empressés et aussi ardents à demander le droit de cité et de vie pour tous les scélérats, qu'ils le sont parfois à demander la proscription des honnêtes gens et la persécution des saints !...

Or, à quoi tendent ces déclamations antisociales faites au nom de l'humanité, si ce n'est à effacer de plus en plus le stigmate que la conscience des nations attache au front des scélérats; à amoindrir l'infamie dont l'opinion les marque devant le ciel et à la terre; à abaisser, enfin, de plus en plus, si ce n'est à la supprimer tout à fait, la barrière qui sépare le crime de la vertu, et la scélératesse de la sainteté?...

Et ici, Messieurs, j'ai la douleur de devoir ajouter : l'ordre *judiciaire* lui-même, malgré l'honnêteté des juges, que je ne mets pas en cause, conspire avec l'ordre civil, pour amener le même résultat. Qu'y a-t-il donc, dans l'ordre judiciaire qui puisse justifier cette accusation et expliquer ces alarmes? Vous voulez le savoir;

eh bien! je vais le dire. Il y a l'obscurcissement progressif de l'idée *du juste* et de *l'injuste* dans les sanctuaires mêmes de la Justice; il y a cette affectation, j'allais dire, cette *manie* contemporaine de trouver à tous les crimes les plus avérés et les plus notoires, aux scélératesses les plus révoltantes et les plus calculées, des circonstances dérisoirement appelées *atténuantes*. Véritable perversion de la justice voilée de bienveillance et d'humanité; je ne sais quelle malencontreuse pitié pour les assassins, les scélérats, les héros du crime; pitié soi-disant *humanitaire*, résultant du progrès des *lumières*, et que j'appelle, moi : pitié *inhumaine*, attestant les progrès des *ténèbres*; pitié cruelle, pitié ironique, qu'on refuse parfois à l'honnêteté, à la vertu, à la sainteté, et qu'on se vante superbement d'accorder à l'infamie, au brigandage, à la scélératesse et à l'assassinat!...

Aussi, en face de certaines altérations ou violations publiques de la justice, accomplies jusqu'en son propre sanctuaire et par ses propres gardiens, volontiers je m'écrierais avec l'Ecriture : « *Vidi in loco justitiæ iniquitatem*; j'ai vu « l'iniquité au lieu même de la justice; et j'ai dit : « Dieu jugera le juste et l'impie ; *Judicabit Deus*

« *justum et impium.* » Oui, il faudra la grande lumière du jugement de Dieu pour illuminer de ses éternelles clartés la face de la justice obscurcie et défigurée par les iniques sentences des hommes.

Et, si de l'ordre social vous passez à l'ordre plus directement religieux, ne voyez-vous pas comme cette altération de l'idée de la Prévarication ou du péché grandit de plus en plus?

Que signifient ces prédications sacrilèges, où l'on dénonce comme des monstruosités qui soulèvent la raison et le cœur, les châtiments exercés par la divine Justice? Un Dieu qui châtie, quelle énormité! Un Dieu qui se venge, quelle cruauté! Un Dieu qui condamne, quelle impiété! Un Dieu qui condamne, châtie, se venge *éternellement!*... O déraison, ô folie! ô blasphème! s'écrient tous nos doux frères, les apôtres de l'humanitarisme. Or, que veulent ces colères calculées et ces invectives déloyales contre le *dogme atroce* et le *Dieu cruel* du Christianisme? Pourquoi cette affectation systématique à exalter la bonté de Dieu au détriment de sa justice? Qu'est-ce, enfin, que toutes ces pompeuses diatribes contre nos dogmes religieux du jugement, de l'enfer et de l'Eternité, si ce n'est des efforts

inspirés par Satan, pour supprimer dans l'humanité l'idée même du péché? Qui ne voit que le péché et le jugement, le péché et l'enfer, le péché et l'Eternité, se tiennent nécessairement, et sont rivés l'un à l'autre par une chaîne plus forte que tous les diamants, et que rien d'humain ni même de divin ne saurait briser; parce que cet enchaînement a pour raison d'être cette force qui triomphe de tout, et qui se nomme *la force des choses.*

Qu'est-ce que le péché, si ce n'est un enfer qui commence? Et, qu'est-ce que l'enfer, si ce n'est la suprême consommation du péché?

Dès lors, qui serait assez aveugle, pour ne pas voir qu'amoindrir l'un de ces deux termes, c'est amoindrir l'autre dans la même mesure; et que supprimer le premier, c'est supprimer le second? Qui ne voit, enfin, que la suppression de ces dogmes souverains, le jugement, l'enfer et l'éternité des peines, est implicitement la suppression du péché, ou du moins, sa radiation progressive dans l'âme humaine?

Et certes, il suffirait pour s'en convaincre, de se rappeler ce que nous avons montré ailleurs (1),

(1) Voyez le volume *l'Eternité*: Les *hypothèses* substituées à l'Eternité des peines. (Téqui, Paris, rue de Rennes, 85.)

à savoir, par quelles théories excentriques et par quelles bizarres rêveries on prétend remplacer, au nom de la raison humaine et de la bonté divine, ces dogmes divinement immuables et divinement inflexibles.

Que veulent ces systèmes doucereux, et ces philosophies en apparence anodines et plus sentimentales que rationnelles, qui font par delà notre tombe, voyager notre vie sur une route éternelle; et cela, pour nous faire arriver tous, bons et méchants, saints et scélérats, à une inévitable félicité? La pompe des mots, le luxe des phrases et le mensonge des formules écartés, au fond, qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire ce que nous disions au commencement : combler l'abîme qui sépare le bien du mal; cela veut dire, enlever les barrières qui marquent éternellement, dans l'humanité, les limites inviolables de l'une et de l'autre. Qui ne comprend, en effet, que s'il existe entre le bien et le mal, entre la sainteté et le péché une différence essentielle; cette différence qui montre dans le temps, en les distinguant, les grandes lignes de la vie, doit se retrouver au terme de la vie, sous peine d'aboutir à l'universelle confusion?

Oui, Messieurs, quoi qu'on ose tenter pour

ébranler ces éternelles barrières, ces barrières demeurent et demeureront inébranlables : Péché et sainteté à jamais et essentiellement distincts et séparés dans ce monde; enfer et paradis à jamais et essentiellement distincts et séparés dans l'autre. Renversez ces termes, tout se renverse et tombe dans une épouvantable confusion. Confondez, au terme suprême, enfer et paradis vous confondez, dans ce passage de la vie, bien et mal, péché et sainteté; vous brisez ces deux choses l'une contre l'autre; et il ne vous reste que des spectres dans le vide, et des ruines dans le chaos. Vous assistez, par la pensée, à la confusion des confusions; monde des ténèbres les plus épaisses, où l'on voit sous des lueurs sinistres, le vrai et le faux, le bien et le mal, le péché et la sainteté, et pour tout dire, Dieu et Satan se donnant cet affreux embrassement, rêvé par des génies en délire, comme le dernier mot des choses et comme le dernier terme des progrès de l'homme.

Mais, Messieurs, c'est assez vous montrer, comme *fait* contemporain, l'effacement progressif de l'idée de la Prévarication; il est temps de vous en montrer les inévitables et redou-

tables conséquences, et notamment l'universel *abaissement* qui doit en résulter.

II

L'altération progressive de la notion du péché et du sens intime de la Prévarication, tels que nous venons de vous les montrer dans la lumière des choses et dans l'éclat de l'actualité, est la plus grande *menace* de ce temps; ce n'est pas seulement le signe tristement caractéristique de l'humanité vivante, c'est encore et par-dessus tout, sa marche accélérée vers tous les abaissements; c'est tout à la fois un signe et une cause de décadence.

Pour bien entendre ceci, il faut tout d'abord nous rappeler cette vérité simple et élémentaire, qui doit ici tout éclairer; à savoir, que le sens intime du bien et du mal moral est le signe le plus authentique de la vraie grandeur humaine. Plus ce sens se développe et grandit, plus notre humanité s'élève. Au contraire, plus ce sens diminue et s'efface, plus elle se pervertit et s'abaisse; et l'extinction complète de ce sens

essentiellement *humain*, ce serait le suprême abaissement de l'homme ; car, c'est par ce sens surtout que l'homme garde dans la création sa légitime et incontestable royauté.

Eh bien ! parcourez par la pensée toutes les sphères de notre humaine activité ; et vous allez voir comment, par cet effacement progressif du sens du bien et du mal et par l'oblitération continue du sens moral, qui est la souveraine majesté de l'homme, tout penche, s'abaisse, se précipite, et, comme dit Bossuet, « tout tombe à terre. »

Et d'abord, qui pourrait ne pas voir dans ce phénomène, l'effet et la cause de l'abaissement de nos *intelligences* ? Effet lamentable réagissant sans cesse sur sa propre cause ; cause désastreuse, multipliant et agrandissant sans cesse son propre effet.

Je ne crains pas de le dire ; cet effacement progressif de la différence essentielle qui sépare le royaume du bien du royaume du mal, en d'autres termes, l'effacement de la notion du péché est le coup le plus profond, c'est la blessure la plus mortelle portée à l'intelligence humaine ; c'est comme un abrutissement de la pensée ; c'est un je ne sais quoi qui ressemble

à *l'animalisation* de l'intelligence humaine; parce que c'est la suppression de ce qui distingue par-dessus tout l'intelligence de l'homme, pour la faire de plus en plus semblable l'instinct des animaux, instinct mystérieux qu'on voudrait élever à la hauteur d'une âme et d'une intelligence humaine.

Quoi qu'il en soit du reste, de ce mystère de la vie animale, une chose ici échappe au mystère et apparaît en pleine clarté d'évidence; c'est que l'animal ne saisit aucune ligne qui sépare le bien du mal; la différence de l'un et de l'autre lui échappe absolument. L'animal, voit des phénomènes successifs ou juxtaposés; il en éprouve des sensations, en garde des impressions que vous pouvez nommer, si vous voulez, des souvenirs. Mais le monde *moral* est pour lui un monde *fermé;* il n'a pas d'œil pour y regarder. L'ordre *idéal* demeure au-dessus de la sphère de sa vie, inaccessible à son regard. Le bien et le mal, le juste et l'injuste, le permis et le défendu, le crime et la sainteté, le vice et la vertu, et l'abîme qui les sépare lui échappe d'une manière tellement absolue et tellement universelle, que, malgré tant d'efforts monstrueux tentés pour essayer

d'assimiler l'homme à la bête, ou pour faire de l'un le développement naturel de l'autre ; jamais le regard d'un physiologiste, si pénétrant fût-il, n'a pu saisir dans l'animal, un seul signe qui révélât la moindre aperception de la différence radicale qui sépare le bien du mal. La science antichrétienne a beau remuer ciel et terre, sonder en tous sens les profondeurs de la création, et interroger de son regard les dernières fibres de la vie ; jamais elle ne supprimera cette ligne, jamais elle ne comblera cet abîme qui sépare l'animalité pure de la royauté humaine.

Ah ! c'est qu'en effet, c'est par cet endroit que se découvre tout de suite la supériorité de l'homme dans le domaine de la création vivante. Comprendre, voir, sentir, par le sens même de sa propre vie, qu'il y a des choses moralement *défendues*, des choses dont l'homme doit s'abstenir, même en dehors de la crainte de toute répression et de tout châtiment, c'est l'une des plus grandes révélations de l'intelligence humaine. Sans doute, le commerce social développe ce sens ; mais ce sens est *natif* dans l'homme ; sans cela le contact de la société ne l'y ferait jamais naître.

Aussi, chose remarquable, presque toujours la supériorité intellectuelle et morale de l'enfant se reconnaît à ce signe : la différence qu'il met entre ce qui est *permis* et ce qui est *défendu*. A la manière dont un enfant de douze ans s'accuse de ses fautes, et à la manière dont il se prépare, pour la première fois, au grand Banquet des anges, je reconnais la mesure de sa grandeur intellectuelle et de sa supériorité morale. Jusqu'ici, j'ose le dire, je ne m'y suis jamais trompé. Si vous faites la même épreuve sur vos propres enfants, vous aurez, sur ce point, la même certitude. Dans l'enfant qui tressaille d'un saint effroi en face de ce qui est *mal*, vous pourrez pressentir le futur grand homme de bien.

Aussi, Messieurs, n'en doutez pas : perdre plus ou moins, pour votre propre compte, la notion du mal et l'idée de la Prévarication, ce serait ramener votre pensée aux conditions ravalées de l'instinct; ce serait plus ou moins vous réduire aux proportions de l'animalité pure.

Ah ! si j'avais ici devant moi l'un de ces hommes égarés qui, au nom même du progrès, travaillent à obscurcir leur intelligence et à pervertir en eux le sens sublime du bien et du

mal; je voudrais lui dire, non avec colère, mais avec une fraternelle compassion pour sa volontaire dégradation : Frère, aveuglé que vous êtes par les ténèbres de vos propres Prévarications, vous dites : Qu'est-ce à dire, la *Prévarication*? Et, que vient-on sans cesse me parler de *péché*, de *culpabilité*, de *désordre* et de *responsabilité*? Que signifient ces mots, pour moi vides de sens?

— Quoi! vous ne savez pas ce que signifient ces mots, vieux comme l'humanité : *péché*, *désordre*, *Prévarication*? Et vous en êtes fier!

Mais l'animal non plus ne le sait pas. Et vous vous glorifiez de descendre à son niveau? Vraiment, je ne vous comprends pas. Vous avez perdu le sens le plus primitif de la vie rationnelle, de la vie vraiment *humaine*, pour vous faire à la mesure de la vie ou de l'intelligence de l'animal sans raison; et vous vous glorifiez superbement de cette déchéance de votre royauté intellectuelle? Vous vous vantez de ne connaître, comme lui, ni la Prévarication, ni le péché, ni un désordre moral quelconque? Ah! vantez-vous donc aussi de la déchéance, ou plutôt de la ruine de votre conscience; de votre conscience, cette majesté humaine par excellence. Car

amoindrir en vous le notion du péché et le sens de la Prévarication, c'est amoindrir, dans la même mesure, la *conscience morale;* et les supprimer, c'est la supprimer elle-même tout entière. Oui, la *conscience*, la conscience humaine, cette gloire morale de l'humanité, périt par l'effacement de la notion du péché, ou du moins diminue dans la mesure même de cet effacement.

Je parle de la conscience *morale*, non d'une autre, de quelque nom qu'elle se nomme. Ah! je le sais, alors même que ce que nous nommons le péché vous trouve dans un indifférentisme absolu; vous gardez encore ce vous nommez la conscience *physiologique*, la conscience *psycologique*; conscience matérialiste et rationaliste qui n'est que l'homme ayant le sens de son *moi*, l'homme se sentant vivre, jouir ou souffrir. Mais ce qui est la noble et royale conscience de l'humanité, cette conscience dont nos missionnaires retrouvent les glorieux débris, même dans les peuples les plus sauvages et dans les fétichismes les plus grossiers; cette conscience, hélas! elle périt en vous : ou, si tant est qu'elle demeure encore vivante, elle est pour vous comme si elle n'était plus; car elle ne parle plus;

elle ne proteste plus; elle ne veille plus; elle dort; et l'homme tout entier après sa passion assouvie, avec sa majesté perdue, ne ressemble que trop à l'animal dormant au soleil du désert, entre son repas de la veille et son repas du lendemain.

Alors, plus de remords. Oui, cette dernière sainteté qui demeure encore à l'homme, même au sein de toutes ses dépravations, le remords s'ensevelit dans la même léthargie, si ce n'est dans le même sépulcre; car l'âme humaine tout entière, au point de vue de sa vie morale, devient en effet comme un sépulcre, où la conscience dort avec ses remords éteints, attendant une résurrection qui ne viendra peut-être plus dans le temps, ou un réveil qui ne se fera que dans l'Eternité.

Alors, l'homme cesse de protester contre ses propres désordres. Et comment le ferait-il, puisque, pour lui, il n'y a plus de désordre? Pour lui il y a encore joie ou tristesse, plaisir ou souffrance; mais de désordre, j'entends de désordre *moral*, point. Ah! il connaît encore le désordre dans sa santé, le désordre dans ses affaires, le désordre dans sa fortune, le désordre dans l'Etat, et dans la société; mais le désordre

dans sa conscience, le désordre dans son âme, jamais!

O pécheur, doublement pécheur que vous êtes! Vous avez anéanti en vous la notion du péché; vous avez tué en vous l'honneur de la conscience; vous avez chassé de vous votre dernière majesté. Oui, cette majesté de la conscience, qui pouvait vous rester encore, même au sein de vos désordres et de vos Prévarications, cette majesté s'enfuit de vous; et je me demande si ce qui reste en vous de vous-même, c'est bien encore ce qui s'appelle un homme?...

Et, avec cette dernière majesté, tout s'en va; et dans cette effroyable chute morale, je vois emporté tout ce qu'il y a de grand, de noble et d'héroïque dans l'homme: Toutes les ambitions généreuses et désintéressées; tous les enthousiasmes du bien; toutes les luttes profondes de la conscience et des passions qui ont enfanté les grandes tragédies, inspiré tous les plus illustres génies, et d'où sont sortis les plus beaux chefs-d'œuvre de la littérature, de la poésie et du drame, tout cela disparaît et s'évanouit.

Ce n'est pas le lieu de pousser plus loin les

conséquences de cette grande ruine, dans le domaine de la littérature et de l'art ; mais je ne ne crains pas de l'affirmer, ce brutal effacement de la conscience, ce serait la perversion et le chaos dans toutes les littératures et toutes les langues humaines; et il faudrait refaire ou plutôt défaire tous vos chefs-d'œuvre de grande poésie et de grande éloquence. Comment ces mouvements sublimes de la parole humaine, comment ces enthousiasmes sacrés des poésies humaines se concevront-ils encore; si péché et sainteté, bien et mal, devant la conscience abrutie deviennnent identiques? Alors, Messieurs, plus rien de ces cris de l'âme qui enlèvent des multitudes en haut, et qui se nomment le *sublime ;* plus rien que de bourgeois, de trivial, de ravalé, et je ne sais quel universel aplatissement, conséquence fatale de l'universel abaissement des âmes.

Certes, ce que nous venons de dire suffirait à montrer les conséquences fatales de cet effacement de l'idée de la Prévarication et de la conscience dans l'humanité. Mais nous avons à signaler bien d'autres abaissements encore, comme résultat de ce monstrueux effacement.

Et tout d'abord, abaissement du *cœur* : Le cœur

de l'homme se rapprochant d'aussi près que possible du cœur de l'animal, et emportant avec lui toute la vie dans son propre abaissement.

Nous l'avons dit plus d'une fois, parce qu'il faut revenir souvent aux vérités fondamentales, le cœur dans l'homme est le centre de la vie : médiateur entre la vie matérielle et la vie morale, il entraîne tout avec lui, en haut ou en bas, selon le mouvement qui lui est donné. Or, la suppression de la notion du péché dans la conscience, c'est l'inévitable dégradation de la vie du cœur. Seule, la conscience le tient *en haut*, tourné vers toutes les sublimes choses. La conscience supprimée avec la distinction radicale du bien et du mal, le cœur, par une gravitation en quelque sorte fatale, penche vers tout ce qui est en bas : lui aussi se précipite et *tombe à terre*.

Savez-vous, Messieurs, ce qui donne au cœur d'un enfant, et aussi au cœur de l'homme fait, un épanouissement heureux? C'est d'aimer ce qu'il est permis d'aimer ; c'est de voir et de sentir ce qui sépare les amours légitimes des amours illégitimes, les amours purs des amours impurs : contenir les uns et épanouir les autres ; sevrer son cœur de *ceux-ci*, en embrassant *ceux-là*:

Voilà l'ordre et l'harmonie dans le cœur, centre de la vie ; donc, voilà l'ordre et l'harmonie dans l'homme tout entier.

Au contraire, supprimez dans une vie humaine avec la notion pleine du péché le sens de la Prévarication ; par là même, vous consacrez ces formules sauvages : *Indifférence dans l'amour; liberté absolue du cœur ; aimer tout ce que l'on veut et comme l'on veut.* Aussi qu'arrive-t-il bientôt, sous l'influence de ces formules pervertissantes et avilissantes ? Alors, le cœur se précipite de lui-même à la barbarie, en se tournant tout entier à un effroyable *Egoïsme.* Oui, un Egoïsme monstrueux va prendre, dans ce cœur perverti et *retourné*, la place de l'amour ; l'Egoïme qui veut tout avoir, tout dévorer, tout engloutir ; l'Egoïsme qui dissipe, disperse et ruine tous les trésors de la vie. Et cet amour qui, de son fond, comme d'une source intarissable, pouvait faire sortir la vraie fécondité, cet amour qui pouvait produire toutes les plus belles fleurs de la vertu et tous les fruits mûrs du bien, il va tomber, non seulement dans l'opprobre de la stérilité, mais encore dans les ignominies de la débauche ; et la liberté absolue de l'amour va devenir le *libertinage* de l'amour.

Ah ! ce cœur humain qui, depuis la chute originelle, penche de son propre poids vers ce qui est en bas, comment remontera-t-il vers les choses d'en haut? Lorsque, par l'effacement dans son âme de l'idée du mal et du péché, du légitime et de l'illégitime, l'homme en face d'une passion à satisfaire ne saura plus même se dire : « *Non licet*, cela n'est pas permis, » alors, qu'attendre de cette vie affranchie de tout frein, et affamée de toute jouissance, si ce n'est, avec l'extrême immoralité les suprêmes dégradations ?

Quelles mœurs, en effet, vont sortir de ces cœurs livrés aux libres amours, sous le soleil dévorant des plus mauvaises passions ? Mœurs pareilles aux mœurs du vieux paganisme, avec le remords de moins et l'impudence de plus.

Cette perversion du cœur, fruit naturel de la perversion de la conscience, entraîne inévitablement la perversion de la *volonté.* Et, de la dépravation de la volonté, livrée comme un esclave aux aveugles impulsions d'un amour sans direction et sans frein, naît une dépravation qu'on ose à peine imaginer : dépravation qui franchit toute barrière et dépasse toute limite ; ou plutôt, ce qui est plus triste encore, il n'y a plus

même de barrière; et les corruptions se répandent comme des eaux débordantes, quand les digues faites pour les contenir viennent à se rompre. Le monde est alors submergé par un déluge plus redoutable que celui des grandes eaux, par le déluge des *grandes Prévarications* et des immoralités innommées. C'est qu'alors, en effet, les vices prennent des proportions qu'on n'eût pas même imaginées ; et ils en arrivent à ne pouvoir plus même être *nommés*, et à défier par la monstruosité de leurs excès, même les hardiesses d'une parole, qui tient encore à se respecter elle-même avec ceux qui l'écoutent.

Voyez, en effet, ces pécheurs dont les Prévarications dépassent le niveau général des Prévarications, les corrompus qui se *signalent* même entre les corrompus ; et cherchez la cause de ces Prévarications sans nom. Voyez ces hommes d'affaires et de commerce qui consomment toutes les injustices dans les plus vastes proportions, et cela sans scrupule et sans remords. Je ne parle pas des petites roueries et de ces habiletés équivoques, auxquelles on est convenu de donner le nom adouci d'*indélicatesses*. Je parle de ces hommes qui vont droit aux énormités de l'injustice, qui esca-

motent un million, comme un misérable dérobe quelques sous, et qui ne se posent pas moins comme des types de probité devant le monde et devant eux-mêmes ! Voyez ces prodigues de la jeunesse dorée, qui se traînent sans rougir dans toutes les boues des passions humaines, y jetant tous les trésors, tous les honneurs et toutes les forces de la vie ; prodigues cruels et souvent dénaturés, qui outragent père et mère, s'ils ne les font mourir de chagrin, pour assouvir leur faim de jouissances et leur soif de voluptés ! Voyez les maris infidèles, j'entends non pas ceux qu'une surprise a trouvés faibles, et qui, même après une seule chute, portent dans leur conscience un bourreau qui les châtie, le remords précurseur du repentir; mais voyez ceux qui courent d'adultères en adultères, qui font métier de souiller les âmes, comme d'autres font profession de les purifier; et qui après avoir couru de désordre en désordre, devant une compagne outragée se posent en victimes, et se proclament les plus irréprochables et les plus innocents des hommes !...

Eh bien ! Messieurs, sauf des exceptions qu'expliquent la passion et l'humaine contradiction, est-ce que ces hommes d'ordinaire croient

à la culpabilité et à la responsabilité qu'elle impose? Croient-ils à la conscience? Croient-ils au péché? Croient-ils même que ce mot ait un sens? Non pas même, peut-être! Ils se sont affranchis, disent-ils, de la domination du préjugé et de la peur des fantômes. Ils sont plus que disciples de la libre-pensée et du libre-amour; ils sont les disciples acharnés de ce système pratique, qui précipite à tous les crimes et à toutes les infamies, et qui se nomme le *libre-faire*. Et si ces hommes connaissent encore une morale, ce sera tout au plus la morale se proclamant elle-même *indépendante*; ce qui revient à dire, la négation de toute morale.

Or, quand les mœurs tombent là, que doit-il advenir du monde social? Il va, en suivant sa pente, à toutes les dégradations et à toutes les chutes du monde moral. L'extinction de l'idée du péché dans les âmes en multiplie la réalité dans la société. L'Ecriture a dit ce grand mot que devraient méditer les conducteurs des peuples : «*Justitia elevat gentes, miseros autem facit populos* «*peccatum*, la justice élève les nations, et c'est le «*péché* qui fait les peuples malheureux.» Aucune vérité n'est écrite, en caractères plus éclatants, dans l'histoire des nations.

Mais, Messieurs, il y a une chose qui rend les peuples encore plus malheureux, et qui les abaisse encore davantage; c'est l'extinction même de la notion du péché et de la justice Il y a encore de l'espoir, là où les peuples, aux deux grandes lumières de la raison et de la foi, découvrent la différence profonde qui sépare ces deux empires : l'empire du bien et l'empire du mal. Là, Dieu et les hommes aidant, la régénération peut se faire encore, et la résurrection d'un peuple peut éclater dans sa gloire et dans sa majesté retrouvées. Mais, quand ces frontières sont effacées; quand on ne voit plus dans une pleine lumière où est le bien et le mal, où est le juste et l'injuste, où est la sainteté et le péché, alors que doit-il arriver dans la société? qu'y aura-t-il en haut, en bas, au milieu de la hiérarchie sociale?

Ce qu'il y aura? Certes, il est facile de le deviner et de l'annoncer d'avance avec une pleine certitude.

En *haut*, il y aura, n'importe sous quelle forme et sous quel nom, tous les *despotismes*, L'homme placé au sommet, pour tout protéger et tout conserver, ne songera à conserver et à protéger que ce qui peut lui profiter à lui-même.

Qu'il se nomme roi, empereur, consul, président ou dictateur, cet homme, s'il n'accepte sur son âme la souveraineté de sa conscience, fera de sa puissance un instrument de tyrannie; et au lieu de se mettre lui-même au service de la patrie, il mettra la patrie au service de lui-même.

En *bas*, qu'y aura-t-il? Toutes les *révoltes*. Oui, car une fois affranchi de toute obligation morale et de tout frein de la conscience, le peuple tentera tout pour renverser l'*autorité*, qu'il considérera toujours comme une confiscation de sa liberté. Un peuple que le sens intime du bien et du mal ne guide et ne gouverne plus, n'a plus d'autre guide que son instinct, d'autre impulsion que sa convoitise. Il ne peut plus être contenu que par l'empire de la force; il est, contre tout ce qui se nomme *autorité*, en conspiration ou en insurrection permanente; et il est condamné à aller alternativement de la révolte à la servitude et de la servitude à la révolte, sans arriver jamais à la liberté et à la tranquillité dans l'ordre.

Au *milieu*, enfin, qu'y aura-t-il? Toutes les malversations, toutes les tromperies et toutes les *trahisons*. Les hommes, sous des noms et à des postes divers, constitués pour être les organes intermédiaires entre l'autorité et le peuple,

trahiront à la fois, par de coupables agissements, le peuple et l'autorité. Eh! pourquoi non? Lorsque la conscience n'est plus rien, il faut que l'égoïsme soit tout; c'est la force des choses. Lorsque rien n'est *défendu*, tout est *permis*. Alors le désordre avec tout le reste change de nom et s'appelle *l'ordre*; le gouvernement se nomme *l'anarchie*; au lieu de l'ordre social vous avez le désordre *anarchique*, et, au lieu de la société le chaos socialiste.

Alors, ce que deviendra cette humanité, est-il besoin de le dire? L'extinction de l'idée du bien et du mal plus ou moins consommée, c'est la *civilisation* qui finit et la barbarie qui commence. Car remarquez le bien, le sens de ce qui est bon ou mauvais *moralement*, c'est le thermomètre qui mesure avec la dernière précision le degré des *civilisations*. Si le Christianisme a élevé si haut le niveau des civilisations, c'est qu'il a agrandi, plus qu'aucune autre religion, le sens du bien et du mal dans l'humanité. Sous ce rapport, vous ne saurez jamais assez ce que la confession catholique fait pour élever le niveau de la civilisation, en donnant à la conscience humaine un sens plus profond, plus élevé et plus délicat de ce qui est bon et de ce qui est mauvais,

de ce qui est permis et de ce qui est défendu.

Aussi, à partir du point sublime ou de *l'apogée* de cette civilisation, suivez dans l'histoire, les degrés descendants qui conduisent à la barbarie, et de la barbarie à l'état sauvage; vous voyez diminuer progressivement le sens du bien et du mal moral dans les générations. Ce sens, au dernier degré, est aussi amoindri que possible; et, il n'est pas douteux que s'il venait à s'éteindre tout à fait dans notre Europe civilisée; de ce haut sommet où l'a élevée le Christianisme, elle tomberait même au-dessous de l'état sauvage; car le sauvage reconnaît encore plus ou moins les frontières qui séparent ces deux mondes, le permis et le défendu, le bien et le mal moral.

Là, Messieurs, serait la dernière humiliation de la race humaine, ou la dernière limite de ses abaissements : l'humanité acceptant le mal comme s'il était le bien, se vautrant dans les boues les plus immondes comme en son élément et en son lieu, sans regret, sans remords, sans repentir. Et je puis bien vous le dire, si notre apostolat se rencontrait face à face avec une humanité descendue jusque-là; tous nos efforts viendraient se briser contre un obstacle abso-

lument insurmontable. Notre parole s'en irait frapper sur les cœurs et sur les âmes, à peu près comme elle frappe sur les murs et sur les colonnes de cette enceinte.

Et si je viens à vous, Messieurs, avec un grand espoir et une légitime ambition, l'espoir et l'ambition de réveiller quelques-uns d'entre vous du sommeil où ils dorment peut-être depuis des années; ah! c'est que je sais que, malgré le vent qui souffle de toutes parts sur vos âmes, le sens du mal et la notion rationnelle et chrétienne du péché ont survécu en vous aux naufrages de votre vie, et aux ruines de votre innocence. Oui, vous pouvez être faibles ; mais vous savez protester contre vos faiblesses; vous savez faire le mal, mais vous reconnaissez que ce n'est pas le bien.

Quelle attestation plus éloquente de cette vérité, que ce cri du repentir qui retentissait tout à l'heure, dans cette basilique, du fond de vos poitrines et de vos cœurs émus : *Miserere mei, Deus, miserere mei* (1).

Eh! savez-vous, Messieurs, ce qui a fait sortir

(1) On sait que le chant du *Miserere* par toute l'assistance précède les instructions de la retraite de Notre-Dame de Paris.

de l'âme de David devenu coupable, ces incomparables accents : *Miserere mei, miserere mei?* Ah c'est que le royal Prévaricateur, le Prophète devenu pécheur croyait au désordre de son péché, et qu'il en voyait sans cesse, des yeux de son âme repentante, le lugubre fantôme : « Mon péché, s'écrie-t-il, est toujours devant moi : *Peccatum meum contra me est semper.* » Un moment il avait pu en détourner les yeux; il avait pu *oublier* sa Prévarication, mais il ne l'avait pas niée. Et quand le prophète Nathan vint déchirer le voile dont il s'efforçait de s'envelopper, pour échapper à ses remords; dans la soudaine lumière qui éclairait du même rayon sa double Prévarication, le grand Pénitent s'écria tout à coup : « Ah! j'ai péché; que faut-il que je fasse pour apaiser la colère du Seigneur? »

Aussi, à partir de cette heure, quels pleurs, quels gémissements : « Tout le jour, je marche « dans ma tristesse; et la nuit j'arrose ma couche « de mes larmes. Un trouble profond est entré « dans mon âme, et les gémissements que je « pousse du fond de mon cœur, ressemblent au « rugissement du lion frappé par les traits du « chasseur. »

Voilà David adultère, David homicide, le voilà

dans le sentiment intime et dans la claire vue de ses deux Prévarications. Et après ces explosions de tristesse en face de son double péché, quels transports de joie, alors que le repentir lui a rendu l'innocence !

A la place de David, pécheur en Israël, mettez un libre-*penseur* et libre-*faiseur* de notre temps; un homme qui, en fait d'iniquité, de Prévarications et de crimes, a commis tout ce qu'il est possible de commettre; un homme, enfin, enveloppé comme d'un vêtement de perversions et de crimes, et apparaissant comme la personnification même du péché et de la Prévarication.

Eh bien, que fait cet homme, pensez-vous? Est-ce qu'il pleure? Est-ce qu'il gémit? Est-ce qu'il se repent? Non, oh non ! ne le croyez pas. Que fait-il donc? Vous le demandez? Cet homme se vante. Lui, l'incarnation du crime, il pose, froid comme la statue de marbre, sur le piédestal de ses propres iniquités; il se drape dans ses crimes, et il posera même devant la mort, peut-être, insultant tout à la fois son siècle et la postérité; et il osera revendiquer, avec les suffrages du présent les admirations de l'avenir.

Voilà le pécheur qui ne croit plus au péché ; voilà le Prévaricateur qui a éteint en lui jusqu'à

l'idée même de la Prévarication. Ainsi sont-ils d'ordinaire, ces pécheurs *à outrance*, négateurs hypocrites du péché : couverts de toutes les souillures du crime et de la fange des plus honteuses passions, ces hommes s'admirent; non seulement ils se proclament les plus honnêtes, les plus purs, les plus irréprochables des hommes; ils s'exaltent jusque dans la boue où ils se roulent, et les haillons de leur misère sont pour eux comme une pourpre royale.

CONCLUSION

Messieurs, vous n'êtes pas de ceux-là. Ah! tous aussi, vous avez pu, comme David, commettre le péché; mais avec lui et comme lui, vous reconnaissez que c'est le péché. Vous aussi, vous le voyez devant vous et au plus intime de vous-mêmes, et vous savez en gémir, invoquer la miséricorde et redire avec David : « Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi. »

Ah! faites ainsi, Messieurs, si vous vous savez coupables : abaissez-vous; humiliez-vous; re-

pentez-vous. Car, disait Lacordaire : « Il y a un vice humble, un vice qui se méprise et frappe sa poitrine. »

Ainsi ferez-vous; vous frapperez votre poitrine et vous direz : *Misérable* que je suis, j'ai péché; ma Prévarication est là; je la vois; elle est ma *misère*, et je me garderai bien de l'appeler *richesse;* elle est le *mal*, le grand mal de ma vie; et Dieu me garde de l'appeler le *bien*. Ah! ce mal non seulement je le vois, mais je le *sens;* je le sens dans ma conscience, dans mon cœur, dans ma vie tout entière; et mon âme rougissant d'elle-même en face de son péché, est livrée à une perturbation profonde : *Anima mea conturbata est valde*. Ah! ce mal, dont je sens la morsure comme celle d'un serpent, je l'arracherai de mon sein. Meure, meure en moi ce péché qui est l'outrage de Dieu et le malheur de ma vie. Seigneur, lavez-moi, purifiez-moi de plus en plus de la souillure de mon iniquité : *Amplius lava me ab iniquitate;* donnez-moi, avec l'intelligence, le repentir de ma Prévarication; et faites en sortir, avec la tristesse de mon innocence perdue, la joie de mon innocence retrouvée.

Messieurs, pendant toute cette grande semaine, en face de Jésus-Christ crucifié par la plus

grande de toutes les Prévarications, j'essayerai de vous aider à faire sortir de vos cœurs, ce cri de repentir, qui doit préluder en vous au retour de toutes les saintes joies qu'il amène. Aujourd'hui je vous demande surtout d'emporter dans vos âmes éclairées et dans vos consciences réveillées, le sens profond du *bien* et du *mal*, sans lequel il ne peut y avoir ni repentir ni conversion.

Et puisse la lumière de ce discours, la grâce de Dieu aidant, vous préparer tous à bien entendre ce que je me propose de vous montrer dans les méditations qui vont suivre, à savoir : Ce qu'est devant Dieu, devant sa Sagesse, son Autorité, son Amour et son Infinité enfin, le mystère de la *Prévarication.*

Amen.

LA PRÉVARICATION HUMAINE

DEVANT

LA SAGESSE DIVINE

Omnia in mensura, numero et pondere disposuisti.

Vous avez tout ordonné avec mesure, nombre et poids.

(Sap. (11-21)

Messieurs,

Nous avons montré hier, au début de ces saints exercices, comment tous les courants de la vie contemporaine tendent à l'effacement progressif de l'idée et de la notion de la Prévarication ou du péché : les grandes négations dans l'ordre intellectuel, les doctrines pervertissantes de l'ordre moral, les énervements de la justice dans l'ordre judiciaire, les tendances des gouvernements dans l'ordre politique, les erreurs monstrueuses qui remuent l'ordre social, et, dans l'ordre religieux, les invectives contre notre dogme des châtiments du péché et des peines

éternelles : tout tend à amoindrir, et pour beaucoup même à supprimer la notion du péché et l'idée de la Prévarication.

Or, ce *fait* contemporain est le grand *mal* et la grande menace de ce temps ; c'est, dans toutes les sphères de la vie, une cause d'universel abaissement et d'universelle perversion ; c'est la perversion de l'intelligence, de la conscience, du cœur et de la volonté, de la société et de la civilisation ; c'est le retour à pas précipités vers la barbarie et la sauvagerie.

Cette situation exceptionnelle et vraiment effrayante de notre temps, vous montre assez par elle-même l'actualité et l'opportunité du sujet qui fait le fond de cette retraite, dont le but est de restaurer le plus possible, dans vos âmes, la notion intégrale et l'idée complète du péché ou de la Prévarication.

Maintenant il s'agit de pénétrer dans le mystère même de la Prévarication, afin de faire sortir de la connaissance et de l'intelligence du péché la généreuse résolution de nous arracher à son empire et de briser la chaîne des servitudes qu'il nous impose.

Or, l'essence du péché, ou de ce que je nomme ici la *Prévarication*, consiste *radicalement* dans

la libre violation de nos nécessaires rapports avec Dieu. Donc, pour bien entendre ce que c'est que la Prévarication humaine, il faut entendre comment elle viole et brise les rapports nécessaires de notre vie humaine avec les attributs de la nature divine. Cette prédication s'attachera donc à vous montrer la *raison* et le principe, plutôt que les *effets* et les conséquences de la Prévarication. Bref, ce sera la Prévarication humaine mise successivement en face des attributs de la nature divine.

Aujourd'hui, je veux me contenter de considérer la Prévarication humaine dans ses rapports avec la *Sagesse divine*, c'est-à-dire avec le plan de Dieu, Créateur et Providence. Nous toucherons ainsi, tout d'abord, à la première raison du *désordre* et de la *laideur* de ce qu'on appelle le péché.

Oui, *désordre* et *laideur* : voilà ce que je voudrais montrer dans la Prévarication humaine, mise en face de la Sagesse divine ; désordre radical, laideur inhérente à ce désordre lui-même.

Désordre et laideur du péché: c'est ce que d'ordinaire on ne comprend pas, et ce qui pour la plupart des hommes ressemble à une abstrac-

tion vide, à je ne sais quoi d'insaisissable, qui se dérobe à la pensée, et plus encore au sentiment. Et pourtant, rien dans le sujet présent n'est plus essentiel et plus fondamental.

Voilà pourquoi, avant d'aborder d'autres aspects du sujet, peut-être plus saisissants pour le plus grand nombre, je voudrais essayer de jeter une pleine lumière sur ces deux points: *Désordre* et *laideur* de la Prévarication humaine devant la Sagesse divine.

Je réclame de vous, Messieurs, pour cette part de notre sujet, une attention plus soutenue encore que de coutume. Mais déjà vous m'avez prouvé bien des fois que vous êtes de ceux avec qui on peut aller au fond et à la racine des choses.

I

Pourquoi et comment la Prévarication humaine, en face de la divine Sagesse, représente-t-elle le *désordre* en essence, le désordre primordial et fondamental? Pour cette simple raison que tous vous pouvez entendre : parce qu'elle renverse, autant qu'elle peut, le dessein de la Sagesse divine dans la création, à savoir, la

plus grande gloire de Dieu, par la manifestation de l'ordre et de l'harmonie dans l'univers.

Quel est cet ordre conçu et voulu par la Sagesse créatrice? C'est que l'homme intelligent et libre exerce son intelligence et sa liberté, pour réaliser ce dessein, la *gloire du Créateur*, en conduisant avec lui-même à cette fin toutes les créatures qui relèvent de lui; et que, par cette magnifique unité de tous les êtres créés, se rencontrant dans une même fin, il fasse partout resplendir l'*ordre* dans la création.

Or, il se trouve que l'homme, par sa libre Prévarication, fait exactement le contraire. Il se détourne de cette fin sublime, voulue par la divine Sagesse; il en détourne avec lui-même les créatures qu'il avait la fonction et l'obligation d'y conduire; et par là, il consomme dans la création, ce que j'ai appelé le *désordre* essentiel et primordial, d'où dérivent tous les autres désordres.

Vous avez dans ces quelques mots la substance et la condensation de ce que j'ai à dire sur ce premier point : le *désordre* de la Prévarication humaine. Quelques développements vont rendre le tout assez clair pour que rien de ce point fondamental n'échappe à personne dans ce grand auditoire.

Et tout d'abord, Messieurs, il faut bien entendre que le dessein de la divine Sagesse dans l'Œuvre de la création, c'est la *gloire de Dieu*, par la manifestation de l'ordre et de l'harmonie qu'elle fait éclater dans tout le monde créé.

La Sagesse divine est le centre éternel et vivant de tout *ordre* et de toute harmonie. De toute *Eternité*, dit la Sagesse elle-même, je suis constituée dans l'*ordre* : *Ab æterno ordinata sum* (1). Je suis l'*ordre* lui-même en essence, l'ordre incréé, l'ordre infini. Et tout ordre qui resplendit dans la création, n'est qu'un reflet de l'ordre qui habite en moi-même.

Avant que la terre existât, *Antequam terra fieret* ; avant que tous les abîmes fussent creusés et que les montagnes fussent affermies ; avant que les fontaines jaillissent de leurs sources ; avant que les fleuves traversassent la terre ; et avant que la terre fût appuyée sur ses fondements, moi, la Sagesse, j'étais au sein de Dieu. Oui, alors qu'il créait tous les mondes, j'étais avec lui, et avec lui répandant sur toutes choses l'ordre et l'harmonie : *Cum eo eram cuncta componens*. Et me jouant au sein de cet ordre qui éclatait dans l'univers, je tressail-

(1) Prov. VIII. 23.

dais de joie au spectacle de toutes les beautés qui resplendissaient dans toute la création, images de l'ordre et de la beauté que je contemple éternellement en moi-même.

Oui, dit ailleurs la sainte Ecriture, au Livre même de la Sagesse : « Vous avez tout disposé avec nombre, poids et mesure : *Omnia in mensurâ, numero et pondere disposuisti* (1). Et de ces trois choses divinement équilibrées, ô Sagesse créatrice et ordonnatrice, vous avez composé cet ordre qui doit manifester, et cette harmonie qui doit chanter, de toutes les profondeurs de . création, la *Gloire* du Créateur.

Et parce que la raison de tout ordre, ou le secret de toute harmonie réside dans le mystère de l'*unité*, la divine Sagesse fait éclater au sein de la prodigieuse multiplicité qui apparaît dans toutes les sphères de la création, une unité plus prodigieuse encore : Unité à la fois éclatante et cachée, dont le miracle se découvre de plus en plus, à mesure que le regard de l'homme y plonge davantage, et que la science, par tous ses progrès, lui dérobe quelque chose de son mystère ; unité qui apparaît à tous les étages de cette architecture de l'univers, dont la divine

(1) Sap. (xi-21.)

Sagesse a posé les bases, donné le plan, tracé toutes les lignes, et qui surtout se révèle avec un éclat encore plus divin, dans l'ensemble de l'architecture elle-même.

Il le fallait pour réaliser tout le dessein de la Sagesse créatrice : manifester la gloire du Dieu qui est l'ordre et l'harmonie infinis, par la splendeur de l'ordre et par l'éclat de l'harmonie se révélant partout dans l'Œuvre de ses mains. Sans cette unité, par laquelle tous les êtres créés se tiennent les uns aux autres et se compénètrent par une action réciproque, la création, au lieu d'être l'ordre, ne serait que le chaos, et comme telle, incapable de glorifier le Créateur.

Il n'en pouvait être ainsi, parce que tout ce que crée la Sagesse elle-même et par elle-même, est essentiellement ordonné, nécessairement concerté et divinement harmonisé.

Voilà pourquoi, sans doute, dans les langues humaines, l'ensemble des êtres créés se traduit par un mot qui signifie ordre, concert, harmonie. Le mot *cosmos* des Grecs et le mot latin *mundus* ne signifient pas autre chose. Et nous croyons pouvoir affirmer que, dans toutes les langues que les peuples parlent ou ont parlées, il y a, pour exprimer la même chose, un mot si-

milaire, si ce n'est identique. Notre mot *univers* lui-même, qu'exprime-t-il dans son admirable composition, si ce n'est l'*unité* dans la *diversité*, c'est-à-dire l'idée même de l'ordre et de l'harmonie? C'est qu'en effet, le monde ou l'*univers*, c'est l'harmonie de tous les êtres créés. Toutes les créatures, dans un sens vrai, ont une voix, même celles qui semblent garder pour nous un silence relatif. Toutes ces voix font leur note dans l'universel concert. Et l'homme, c'est-à-dire l'être le mieux concerté et le plus harmonieux de ce monde visible, l'homme, abrégé magnifique de l'universel *cosmos*, l'homme est la plus grande voix, la voix dominatrice de ce concert du monde.

Eh bien, Messieurs, ces harmonies, que proclament-elles? que disent-elles? en un mot, que *chantent*-elles? Ah! ce qu'elles chantent, est-ce que vous ne l'entendez pas? Mais elles chantent, par la voix de toute créature, la gloire du Créateur : *Cœli enarrant gloriam Dei!* Les cieux racontent la gloire de Dieu. Or, ce récit est un chant qui retentit dans le temps, et que le Créateur écoute du fond de son Eternité. Et cette gloire de Dieu, ce ne sont pas seulement les cieux qui la chantent : la terre aussi la chante ; les champs et les

prairies la chantent; les montagnes et les vallées la chantent; les fleuves et les ruisseaux la chantent; les arbres et les fleurs la chantent; les animaux et les végétaux la chantent ; les vents et les tempêtes la chantent; toutes les mers et tous les océans la chantent.

Et tout cela chante, non seulement dans l'éclat et le bruit qui arrivent jusqu'à vos sens; tout cela chante aussi dans ces silences qui ne parlent qu'à nos âmes : « Gloire à vous, Seigneur; loué, béni, glorifié soit à jamais votre nom. Vous nous avez appelés, et nous voici, répondant à votre appel. Vous nous avez donné une voix, et cette voix, retentissement harmonieux de tout ce qui vibre en nous, chante votre gloire, votre gloire encore, votre gloire toujours !

Ainsi, Messieurs, voici deux données, dans ce sujet, absolument certaines, et toutes deux rayonnantes de leur propre évidence : l'œuvre de la divine Sagesse ou de la Sagesse créatrice est partout ordre et harmonie, et cet ordre et cette harmonie doivent faire éclater la gloire même du Créateur.

Et maintenant, je demande : quel est le secret suprême, et si je le puis dire, le dernier mot de

cet ordre et de cette harmonie dont nous venons de redire, en l'admirant, le miracle permanent? En d'autres termes, que faut-il aux êtres créés pour être dans l'ordre, et par là même glorifier le Créateur ? Soyez attentifs, je vous prie, car nous touchons ici au point le plus radical de ce sujet; et c'est de notre réponse à cette question que doit sortir, dans une lumière toute populaire, la vraie notion et l'idée primitive de la Prévarication.

Eh bien, Messieurs, ce qui est le vrai secret de toute harmonie, ce qui nous donne le mot révélateur de tout ordre dans les êtres créés, et par conséquent, de leur puissance pour glorifier le Créateur, le voici : c'est, dans l'être créé, la tendance à sa propre fin, et par suite, l'accomplissement de sa propre destinée.

Telle est la loi suprême de la création; loi vraiment universelle, dont l'accomplissement explique tout l'ordre, toute l'harmonie des êtres créés, et répond au dessein de la Sagesse créatrice : manifester dans la création la gloire du Créateur, en allant au but final de leur création.

Il en est ainsi : tous les êtres créés, tous les végétaux et tous les animaux, toutes les étoiles

4.

et tous les soleils ne glorifient le Créateur qu'en demeurant dans l'ordre, et ils ne demeurent dans l'ordre qu'en allant à leur fin. La grande aberration de tous les êtres, pour ne pas dire leur unique aberration, comme nous l'avons montré ici même (1), c'est de se détourner de leur fin. Et si les êtres privés de raison et de vie pouvaient devenir coupables, là serait leur Prévarication, leur péché, leur crime : se détourner de leur but, manquer leur destinée.

Ainsi, Messieurs, se dégage de toute confusion et de toute obscurité la vraie notion de la Prévarication. Tout péché est un désordre, une désharmonie, un désaccord ; et tout désaccord, toute désharmonie, tout désordre enfin, dans la créature, est une *déviation* de la fin voulue par le Créateur ; parce que la fin, la fin dernière surtout, est le sommet sublime, le point central d'où l'unité rayonne sur tous les êtres créés, comme l'unité elle-même est le principe générateur de tout ordre et de toute harmonie.

Voilà pourquoi, le plus grand désordre et la plus grande perturbation que l'on puisse jeter dans les créatures, quelles qu'elles soient, c'est de les faire *dévier* du sentier qui conduit droit à

(1) Voir la *Destinée*, premier discours.

leur terme, et de les amener par l'abus que l'on en fait, à faillir à la suprême loi de leur vie.

Et plus l'être, ainsi détourné de sa voie et arraché à sa fin, est grand, plus grand aussi est le désordre qu'il porte en lui, plus affreux est le désaccord qu'il fait entendre, plus audacieuse l'insulte qu'il jette à la divine Sagesse, plus solennel le démenti qu'il donne à la Providence, plus criminel, enfin, l'outrage qu'il fait au Créateur en le privant, par cette déviation elle-même, d'une part de la gloire qu'il attend de toute créature.

C'est un principe, en effet, que plus un être s'élève dans la hiérarchie des êtres, plus, s'il vient à dévier, son désordre grandit avec sa déviation. Sous ce rapport, il en est à peu près de la déviation des esprits comme de la déviation des corps. Plus l'être intelligent et libre monte par sa nature même vers les sommets de la création et s'élève du côté de Dieu, plus grande, s'il a le malheur de prévariquer, sera sa Prévarication, plus révoltant sera son crime et plus redoutables ses responsabilités.

Ainsi, sans doute, s'explique l'incommensurable malice de la Prévarication dont se rendirent coupables les anges rebelles, et no-

tamment Lucifer; Lucifer, de tous ses complices le plus rapproché de Dieu par sa grandeur même, et le plus haut placé au sommet des célestes principautés. Ainsi, de même, peut s'expliquer l'effroyable coup de foudre tombé sur le grand révolté et sur toutes les phalanges angéliques qu'il a entraînées dans sa chute, comme il les avait entraînées dans sa révolte. Le plus grand, le plus élevé, le plus éclatant de tous les êtres créés, il éleva, en prévariquant, la Prévarication au plus haut degré qu'elle pût atteindre; et le sillon qu'en tombant il traçait derrière lui, marquait le plus grand écart ou la plus grande déviation possible dans les êtres créés.

Or, s'il en est ainsi, si la Prévarication consiste dans la déviation de la fin imposée à la créature, et si cette déviation est proportionnée à la grandeur de l'être qui s'écarte et s'éloigne de sa fin; il est alors facile d'entendre ce que c'est que la Prévarication *humaine*, ou le péché dans *l'homme* lui-même. La Prévarication humaine, c'est l'homme même, librement déviant de sa fin ou de sa destinée suprême; l'homme dans la plénitude de sa connaissance et de sa liberté repoussant la fin qui lui est fixée, tout à la fois,

par la divine Sagesse et par le divin Amour; l'homme implicitement, si ce n'est explicitement, disant à Dieu, son principe et sa fin : Je ne veux pas de toi.

Ainsi la Prévarication humaine,ou le péché en essence, c'est le *désordre*, le désordre moral consommé par l'homme refusant d'aller à Dieu, et librement s'arrachant à la fin de toute créature: *la gloire du créateur* ; l'homme, enfin, osant jeter la perturbation au sein de l'œuvre de Dieu, et se mettre, autant qu'il peut, en antagonisme avec *l'éternel dessein de la Sagesse créatrice.*

Et, quand on se demande ce que c'est que l'homme, et quand on se dit que, placé un peu au-dessous de la hiérarchie des anges, il est le plus grand et le premier parmi tous les êtres de ce monde visible; quand on se rappelle jusqu'où Dieu l'a couronné d'honneur et de gloire; alors on commence à entendre ce que c'est que la Prévarication consommée par cet être si privilégié; et quelle est, aux yeux de la divine Sagesse source de tout ordre et de toute harmonie, l'énormité du *désordre* accompli par cette Prévarication.

L'homme fût-il le *seul* être créé en présence et sous la dépendance de son créateur; tout ce

que nous avons dit jusqu'ici sur la nature et l'essence de la Prévarication se vérifierait en lui. Oui, même seul en face de Dieu, l'homme aurait l'obligation d'accomplir la suprême loi de sa vie, c'est-à-dire de personnifier *l'ordre* devant la Sagesse ordonnatrice, et de réaliser cet ordre en allant à sa fin dernière ou à sa destinée finale, l'éternelle possession de Dieu. En violant cette loi, il consommerait déjà une Prévarication grande comme lui-même; et Dieu outragé par cet unique prévaricateur, pourrait toujours le châtier et lui dire la parole de sa damnation : Je t'avais créé pour moi; tu n'as pas voulu de moi ; donc, retire-toi et va-t'en à jamais loin de moi.

Mais l'homme n'est pas *seul* dans ce monde visible qu'il habite ; d'autres êtres y habitent avec lui. Et non seulement ils sont avec lui, mais il doit entrer avec eux dans de nécessaires rapports. C'est ici que la prévarication de l'homme s'élève à son plus haut degré, par la violation de ses vrais rapports avec les êtres qui l'environnent, et par l'abus de la fonction que Dieu lui fait vis-à-vis d'eux. Quels sont ces rapports? quelle est cette fonction? quel est cet abus? et quel est le désordre qui résulte de cet abus?

Pour bien entendre jusqu'où l'homme porte le désordre dans la création et l'insulte à la *Sagesse créatrice*, par la violation ou le désordre de ses nécessaires rapports avec les créatures, il suffit de considérer rapidement ces trois choses : ce que l'homme est dans la création; ce que les créatures sont par rapport à l'homme; ce que l'homme doit être par rapport aux créatures. Vue sous ce triple rayon, la gravité de la Prévarication humaine s'illumine de nouvelles clartés; et l'homme déjà convaincu d'insulter la divine Sagesse, même en le supposant *seul* en face de Dieu créateur, apparaît surtout comme le perturbateur des harmonies du plan divin, par sa félonie dans la fonction que Dieu lui a faite en face des créatures.

Et tout d'abord, l'homme vu en lui-même, et à la place qu'il occupe dans la création, nous apparaît comme le *centre* où viennent se toucher ces deux choses, par elles-mêmes si éloignées l'une de l'autre: la *matière* et *l'esprit*. La création, dans son ensemble, se compose de deux mondes essentiellement distincts et séparés par un abîme : le monde des esprits et le monde des corps. C'est ce que proclame l'Eglise en chantant le Dieu créateur du *visible* et de *l'invisible*. Eh

bien, l'homme, dans sa personnalité, est esprit et matière; il est âme et corps. Par son corps, il est au sommet du monde matériel, qui descend de lui jusqu'aux extrêmes limites des infiniment petits, c'est-à-dire jusqu'aux plus lointaines frontières du fini; et par son âme, placé au-dessous des anges, il est le premier échelon de la hiérarchie des esprits qui montent, de degré en degré, du côté de l'Infini.

Telle est la situation propre et originale de l'être *humain* dans l'ensemble des êtres créés ; il est le point de jonction des deux sphères du créé.

Il y a plus: non seulement ces deux choses par leur nature si éloignées l'une de l'autre, *esprit* et *matière*, se rencontrent et se touchent en lui, mais elles se compénètrent et *vivent* en lui; et c'est leur union et leur compénétration qui constitue le mystère de la personnalité humaine.

Voilà donc l'homme, par sa constitution et sa nature même, en communication avec les deux mondes, disons mieux, avec les deux extrémités de l'être; par son âme, par son intelligence, par son amour, par sa volonté communiquant non seulement avec les esprits et avec ce qu'il y a

de plus haut dans ce monde supérieur, mais encore avec Dieu, c'est-à-dire avec l'Infini; et par son corps, communiquant avec les corps, et avec ce qu'il y a même de plus bas dans ce monde inférieur.

Que dis-je? ce monde inférieur s'abrège, se condense et se résume en lui : le minéral, le végétal, l'animal, le solide, le liquide, le fluide, l'impondérable, tout cela entre dans la constitution, dans le tissu, dans les fibres et jusque dans la moelle de l'organisme humain; et tout cela est gouverné en lui par la royauté d'une âme sublime, par laquelle il regarde du côté du ciel et de Dieu, et entre, s'il le veut, avec son Créateur en des rapports efficaces; rapports souverainement obligatoires, dont l'accomplissement, en mettant l'ordre dans sa vie, doit faire son bonheur et sa gloire, et dont la répudiation doit faire son malheur et sa condamnation.

Or, si telle est la situation de l'homme dans la création, il est facile d'entendre ce que les créatures inférieures doivent être et sont en effet pour l'homme. Dieu lui-même le proclama au berceau de notre humanité, alors qu'il dit à nos premiers parents : « Commandez aux oiseaux « du ciel, aux poissons de la mer, et à tous les

« animaux qui se meuvent sur la terre. Que tout « ce que j'y ai créé soit votre nourriture, et soit « mis à votre service (1). » Et cinq mille ans plus tard, le Roi-prophète s'écrie en contemplant la grandeur de l'homme : « Seigneur, vous l'avez « couronné d'honneur et de gloire, et vous avez « tout mis à ses pieds. *Omnia subjecisti sub pe-* « *dibus ejus* (2). »

Dieu donc crée et destine tous les êtres de l'ordre matériel pour être les serviteurs de l'homme : les minéraux, les végétaux, les animaux, l'air et la lumière, les fleuves et les fontaines, les vallées et les montagnes, les champs et les prairies, toute la terre et toutes les mers; oui, tout cela est mis par Dieu même au service de l'homme. Le spectacle même de la nature universelle nous montre, en effet, partout et dans toutes les sphères, comment dans ce monde des créations inférieures, *tout* est admirablement *adapté* aux besoins de l'homme.

Une étude approfondie de ce phénomène nous révélerait, entre toutes les réalités de la nature et tous les besoins de l'homme, des miracles de correspondance et d'harmonie. Ne

(1) Gen. I. (28-30)
(2) Ps. VIII.

pouvant en creuser tout le mystère, je me contente d'en entr'ouvrir devant vos regards les lumineuses perspectives; et j'affirme avec la parole de Dieu et avec tout ce monde visible, que toutes les créatures placées au-dessous de l'homme, sont pour l'homme même, et que toutes, à leur manière, se proclament et sont en réalité ses *servantes*; oui, ses servantes!...

Mais à quelle condition? A la condition que l'homme, en les mettant à son propre service, les mette toutes avec lui-même au service de Dieu, et avec lui les entraîne à la fin suprême voulue par la divine Sagesse : *la gloire du Créateur.*

Aussi, je crois entendre toutes ces créatures, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, crier à l'homme d'une voix unanime : *Trahe nos post te*; entraîne-nous après toi; et conduis-nous là où tu dois arriver toi-même, à la plus grande gloire de Dieu, *Ad majorem Dei gloriam.* Si tu te sers de nous, que ce soit pour mieux aller toi-même à Dieu. Regarde-nous; mais que ce soit pour mieux apercevoir, à travers nous, ce Dieu qui nous donne à toi. Aime-nous; mais que ce soit pour mieux apprendre à aimer celui qui nous a faites, et toi-même avec nous. Appuie-toi sur nous,

mais que ce soit pour mieux t'élever avec nous jusqu'à notre commune fin. Use de nous, enfin, et dans une mesure, jouis de nous ; mais que ce soit pour te donner dans le temps un avant-goût de celui dont tu dois jouir dans l'Eternité.

Mais prends garde d'abuser de nous en nous détournant de notre fin, et de t'éloigner toi-même de ta fin, en abusant de nous ; car, si tu abuses de nous, nous nous vengerons de toi. Oui, afin de réparer le désordre de ta liberté, et de justifier le dessein de la Sagesse divine, Dieu lui-même nous armera pour châtier les prévaricateurs de la souveraine loi de la création ; et il nous appellera pour exercer sa vengeance : *Armabit omnem creaturam ad ultionem* (1). Ainsi le veut l'ordre éternel et inviolable. Si nous ne sommes plus pour toi ce que nous devions être, tes aides et tes *auxiliaires*, nous serons tes accusateurs et tes bourreaux. L'alternative est inévitable : être tes auxiliaires, pour t'élever par nous jusqu'à Dieu, ou être tes bourreaux, pour venger l'injure faite à Dieu par l'abus que tu auras fait de nous.

Voilà, messieurs, la fonction des créatures inférieures : être les servantes de l'homme, pour

(1) Sap. V. 18.

l'aider à atteindre sa fin et à monter jusqu'à Dieu.

Dès lors, la fonction de l'homme devant les créatures elles-mêmes se révèle dans un jour superbe.

La première et nécessaire fonction de l'homme devant les créatures, c'est la fonction de *médiateur*.

D'après ce que nous avons dit de sa *situation* propre dans toute la création, l'homme apparaît comme l'être du milieu, l'être *central* dans lequel les deux mondes distincts, qui composent le *tout* de la création, viennent s'embrasser. Il est donc, par sa situation et sa nature double et une, constitué *médiateur*. Comment? Médiateur entre les créatures auxquelles il touche par son corps, et le Créateur auquel il touche par son âme. Il le fallait pour répondre au dessein de la Sagesse divine dans la création : car c'est de l'accomplissement même de cette médiation que devaient dépendre surtout l'ordre et l'harmonie de tout le monde créé.

Tout, dans la création, doit aller à Dieu et le glorifier en atteignant sa fin. Mais la nature matérielle ne monte pas d'elle-même à Dieu. Laissée à elle seule, malgré les merveilles qu'elle fait resplendir dans la lumière, elle ne fera pas

sortir de son fond, ni retentir à sa surface, un chant glorificateur. La créature matérielle, si parfaite qu'on la suppose, ne connaît pas, ne veut pas, n'aime pas, n'adore pas. Le cantique que chantent les mondes matériels, eux-mêmes ne l'entendent pas. Et cet amour qui les a faits, ils n'ont la faculté ni de le connaître, ni de l'aimer, ni de l'adorer, ni de le servir. Il fallait donc, entre Dieu créateur et ses créatures, un être *médiateur;* afin de fair passer par lui-même tous les hommages de la création, même de celle qui n'a ni une intelligence pour comprendre, ni un cœur pour aimer, ni une volonté pour servir et glorifier le Créateur.

Eh bien! l'homme est tout cela à la fois. Il est l'intelligence de tout ce qui ne *comprend* pas; il est l'œil de tout ce qui ne *voit* pas; il est le cœur de tout ce qui *n'aime* pas; il est la volonté de tout ce qui ne *veut* pas; il est l'âme de tout ce qui *n'adore* pas. Donc, le grand médiateur, entre le Créateur et la création.

La fonction de l'homme, par rapport aux créatures, est plus encore: c'est une fonction royale. Devant les créatures inférieures, l'homme, en effet, est *roi.* Comme les créatures lui disent : Nous sommes tes sujets; *lui* peut dire à ces

créatures : Je suis votre roi. Mais *roi* des créatures, je suis en même temps le *vassal* du Créateur. Roi, je reçois les hommages que les créatures déposent à mes pieds; vassal, j'ai l'obligation suprême de les porter moi-même aux pieds de mon Souverain. Donc, si je garde pour moi l'hommage de tout ce que mon Créateur a mis à mon service, je commets envers sa souveraineté, dont je relève, la plus honteuse félonie dont un vassal puisse se rendre coupable envers son suzerain : c'est le crime de lèse-majesté infinie. Donc, si je commande à la créature, et si la créature obéit à mon commandement, c'est pour tout soumettre avec moi-même aux ordres de l'unique Souverain.

Médiateur et roi devant les créatures inférieures, l'homme est *prêtre* aussi; il a dans la création une fonction vraiment sacerdotale. Mieux encore, il est pontife; et, à ce titre, il a la fonction sublime de faire monter à Dieu la prière et l'encens de toutes les créatures placées au-dessous de lui. L'espace, le ciel, la terre, toute la création avec leurs admirables architectures, sont pour lui comme un *temple*, le vaste temple de la nature. Sa vie qui abrège tout, et où, comme dans un temple harmonieux,

tout aboutit, en est comme le *sanctuaire*; son cœur où sa vie elle-même se condense et se résume, en est comme le *tabernacle;* et le prêtre c'est lui-même, *lui* avec son intelligence, son amour, sa liberté son âme, et par tout cela, élevant jusqu'à Dieu l'universelle prière et l'universelle adoration.

Ah! c'est qu'en effet, Messieurs, toute la création même inanimée est comme une immense prière et une immense adoration; l'homme, prêtre dans la création, est l'organe vivant, intelligent et libre de cette prière e de cette adoration; et il en remplit entre le ciel et la terre, de par la volonté de Dieu, la fonction providentielle, et si je le puis dire, la fonction *officielle.*

Quelle fonction, Messieurs! Quelle obligation s'impose à l'homme qui en est investi! Et quelle Prévarication pour lui de faillir à cette suprême obligation!

Quel spectacle plein d'un religieux ravissement s'offre ici à notre regard et à notre pensée! Voici l'homme et la femme, l'homme prêtre et la femme prêtresse, dans ce temple de la création. Les voici placés l'un et l'autre aux plus hautes cimes de ce monde visible. Regardez: leurs pieds

touchent la terre, leur front regarde le ciel, et de leur âme ils cherchent l'Infini! Et voici en deux mots leur fonction sublime : Mettre dans leur cœur, comme en un vivant encensoir, tous les encens de la terre; les brûler, comme l'encens du temple, au feu de leur amour; et tandis que la fumée, à travers mille parfums, en monte jusqu'au ciel, chanter aussi, comme le prêtre dans le temple : *A la plus grande gloire de Dieu!*

Eh bien! Messieurs, qu'en pensez-vous? Faillir à ce ministère aussi sacré qu'il est grandiose, qu'est-ce que cela veut dire? Ce désordre et cette Prévarication, de quel nom faut-il les nommer? Ah! abuser de cette fonction sublime et sainte entre toutes, cela n'est plus seulement un désordre et une Prévarication; c'est un sacrilège et une profanation!

L'homme, enfin, devant toutes les créatures inférieures, qui, à leur manière chantent la gloire du Créateur, l'homme a une situation et un titre qui l'obligent à compléter, en la dirigeant, l'harmonie de la création.

Nous l'avons dit, toutes les créatures ont une voix que nous n'entendons pas toujours dans le temps, mais que Dieu entend du fond de son Eternité. Eh bien! dans ce vaste con-

cert, que font entendre les créatures matérielles, l'homme a la fonction d'en diriger et d'en accorder toutes les voix par sa propre voix. Il est, à la lettre, le coryphée de cette immense harmonie. A *lui* d'en marquer la mesure, d'en concerter l'accord, et surtout d'en donner le sens et la signification ; à lui de chanter plus haut que toute créature visible, et de faire chanter avec lui-même, comme d'une seule voix, la création tout entière : « *Ad* « *majorem Dei gloriam* ; à la plus grande gloire « de Dieu ! »

Mais si l'homme, constitué par Dieu même chef et régulateur de cet universel concert, au lieu d'en diriger et d'en compléter l'harmonie par sa voix dominatrice, vient à y jeter lui-même des désaccords profonds ; et si, au lieu de lui donner son véritable sens, en chantant et en faisant chanter avec lui, par toutes les créatures, la gloire du Créateur, il chante et fait chanter *sa* gloire, et rien que *sa* propre gloire ; oh ! alors, je le demande, de quel nom, pour la bien caractériser, faudra-t-il nommer cette humaine Prévarication ?

Ainsi, voilà l'homme Prévaricateur dans la sublime et providentielle fonction que Dieu lui fait sur toutes les créatures soumises à son em-

pire et à sa juridiction. Voilà l'homme *médiateur*, arrêtant à lui-même les créatures qu'il a la vocation de conduire à Dieu. Voilà l'homme, *roi* des créatures mais vassal de Dieu, recevant et cherchant pour lui-même, et rien que pour lui-même, les hommages qu'il a l'obligation de porter aux pieds du vrai et de l'unique suzerain. Voilà l'homme *prêtre* dans le temple de la création, gardant pour lui-même tout l'encens des créatures, qu'il doit faire monter jusqu'à Dieu créateur. Voilà l'homme chargé de diriger, par sa voix, cette grande musique de la création, le voilà troublant toute l'harmonie de l'universel concert, et demandant à toute voix de le chanter lui-même, et rien que lui-même ! Voilà, enfin, l'homme, c'est-à-dire la créature la plus privilégiée et la plus élevée de ce monde visible, le voilà jetant au sein de cette création dont il avait la vocation de maintenir l'ordre et l'harmonie, des désaccords impies, et consommant le *désordre* aussi énorme et aussi affreux qu'il est possible de l'imaginer; désordre qu'on ose à peine regarder, tant il est horriblement laid.

Ah! c'est que l'aspect de ce désordre, quand on vient à le considérer de près, produit en effet dans l'âme une impression de *laideur* grande

commme ce désordre lui-même, et doit nous inspirer un sentiment d'horreur grand comme l'une et l'autre.

C'est ce qui me reste à vous montrer, avant de clore ce discours: après le *désordre*, la *laideur* de la Prévarication ou du péché.

II

Jusqu'ici deux vérités, dans le sujet qui nous occupe, absolument fondamentales, nous sont acquises: la première, c'est que le dessein de la Sagesse créatrice dans l'œuvre de la création, c'est la *gloire* de Dieu, par la manifestation de *l'ordre* et de l'harmonie dans les créatures; la seconde, c'est que la Prévarication, ou le péché dans l'homme, est une insulte monstrueuse à cette divine Sagesse, parce qu'elle est le *désordre* même en essence, le désordre à la plus grande puissance.

Or, il ne faut pas avoir des choses une intuition bien profonde, pour comprendre que ce suprême désordre, dans la vie de l'homme prévaricateur, en constitue en même temps la souveraine *lai-*

deur. De même que ce qui est beau, c'est ce qui est *ordonné*; ce qui est laid, c'est ce qui est désordonné. La beauté, ou le beau, dit saint Augustin, c'est la « splendeur de l'ordre. » Il en résulte immédiatement que la laideur, c'est l'apparition d'un désordre, c'est le désordre qui se montre ; et plus grand est le désordre plus grande et plus repoussante est la laideur. Et c'est ici la raison radicale de ce que l'on appelle la *laideur du péché* ; laideur dont le peuple chrétien témoigne avoir le sens, alors que pour rendre l'impression que lui produit l'apparition d'une laideur quelconque, il dit dans son langage expressif : *Laid comme le péché*.

Mais, cette formule populaire, *laid comme le péché*, le peuple la redit sans se rendre bien compte de sa profonde signification ; il a le sens instinctif plutôt que la perception claire de ce qu'elle signifie.

Aussi, pour toucher ici, autant que possible, comme je vous l'ai promis, au vrai fond des choses, et mieux entendre pourquoi la laideur du péché doit nous inspirer une légitime horreur ; il faut se rappeler ce que la laideur est naturellement en face de nous, et ce que nous éprouvons d'ordinaire en face de tout ce qui est vraiment *laid*,

La vue de la laideur produit en nous l'effet diamétralement opposé à celui que produit la beauté. Or, ce que produit la beauté sur l'âme, il n'est pas difficile de le dire, et l'expérience universelle le démontre à tous et à chacun.

L'effet principal, l'effet propre et immédiat, bref, l'impression naturelle et spontanée, que produit en nous l'apparition de la beauté, dans quelque ordre de choses que ce soit, c'est ce qu'on appelle *l'admiration*. En face de ce qui est beau, l'homme ne regarde pas seulement, il *admire*. Il en est autrement de l'être sans intelligence et sans raison. Ainsi, l'animal placé en face de la beauté voit et regarde; mais il n'admire pas. Même en présence des plus saisissantes irradiations de la beauté, il demeure étranger et indifférent à ce qui est *beau*; et jamais ni son attitude, ni sa figure, ni son regard ne trahissent en lui, par un signe quelconque, rien qui ressemble à ce noble et magnanime sentiment de l'admiration qui saisit, captive, et quelquefois ravit l'homme hors de lui-même devant l'apparition d'une grande beauté, beauté physique ou beauté morale.

C'est que l'animal, même le moins éloigné de l'homme par sa conformation, ne voit ni ne

soupçonne ce qui explique tout à la fois l'apparition de la beauté et le sentiment de l'admiration, à savoir, *l'ordre*, raison radicale et universelle de toute beauté. Même en face de tout ce qu'il y a de plus ordonné, l'animal voit des phénomènes qui plus ou moins l'impressionnent, selon leur rapport avec sa faculté de sentir; mais l'ordre lui échappe. L'homme, au contraire, alors même qu'il ne s'en rend pas bien compte, à travers les rayonnements de la beauté qui provoque son admiration, saisit, avant tout, ce que j'appelle ici *l'ordre*, l'ordre qui se découvre et resplendit; l'ordre, ce père générateur de la beauté, et dans l'ordre l'*unité*, cette mère génératrice de l'ordre lui-même.

C'est l'intuition plus ou moins distincte et plus ou moins réfléchie de cet ordre apparaissant à travers la beauté, et de cette unité resplendissante dans l'ordre, qui donne à l'âme qui regarde et contemple, avec le sens sublime de l'admiration, des tressaillements secrets, et je ne sais quelle sorte de ravissements qui la font parfois s'écrier spontanément et comme hors d'elle-même : Oh ! que c'est beau !... C'est splendide !... C'est ravissant !...

Voilà l'effet principal et primitif que produit

sur l'âme, en des degrés différents, le rayonnement de la beauté. Inutile d'ajouter que, de même que la beauté provoque l'admiration, l'admiration elle-même produit, ou du moins, tend à produire l'amour, j'entends l'amour de l'objet qu'on admire; et cette admiration et cet amour entraînent, comme par une invincible attraction, l'âme qui les ressent vers l'être admiré et aimé.

Or, si telle est l'impression que fait sur l'âme humaine l'apparition de la beauté, il est facile de deviner l'impression que doit y produire et qu'y produit, en effet, l'apparition de la laideur; c'est exactement l'impression contraire.

Comme le rayonnement de toute grande beauté produit, avec le sentiment de l'admiration, l'amour qui attire et tend à embrasser l'objet admiré; l'apparition d'une grande, et surtout d'une extrême laideur doit produire et produit, en effet, un sentiment d'horreur, et avec l'horreur que sa vue inspire, la haine qui éloigne, repousse et tend même à détruire.

Sans doute, l'apparition de toute laideur n'inspire pas toujours dans toute sa plénitude ce sentiment d'horreur : il y a dans ce sentiment des degrés divers, comme il en est dans la laideur

qui l'inspire. La laideur, même la moindre, a quelque chose qui plus ou moins attriste, déplaît et répugne. Mais la laideur exceptionnelle, l'extrême laideur surtout, a réellement pour l'âme humaine quelque chose qui fait horreur, inspire la haine et produit le repoussement.

Or, de même que le sentiment d'admiration, que nous éprouvons en face de tout ce qui nous apparaît beau, vient du sens de l'ordre que nous y apercevons; ainsi le sentiment d'horreur et de répulsion que nous éprouvons en face de ce qui apparaît vraiment laid, vient de l'intuition et du sens du désordre que nous y découvrons.

Dès lors, il devient facile de comprendre pourquoi le péché, qui est le désordre en essence, est affreusement laid; et l'on se rend compte de l'axiome populaire : *Laid comme le péché.* On comprend en particulier la laideur qui s'attache à la Prévarication que je viens de signaler : l'homme se détournant librement de sa fin et en détournant avec lui les créatures qu'il avait la fonction et l'obligation d'y conduire avec lui-même, et par là, renversant le plan de la *Sagesse Créatrice.*

C'est la laideur inhérente au désordre de cette Prévarication, dont un illustre ascète, saint

Ignace de Loyola, veut que nous demandions la connaissance, et avec la connaissance l'horreur qu'elle nous doit inspirer. Si cette laideur ne nous repousse pas assez, c'est que nous n'avons pas assez l'intuition du désordre qu'elle renferme.

Assurément cette laideur d'un ordre plus abstrait et, si je puis la nommer ainsi, cette laideur *immatérielle* d'ordinaire n'émeut pas et ne fait pas tressaillir nos sens, comme l'apparition des laideurs physiques et matérielles; mais elle émeut profondément les âmes qui en ont l'intelligence, et ont avec l'intuition le sens du désordre dont elle est l'expression, et si je le puis dire, la physionomie. C'est qu'en effet, à la bien définir, la laideur c'est la physionomie du désordre ; et parce que, comme nous venons de le montrer, la Prévarication humaine, ou l'homme s'arrachant lui-même et avec lui les créatures à Dieu, fin dernière de tout, est, dans la création, le plus grand désordre, le désordre primordial, le désordre-principe; il en résulte qu'elle est, devant l'intelligence, la plus grande laideur. Elle l'est surtout aux regards de la divine Sagesse, qui, contemplant en elle-même l'ordre infini et l'infinie beauté, repousse ce

qui lui est diamétralement opposé, à savoir, la *suprême laideur* dans un *suprême désordre*.

Nous pourrions, Messieurs, nous arrêter ici ; car, pour qui sait voir au fond des choses, la lumière est faite ; et tout peut se résumer dans ces quelques mots : La Prévarication telle que nous l'avons montrée, c'est-à-dire la déviation de la fin dernière ou de la *destinée* finale, c'est l'extrême désordre; et l'extrême désordre, c'est l'extrême laideur.

Mais, cette laideur morale du *péché*, vu son caractère immatériel, peut n'être pas par tous assez profondément sentie. Aussi, pour nous en faire une notion plus sensible et des images plus saisissantes, il importe de parcourir les diverses sphères de l'être, et de voir comment, partout où se produit un désordre ou une désorganisation quelconque, l'apparition de ce désordre produit sur nous, malgré nous, l'impression de la laideur; et comment cette laideur se produit elle-même dans la mesure du désordre, dont elle est le reflet, l'image ou la physionomie.

Je vous demande donc, Messieurs, la permission de descendre ici à quelques détails, pour montrer en son plein jour cette

vérité simple, mais trop peu comprise, à savoir qu'en tout et partout, la laideur vient du désordre, ou que le désordre engendre la laideur.

Jusque dans le monde inférieur des êtres sans raison et même sans vie, l'absence de l'ordre qui leur convient leur imprime le caractère et nous laisse l'impression d'une laideur. Un amas de pierres disjointes et jonchant la plaine n'offre en soi, aux regards, rien de laid, parce que l'on n'y cherche pas une adaptation ou une coordination par rapport à une fin. Mais les mêmes pierres entrant dans l'érection d'un édifice, sans un ordre exigé par les lois de l'architecture et l'ensemble de la construction, nous choquent et nous font l'impression de quelque chose de *laid*. De même la destruction de ce qui fut ordre et harmonie, organisation, nous laisse une impression analogue. Vous avez contemplé et admiré, dans tout l'éclat de son harmonie et de sa beauté, le plus splendide des édifices. Un art barbare, une architecture bizarre vient, détruit ce bel ensemble par des altérations fantaisistes, par des superfétations grossières ou des additions grotesques; l'édifice, malgré la grandeur de ses proportions et la beauté des pierres qui le

composent, vous apparaît défiguré ; il a perdu le reflet de l'ordre qui faisait sa beauté, et il ne garde plus que le reflet du désordre qu'il renferme, c'est-à-dire la laideur, laideur grande comme la beauté qu'elle remplace.

Montez d'un degré la hiérarchie de l'être, et donnez-vous en spectacle les merveilles qui, de tous côtés, vous apparaissent dans ce monde charmant qu'on appelle le monde des plantes et des fleurs ; demandez-vous ce qui surtout, dans ce panorama qui se déroule sous vos regards, a la puissance de susciter et de captiver votre admiration. Sans doute l'éclat des fleurs vous éblouit, leur fraîcheur vous charme, leurs parfums vous attirent. Mais ce que vous admirez, ce qui vous laisse la véritable impression de la beauté, c'est l'*ordre* qui, même sans que vous y songiez, resplendit de toutes parts, dans ces plantes, dans ces arbres, dans ces fleurs, où la vie suit les lignes harmonieuses tracées par cette main de la divine Sagesse qui y a tout ordonné. Oui, voilà ce qui excite en vous ce qu'on nomme l'admiration en face de la vraie beauté; le reste peut flatter et caresser vos sens, et vous donner physiquement une impression de bien-être; mais ce qui charme votre intel-

ligence, ce qui captive votre esprit, ce que vous *admirez*, enfin, partout dans ce monde gracieux, c'est cela même, c'est l'*ordre* que, même sans vous en rendre compte, vous y voyez partout plus ou moins *resplendir*.

Au contraire, ce qui vous repousse comme une apparition de la laideur, c'est la rupture de ces harmonieuses organisations, c'est la disparition de cette *splendeur* de *l'ordre* qui rayonnait, à leur aspect, dans votre intelligence encore plus que dans vos yeux.

Voilà pourquoi, peut-être, rien n'est plus triste à voir, parce que rien ne nous semble plus laid, qu'une belle fleur *flétrie;* c'est-à-dire une fleur où le brisement de l'ordre a fait disparaître la beauté.

Ce qui est vrai dans le monde végétal, est plus vrai, ou du moins plus saisissant encore, dans le monde animal. Représentez-vous l'animal le plus parfaitement constitué dans tout son être, le plus harmonieux dans sa structure et le plus gracieux dans ses mouvements : vous avez sous les yeux la plus grande apparition de la beauté dans le monde animal ; c'est comme un ordre vivant qui se déploie et se meut devant vous. Mais que la

mort vienne à briser cet organisme, d'où la vie rayonne de toutes parts avec la beauté : après quelques jours seulement, revoyez ce corps devenu cadavre; de ce corps désorganisé la beauté s'est enfuie avec l'ordre qui lui donnait tout son éclat; et à la place de la beauté qui vous charmait en vous attirant, il reste une laideur qui vous attriste en vous repoussant.

Mais c'est dans l'homme surtout que la désorganisation, le désordre et la flétrissure font apparaître une laideur plus affreuse et plus repoussante encore. Ce phénomène se produit même dans la partie purement physique et matérielle de sa nature. C'est que l'homme, par son corps, est le chef-d'œuvre le plus accompli de la création matérielle. Quand ce corps est conforme à son type et parfaitement adapté à sa fonction providentielle, toute la beauté du monde matériel semble se condenser et resplendir en lui; et roi de la création par la majesté, il en est le chef-d'œuvre par la beauté.

Aussi, lorsque ce chef-d'œuvre d'ordre, d'harmonie et de beauté, vient à se désorganiser, il apparaît aux regards attristés comme le type de la laideur physique. Là, comme partout, et là, plus que partout ailleurs, l'ordre qui disparaît,

l'harmonie qui se déconcerte et la chair qui se décompose, montrent la plus grande laideur succédant à la plus grande beauté.

Dans la sphère des organisations et des beautés de l'ordre physique, il est remarquable que leur décomposition non seulement donne la vision et l'impression de la laideur, mais encore qu'elle emporte avec elle une certaine corruption qui répugne non plus seulement aux regards, mais à tous les sens. C'est alors *horrible* à *voir* et à *sentir* tout ensemble : c'est ce que les Latins nommaient bien, dans leur langue, *fœditas;* c'est l'infection qui s'exhale de la décomposition de l'être et sort, avec le spectre de la laideur, des ruines de la beauté.

La même loi s'accomplit partout dans les êtres vivants, et cette laideur et cette infection sont en proportion de la perfection même de l'être désorganisé et de la beauté détruite : c'est la réalisation, dans toute la nature, de l'axiome célèbre : *Corruptio optimi pessima* ; ce qu'il y a de pire, c'est la corruption de ce qu'il y a de meilleur. Nous pouvons ajouter : ce qu'il y a de plus *laid*, c'est la flétrissure de ce qu'il y a de plus *beau.*

Ces phénomènes observés partout dans le

monde physique, peuvent nous faire pressentir ce que doit être, dans un ordre supérieur, la laideur du péché ou de la Prévarication.

Ce que nous venons de voir, en effet, dans l'ordre inférieur des corps, nous aide à comprendre ce que le désordre, en atteignant les hautes régions de l'esprit, doit y produire à la fois de laideur et d'infection. Aussi, si nous pouvions avoir la vue et le sens des choses de l'âme et de l'esprit, comme nous avons la vue et le sens des choses de la matière et des corps; on ne peut dire l'horreur que nous inspireraient la vue et le sens d'un désordre, se produisant dans ces régions supérieures de la vie humaine; car, autant l'esprit est, par sa nature même, élevé au-dessus de la matière, autant le désordre et la laideur dans les esprits l'emportent sur le désordre et la laideur dans les corps.

Et d'abord, Messieurs, il y a dans la sphère des idées, ce que l'on peut appeler le désordre *intellectuel* : Désordre de l'ignorance, de l'erreur, et en particulier, ce désordre exceptionnel qui se nomme la folie. Se figure-t-on le désordre d'une intelligence où il n'y aurait qu'ignorance et erreur, c'est-à-dire obscurité totale, ou bien cette lumière factice et trompeuse de l'esprit du men-

songe? Qu'il serait repoussant le contact d'une intelligence qui, par hypothèse, ne saisirait et n'énoncerait que le faux! Dans ce cas, le génie lui-même apparaît d'autant plus repoussant qu'il va plus loin dans le faux; c'est quelque chose comme la laideur de l'ange déchu.

Dans cette sphère de la vie intellectuelle, le comble de la laideur, c'est la *folie.* Parce que précisément la folie, c'est le désordre dans les idées; c'est la désorganisation même de la puissance intellectuelle. De là vient, sans doute, l'impression de tristesse et de répulsion que produit naturellement le spectacle de la folie extrême incarnée dans un homme. C'est que cet être déchu, que nous appelons le *fou,* c'est l'être intellectuellement le plus laid à voir; laideur matériellement invisible, mais qui ne tarde pas à graver sur le front de cet être dégradé sa hideuse empreinte.

Mais c'est dans la sphère de la vie morale que le désordre fait apparaître une laideur plus repoussante encore, c'est-à-dire la laideur du péché proprement dit; car le péché est le désordre moral lui-même.

Qu'on se représente, si c'est possible, un être humain qui ne serait que péché et Prévarication.

Jamais, sans doute, ce spectacle ne s'est vu; mais on peut l'imaginer. Supposez un homme qui soit la personnification aussi complète que possible de ce qu'on appelle l'égoïsme, et personnifiant avec l'égoïsme tous les défauts et tous les vices qu'il engendre, dans une vie humaine, alors qu'il est, comme je le suppose, aussi grand et aussi complet qu'il est possible de l'imaginer: quelle affreuse laideur, quelle repoussante incarnation du *laid* dans l'humanité! Comment supporter la vue et le commerce de cet homme? Il est déjà si déplaisant de voir et de sentir dans un homme, même à travers ses bonnes qualités, les manifestations intermittentes et partielles de l'égoïsme! Que serait-ce donc de voir, dans un même homme, l'égoïsme partout, l'égoïsme en tout, l'égoïsme toujours; et partout, en tout et toujours, l'égoïsme à sa plus haute puissance?

Et si je venais à une forme spéciale de cet égoïsme, à l'orgueil, à l'avarice, à la luxure; si je me figurais un être humain, toujours, partout et en tout, ou orgueilleux, ou avare, ou luxurieux, ou même ces trois choses à la fois; oh! alors, quel tableau je devrais vous peindre, et dans ce tableau, quelle horrible laideur!

Qui ne sait, par exemple, les répulsions qu'inspire un homme, rien que par les manifestations de son orgueil, par ses dédains et ses fiertés, par ses hauteurs et par ses colères, par sa répugnante admiration de lui-même? Ah! si je pouvais vous retracer au naturel un de ces types d'orgueil, de luxure ou de cupidité; vous comprendriez combien le péché en lui-même, si affreusement laid déjà aux yeux des hommes, doit l'être bien autrement encore aux yeux de Dieu, c'est-à-dire aux yeux de la Sainteté et de la Beauté, en essence.

Et maintenant, si de la vie morale nous passons à la vie sociale proprement dite; là aussi le désordre se manifeste par une laideur propre, que l'on peut, à juste titre, appeler la *laideur sociale;* et le désordre qu'elle exprime et dont elle est la vraie physionomie, c'est la *Révolution*, ou l'opposition systématique à l'autorité, à l'autorité humaine et plus encore à l'autorité divine.

Telle est la lèpre qui, depuis plus d'un siècle, envahit la société moderne, en particulier notre société française, et qui lui enlève peu à peu, comme nation, la vraie beauté sociale. Un peuple, en effet, envahi dans son ensemble par ce désordre ou ce péché social, est un peuple so-

cialement laid. Là, sans doute, des hommes peuvent encore montrer en eux, l'éclat d'une certaine beauté morale, reflet de leurs qualités et de leurs vertus personnelles; mais la société comme société est *laide*; parce qu'elle n'est plus, par le respect et le culte de l'autorité, dans l'ordre permanent qui seul fait bien resplendir la beauté sociale.

Et, chose remarquable, cette laideur qui se manifeste dans le corps d'une société livrée à l'empire de la Révolution, se produit, plus ou moins, dans chaque révolutionnaire en particulier. Le vrai révolutionnaire, bon gré, mal gré, porte à son front une empreinte spéciale et particulièrement hideuse de la laideur morale et sociale tout ensemble.

Aussi, toute la galerie historique des héros de la Révolution n'est qu'un assemblage de figures plus laides et plus répugnantes les unes que les autres. Quel homme, ayant gardé le sens du beau et du bien, pourrait passer devant les figures des Danton, des Robespierre, des Saint-Just, des Marat, etc. sans éprouver l'impression du laid et de l'horrible?

Ah! c'est que ces figures apparaissent comme les types les plus achevés, donc les plus re-

poussants, du désordre *moral* et *social* tout à la fois.

Enfin, Messieurs, il est une sphère, la plus haute de la vie humaine, où le désordre engendre la laideur la plus affreuse de toutes, c'est la sphère de la vie *religieuse*.

Or, le grand désordre dans la sphère de la vie religieuse, c'est l'impiété. Et, quand je dis l'impiété, je n'entends pas seulement l'absence de la croyance et de la pratique religieuse; j'entends l'opposition directe à la religion, l'opposition plus ou moins acharnée au culte de Dieu, et dans son plus haut degré, la haine de Dieu et de tout ce qui touche à Dieu; cette haine qui s'écriait déjà, il y à trois mille ans, par la voix des impies : « Abolissons sur la terre toutes les fêtes de Dieu. *Quiescere faciamus dies festos Dei a terra.* »

Cette laideur, je la nomme la plus hideuse de toutes, parce qu'elle est en réalité l'expression du plus affreux et du plus abominable désordre. Désordre de l'homme directement retourné contre Dieu, centre éternel de tout ordre; et cette laideur atteint sa suprême expression, lorsque, au paroxysme de son impiété, le prévaricateur vient à joindre la dérision et l'obscénité.

Alors, à la lettre, c'est la laideur *satanique.* L'instinct religieux des peuples s'accorde avec la croyance chrétienne et catholique, pour attribuer à Satan une incomparable laideur. Satan est, en effet, l'extrême opposé de la beauté divine. Il est la plus grande personnification du désordre dans la créature; donc, à cause de cela même, la plus repoussante figure de la laideur.

Or, ce qui ressemble le plus à Satan dans l'hu. manité, c'est l'ennemi déclaré de Dieu; c'est l'impie et particulièrement l'impie railleur et ricaneur, l'impie travaillant à rendre ridicule et digne de la risée populaire la Majesté divine elle-même. Cet impie, quoiqu'il en soit de l'humaine apparence, est *laid* de la laideur même de Satan. Aussi, je ne m'étonne pas que l'impiété en vieillissant dans Voltaire, ait imprimé, et en quelque sorte *incrusté* sur le visage du grand impie, quelque chose de la laideur *satanique*; car Voltaire fut laid, mais d'une laideur à nulle autre pareille, si ce n'est à la laideur de Satan. Il était laid moralement, et il était laid même physiquement. Son sourire ricanait; tout son visage grimaçait; et l'on eût dit qu'il portait attaché et assimilé à sa propre figure le masque de Satan lui-même.

Sans remonter jusqu'au patriarche de l'impiété moderne, est-ce que nous n'avons pas sous les yeux sa descendance reconnaissable et portant au front, avec le signe du même désordre, la honte d'une difformité et d'une laideur pareille?

J'aurais pu, en venant plus au détail, montrer comment les circonstances de personnes, de lieux et de choses qui aggravent le désordre, enlaidissent, si je puis le dire, la laideur même. Mais je crois devoir arrêter ici l'exposé général de la corrélation intime de ces deux choses : le *désordre* et la *laideur*; le désordre, raison et cause de la laideur; la laideur, effet et expression du désordre.

Vous le voyez, Messieurs, dans toutes les sphères de l'être et plus particulièrement à tous les degrés de la hiérarchie des êtres vivants, vivant de la vie végétale, animale, intellectuelle, morale, sociale, religieuse, un même phénomène se produit sous des formes, dans des proportions et des mesures indéfiniment variées : Partout le *désordre* engendre la *laideur*, et la laideur grandit avec le désordre.

Cette vérité, écrite en caractères plus ou moins éclatants, à toutes les pages de ce grand Livre de la création, peut nous aider à pressentir quelque

chose de la laideur qui s'attache à la Prévarication humaine, telle que nous l'avons montrée tout à l'heure.

Mais pour se faire une idée suffisante de cette laideur qui se grave d'elle-même au visage du péché, et prendre plus facilement le sentiment de la légitime horreur qu'elle nous doit inspirer, il faut nous élever, par la pensée, au-dessus des choses qui ne frappent que nos sens; il faut monter jusqu'à la hauteur où se meut, dans une sphère supérieure, le monde des âmes, et il faut tout d'abord bien entendre que la laideur d'une âme que le désordre a marquée de son empreinte, surpasse autant la laideur qui nous frappe dans les êtres sans intelligence et sans liberté, que la vie intellectuelle et morale surpasse elle-même la vie physique et matérielle. A la lumière de ce principe, la laideur inhérente au désordre de la Prévarication se révèle mieux aux regards de notre pensée; et nous pouvons avoir alors de cette laideur, sinon une idée adéquate, du moins, une idée capable de nous en inspirer le sentiment qu'elle mérite, je veux dire, un sentiment de répulsion et d'horreur.

Ah! si nous avions, pour comprendre le désordre du péché, l'intelligence, et pour en voir

la laideur, le regard des anges! Si la chair et les sens n'obscurcissaient pas notre pensée, et s'ils lui laissaient avec toute sa pénétration toute sa lucidité ; il n'est pas douteux qu'en face de ce désordre et de cette laideur, nous éprouverions je ne sais quelle noble répulsion et quelle horreur généreuse. Sans doute, les natures angéliques, devant le désordre et la laideur de nos Prévarications, reçoivent des impressions d'horreur que nous ne connaissons pas. Notre nature humaine est trop soumise au grossier empire de la chair et des sens, pour ressentir, en face des laideurs qui se produisent dans les régions supérieures de l'âme et de l'esprit, la répulsion et l'horreur qu'elles nous devraient inspirer. L'homme sensuel, surtout l'homme qui subit tout entière la tyrannie de son corps, règle générale, n'entend rien à ce que nous disons ici. — La laideur du péché, qu'est-ce que cela? — Ah! c'est que le sens du désordre que renferme la Prevarication, lui échappe tout à fait. Il n'en saurait donc mesurer la grandeur ni comprendre l'énormité.

Et cependant, Messieurs, qu'y a-t-il, non seulement aux yeux de la foi, mais même aux yeux de la raison, de plus manifeste que la grandeur

du désordre, et par suite de la laideur morale que voici : ce que nous nommons la Prévarication ou le péché, ce n'est pas le désordre dans les basses régions, mais dans les régions supérieures de la création; c'est le désordre dans l'âme et dans ce qu'il y a de plus élevé dans l'âme elle-même, dans la volonté libre, c'est-à-dire à la plus haute cime de notre vie. Ah! la Prévarication, c'est l'homme, si élevé lui-même dans la création, l'homme, par sa volonté libre et souveraine, c'est-à-dire par son propre sommet, déviant de ce qu'il y a de plus haut et de plus absolument obligatoire: la *Destinée,* la fin dernière. C'est la plus grande aberration et la plus grande folie que nous puissions imaginer : donc, ce qu'il y a de plus radicalement et de plus directement opposé au dessein de la divine Sagesse dans l'œuvre de la création!

Pour achever de vous révéler toute la grandeur de ce désordre et de cette laideur morale, faut-il vous rappeler ce que nous avons développé dans la première partie de ce discours, à savoir, que la Prévarication humaine, c'est l'homme non seulement déviant lui-même de sa fin suprême, mais l'homme faisant dévier avec lui la création placée au-dessous de lui, et l'associant

tout entière au désordre qu'il personnifie en lui? L'homme *médiateur* entre le créé et l'incréé, faisant de sa médiation même la perversion de tout ordre, est un défi jeté à la Sagesse du Créateur? L'homme *Roi*, et ramenant tout à lui-même, au lieu de tout conduire et de tout soumettre à Dieu souverain? L'homme *prêtre*, dans le temple de la création, et retournant sur lui-même, avec sa propre adoration, celle des créatures? L'homme constitué pour être au milieu des créatures le grand *chantre* de la gloire de son Créateur, et jetant le désaccord dans l'universelle harmonie, ou plutôt se faisant lui-même, autant qu'il peut, l'objet de ce concert glorificateur?

Ah! si nous pouvions avoir ici-bas le sens profond et la claire vue du désordre, où donc le trouverions-nous plus énorme et plus révoltant? Et, dès lors, où se rencontrerait, devant le regard de notre pensée, une laideur plus horrible et plus repoussante?

Quoi! voilà l'homme consommant en lui-même et dans la création, le désordre en essence; le voilà se faisant sur la terre, comme Lucifer dans le ciel, la personnification même du désordre, et lui aussi, entraînant dans son désordre les créa-

tures qui relèvent de *lui*, comme Lucifer entraîna les célestes phalanges complices de sa révolte!

Voilà donc l'homme incarnant *en lui*, non pas un désordre quelconque, un désordre secondaire, tel qu'il peut s'en produire dans les sphères inférieures des êtres créés ; mais le voilà représentant et personnifiant un désordre grand comme la dignité dont Dieu l'a revêtu, comme la fonction que sa Providence lui a faite au sein de la création! Désordre épouvantable, et qui vraiment nous tiendrait dans l'épouvante, si nous pouvions en mesurer la hauteur, la largeur et la profondeur; trois proportions qu'il réunit et qui nous en montrent la triple énormité : la *hauteur*, puisque ce désordre se consomme au plus haut sommet de notre monde visible, et par celui qui en est le chef; la *largeur*, puisqu'il embrasse, en s'y communiquant, toute l'étendue de ce monde soumis à sa royauté; la *profondeur*, puisqu'en passant par ce qu'il y a de plus intime dans l'homme lui-même, ce désordre éminemment central atteint le fond même de toutes les créatures qui relèvent de son empire!

Encadré, si je puis le dire, dans ces trois dimensions et vu sous ce triple rayon, le *désordre* de la Prévarication humaine nous apparaît, avec la

Prévarication de Satan, comme l'extrême laideur. Sa physionomie n'est pas seulement affreusement laide et repoussante ; elle est la *laideur* même. Et il n'y a d'égale à la laideur qui la caractérise, que l'horreur qu'elle nous doit inspirer.

Assurément, Messieurs, si l'apparition de cette laideur nous laisse plus ou moins insensibles et n'a pas assez la puissance de nous émouvoir; encore une fois, c'est que le désordre, dont elle est l'expression et la physionomie, ne se révèle pas à nous d'ordinaire dans une assez vive clarté.

Pourquoi s'en étonner? Hommes de ce siècle, vous êtes plongés dans une atmosphère où les erreurs se croisent avec les erreurs, et où, par suite, les ténèbres multiplient les ténèbres; atmosphère tout au plus *crépusculaire*, où, comme nous le disions hier, rien ne nous apparaît plus dans une pleine lumière, et où les figures du bien et du mal flottent indécises, dans une sorte de demi-jour, si tant est qu'elles ne s'effacent pour nous tout à fait. Quoi d'étonnant, dès lors, que sans le vouloir et sans vous en rendre compte, vous perdiez peu à peu la claire vue et le sens profond du désordre? L'habitude même d'en avoir chaque jour sous vos regards les ma-

nifestations les plus éhontées et les spectacles les plus hideux, en diminue pour vous le sens et en altère même l'idée.

Surtout dans un siècle qui tourne le dos à tout ce qui touche à la *fin* suprême de la vie, pour se heurter à la minute qui passe ; le désordre de l'homme répudiant la fin dernière apparaît comme une vaine chimère, ou une sorte de rêve mystique, mais non plus comme le grand désordre impliquant la suprême culpabilité et responsabilité de toute la vie. Comment, dès lors, ayant à peine l'idée de ce suprême désordre, les hommes de ce temps, pour la plupart, reculeraient-ils d'horreur devant cette laideur de la Prévarication qui n'en est que la figure ?

Ah ! Messieurs, laissez-moi l'espérer de vous tous. Mieux éclairés par la lumière qui a pu pour vous jaillir de ce discours, vous reconnaîtrez dans toute son énormité le *désordre* que je viens de vous signaler, et vous concevrez pour son effroyable *laideur*, la plus légitime et la plus profonde horreur.

Messieurs,

J'ai fini de vous montrer ce que c'est que la Prévarication devant la *Sagesse* divine.

Avant de descendre, je livre en quelques mots, à vos méditations, le résumé et la substance de ce discours.

Le dessein de la divine Sagesse, dans l'œuvre de la création, ce fut la gloire du Créateur par la manifestation éclatante de *l'ordre* et de la beauté dans les créatures.

Or, la Prévarication humaine c'est, dans l'homme et par l'homme, dans les créatures qu'il doit conduire avec lui-même au but final de toute la création, le *désordre* à la plus haute puissance.

Ce désordre, devant tout regard qui le découvre, se révèle comme l'extrême *laideur*, et comme tel, doit inspirer une légitime horreur. Et ce désordre et cette laideur constituent un défi, une dérision de la Sagesse créatrice qui a voulu répandre, dans toute la création, ce qu'elle est elle-même, à savoir l'ordre et la beauté.

Donc, arrière, et bien loin de nous, le *désordre* de l'humaine Prévarication, qui fait injure à la divine Sagesse! Arrière et bien loin de nous la *laideur*, cette lèpre hideuse, qui est dans les âmes comme la figure de ce désordre lui-même.

Ah ! si malgré ce que vous venez d'entendre, ce désordre et cette laideur ne vous apparaissent

encore que comme de vains fantômes, ou de pures abstractions; si ce désordre ne vous saisit, si cette laideur ne vous émeut assez, pour susciter en vous ce doux et puissant restaurateur de l'ordre et de la beauté morale, qui s'appelle le *repentir*; et si l'impuissance de ma parole a trop trahi l'ardeur de mon zèle; une puissance nous demeure, la divine puissance de la prière, qui seule féconde la parole.

Demandons à Dieu la pleine intelligence du désordre que renferme cette Prévarication, que plusieurs d'entre vous portent peut-être en eux sans la reconnaître, et surtout sans la comprendre. Demandons, surtout, un sentiment profond de la laideur que renferme ce désordre: laideur inexprimable dont se détournent les anges, et que nous-mêmes, hélas! à travers les illusions et les ombres que les passions répandent sur nos âmes, savons à peine apercevoir.

Demandons enfin, en face de ce désordre et de cette laideur du péché, comme un saint frémissement qui nous en détourne, et une sainte horreur qui les repousse à jamais loin de nous.

Et puissions-nous tous, par cette répulsion salutaire et ce mouvement réparateur, en nous

replaçant tout à fait dans l'ordre, rendre à notre âme toute sa vraie beauté ; et par là, répondre au dessein de la divine Sagesse, qui nous a créés tout exprès pour faire resplendir, par l'un et l'autre, la plus grande gloire de Dieu : *Ad Majorem Dei gloriam!* Amen.

LA PRÉVARICATION HUMAINE

DEVANT

L'AUTORITÉ DIVINE

Ego Dominus, et non est alter.

Je suis le Maître, et il n'y en a pas d'autre.

Isaïe (45, 6.)

Messieurs,

Nous avons montré hier, ce que la Prévarication humaine est devant la Sagesse divine. Elle est, avons-nous dit, le plus grand *désordre* et la plus grande *laideur*. Elle est le désordre en essence, le désordre radical; parce que le dessein et le but de la Sagesse créatrice, c'est la plus grande *Gloire de Dieu* créateur, par la manifestation dans l'univers de l'ordre qui est en elle et qu'elle est elle-même, et que la Prévarication ,c'est le renversement de cet ordre voulu par la divine Sagesse; c'est

l'homme se détournant de cette fin suprême, *la Gloire de Dieu*, et en détournant les créatures qu'il a la fonction et l'obligation d'y conduire avec lui-même.

L'homme, en face des créatures mises à son service, est *médiateur*, il est *roi*, il est *prêtre*, il est le *chef* et le régulateur de l'immense concert que la création entière chante au Créateur.

Or, par sa Prévarication, l'homme viole toutes ces fonctions et forfait à tous ses devoirs; et par ce désordre outrage la divine Sagesse, dont il détruit, autant qu'il dépend de lui, le plan providentiel.

Comme cette Prévarication engendre le désordre, ce désordre lui-même produit la *laideur*; car toute laideur est l'expression d'un désordre, et là où se rencontre le plus grand désordre, là se produit la plus grande laideur. Et parce que le péché ou la Prévarication est le désordre par excellence, il en résulte que le péché est dans l'humanité ce qu'il y a de plus *laid*, et ainsi la raison elle-même justifie et explique le proverbe populaire : *Laid comme le péché.*

Tel est, Messieurs, ce que j'ai appelé le désordre initial et vraiment radical de la *Prévarication humaine*, c'est-à-dire l'homme violant librement

l'*ordre* fondamental voulu par la Sagesse créatrice, en se détournant lui-même et avec lui les créature, de la fin dernière ou de la destinée finale, raison suprême de tout ordre dans la création. Et l'injure que, par ce *désordre*, l'homme inflige à Dieu, n'est égalée que par la *laideur* qu'il s'inflige à lui-même.

Mais là ne se borne pas le désordre de la Prévarication de l'homme, ni l'injure qu'elle fait à Dieu ; et il faut aller plus loin pour en creuser tout le mystère. Jusqu'ici je me suis contenté de mettre la Prévarication humaine en face de la *Sagesse* divine ou d'une *Sagesse* créatrice. Mais le simple énoncé de la Sagesse créatrice suppose une chose que je n'avais pas à démontrer ici, parce que tous vous la croyez, à savoir, que Dieu est notre *créateur* et que nous sommes ses *créatures* : « C'est *lui* qui nous a faits et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.* »

Il y a donc entre nous et Dieu, les rapports nécessaires et essentiels du Créateur avec la créature, et de la créature avec le Créateur. Or, le premier rapport entre Dieu et nous, c'est un rapport d'*Autorité*, du côté de Dieu Créateur, et un rapport de *dépendance*, du côté

de l'homme sa créature, ou si l'on veut, un rapport de propriétaire d'un côté, et de propriété de l'autre.

C'est devant cette *Autorité* de Dieu que nous allons aujourd'hui considérer la Prévarication de l'homme, c'est-à-dire le crime de l'*indépendance* humaine devant l'Autorité Divine.

J'essayerai donc de vous montrer dans ce discours, premièrement, que la suprême et souveraine *Autorité* de Dieu impose à l'homme l'obligation radicale de la dépendance ; et comment l'indépendance de l'homme constitue sa Prévarication devant l'Autorité de Dieu. Je montrerai ensuite, quels sont les principaux degrés de cette indépendance prévaricatrice, et comment la Prévarication monte avec elle jusqu'au plus haut degré qu'elle puisse atteindre.

Sans cette intelligence de l'Autorité de Dieu, d'une part, et de l'indépendance de l'homme, d'autre part, on ne peut se faire une idée exacte de la Prévarication humaine; et voilà pourquoi je voudrais mettre l'une et l'autre dans une lumière aussi complète que possible.

La gravité intrinsèque de ce sujet ne vous peut échapper; et les réalités vivantes de ce

temps y ajoutent un intérêt d'*actualité* qui peut vous échapper moins encore.

I

Oui, Messieurs, Dieu comme créateur, et en tant que créateur, est par rapport à nous la suprême et souveraine Autorité; et la grande Prévarication de l'homme c'est son indépendance devant cette Autorité. Voilà ce que j'ai tout d'abord à vous montrer.

Mais avant d'entrer plus avant dans ce grave et intéressant sujet, il faut entendre la relation ou la connexion intime qui existe entre ces deux choses: *Autorité* et *Prévarication*.

Toute Prévarication implique l'existence d'une autorité; parce que toute Prévarication est la transgression d'un précepte, la violation d'une loi, et que tout précepte, toute loi suppose une autorité. Comment concevoir une loi, sans une autorité qui fait la loi? Toute Prévarication, à la bien définir, est donc une injure faite à une autorité, à une Autorité divine ou à une autorité humaine; en sorte que l'on peut

dire, en toute vérité : Plus d'autorité, plus de Prévarication.

Voilà pourquoi la Révolution, j'entends la Révolution comme *principe*, à mesure qu'elle détruit dans les générations nouvelles l'idée et la notion de l'Autorité, y détruit, dans la même proportion, la notion ou l'idée de la Prévarication. Et si, comme nous le disions, il y a deux jours, l'idée de la Prévarication ou du péché, va s'effaçant de plus en plus dans les âmes, c'est que l'esprit révolutionnaire, qui souffle à travers ce siècle, en emporte jour par jour et heure par heure, la vraie notion de l'Autorité; car, qu'est-ce que la Révolution, si ce n'est l'opposition systématique à l'Autorité?

Il n'est donc pas possible, Messieurs, de se bien rendre compte de ce qu'on nomme péché ou Prévarication, si l'on ne se rend bien compte de ce qu'on nomme *Autorité*; la Prévarication, à la bien définir, n'étant autre que l'injure directe ou indirecte faite à une autorité. Quelque caractère que revête cette injure, et sous quelque forme que puisse se produire cette Prévarication, elle est, dans son fond, toujours la même chose : une injure faite à l'Autorité. Qu'elle affecte le mépris, l'insulte, le défi, la

désobéissance, la révolte ; elle sera toujours, dans des degrés divers, et avec plus ou moins d'audace et d'insolence, ce que nous venons de la nommer : une *injure faite à une autorité* ; et la plus grande Prévarication ne sera jamais que la plus grande injure faite à la plus grande Autorité.

Donc, pour éclairer d'une pleine lumière cet important sujet, *la Prévarication humaine devant l'Autorité de Dieu*, nous avons à nous demander ces deux choses : Où est l'Autorité, la plus grande Aurorité? Et quelle est l'injure, l'injure la plus directe faite à cette Autorité? Et ici la foi et la raison, la philosophie et la théologie, l'Ecriture et la tradition vous répondent ensemble : L'*Autorité* la plus grande, la suprême *Autorité*, c'est Dieu même, Dieu notre créateur et notre auteur. Et la Prévarication humaine, la plus grande Prévarication, c'est *l'indépendance* de l'homme devant cette divine Autorité.

Oui, Messieurs, l'Autorité, la suprême Autorité, vis-à-vis de l'homme sa créature, c'est Dieu, Dieu *auteur* et *créateur* ; auteur, parce qu'il est créateur de tout notre être : et c'est le fondement solide où tout doit s'appuyer.

Il faut nous rappeler ici, et plus que partout

ailleurs, insister sur ce point, qui est comme le pivot sur lequel le monde moral, religieux et social roule tout entier, à savoir que l'*autorité* dérive de la *création*. L'acte de la création constitue ce qu'on appelle *l'auteur*. Être auteur, c'est être créateur de quelqu'un ou de quelque chose; et l'on est auteur dans le sens vrai et dans la mesure précise où l'on est créateur. Quiconque est créateur dans un sens et dans une mesure, est auteur dans le même sens et dans la même mesure. Et l'être qui crée dans le sens le plus radical, le plus complet et le plus absolu que comporte ce mot, est *auteur*, dans le sens aussi le plus absolu, le plus plein et le plus radical de ce mot. Bref, l'idée de création et d'autorité se tiennent dans le fond même des choses, comme deux anneaux d'une chaîne que rien, absolument rien ne peut briser. Si nous insistons sur ce point, c'est qu'il est le granit qui soutient tout le reste, et que rien n'est plus oublié que ce principe élémentaire et cette genèse primitive de l'*autorité*. Et quand je dis l'autorité, je n'entends pas la puissance matérielle ou le *pouvoir* qui commande; j'entends la puissance *morale*, qui gît non pas dans le *pouvoir*, mais bien dans le *droit* de commander.

Or, s'il est évident que tout ce qui est *créateur* est *auteur*, il n'est pas moins évident que tout ce qui est *auteur* est *autorité*. Cela est écrit dans le mot qui l'exprime, mot révélateur qui renferme, dans sa racine, la vraie philosophie de la chose qu'il signifie ; philosophie populaire que le peuple, sans le savoir, apprend avec les mots eux-mêmes.

Qui pourrait ne pas voir, comme on voit la conséquence dans un principe, que l'on a *l'autorité* par le fait même que l'on est *auteur*, et que cette autorité existe dans la mesure même où l'on est auteur? Ainsi le *père*, comme père, à l'autorité sur son enfant, et il l'a dans le sens et dans la mesure même où il en est l'auteur ; et c'est là, pour le dire en passant, ce qui fait de la paternité l'une des autorités les plus vénérables, les plus légitimes, les plus inviolables et les plus imprescriptibles qu'il y ait sur la terre : la paternité, association naturelle à la paternité et à l'autorité même de Dieu.

Et dans tout autre ordre de choses, dans l'art, dans la poésie, dans la littérature, dans l'éloquence, ne peut-on pas dire que l'homme créateur et auteur d'une œuvre, demeure *l'autorité*, devant l'œuvre qui porte le cachet de sa

personnalité? Quoi que puissent décider les maîtres du monde, pour régler la propriété légale des œuvres de l'art et de l'esprit; les hommes créateurs et auteurs des chefs-d'œuvre de leur génie gardent sur leurs chefs-d'œuvre une propriété, une paternité, et avec elles une *autorité* dont aucune loi humaine ne peut les dépouiller.

Mais, veuillez le remarquer, Messieurs, nous ne créons rien. dans le sens strict et absolu de ce *mot créer*, qui veut dire,*tirer du néant* la substance même de l'être. Notre puissance de créer n'est que relative et restreinte. Dans nos actes soi-disant *créateurs*, nous arrangeons, nous modifions, nous coordonnons, ou nous communiquons les éléments de l'être déjà préexistants; nous ne les créons jamais dans le vrai sens de ce mot. Jamais, en vertu de notre puissance, et sur un ordre de notre vouloir, un grain de sable ne sortira du néant pour nous dire : Me voici : J'existe, parce que vous m'avez créé. Et pourtant, nous avons l'autorité dans la mesure restreinte et relative où nous créons, c'est-à-dire dans la mesure où nous sommes *auteurs*. Et assurément, dans l'ordre social, par exemple, un homme qui, par hypothèse, à force d'énergie, de génie, de travail, de dévouement et de sacrifice, serait par-

venu à faire avec une collection d'hommes barbares, sauvages, corrompus et cruels, une société ordonnée, morale, heureuse et prospère ; cet homme serait sans contredit, dans cette société son ouvrage, l'autorité la plus vraie et la plus parfaitement légitime; parce que,dans l'ordre social, cet homme, autant que l'homme peut l'être et au sens où il peut l'être,serait vraiment créateur et *auteur*.

Que cet homme, devant les multitudes éparses et désordonnées, dont il a fait un ordre social, une harmonie humaine, prenne le nom de consul, de roi ou d'empereur; sa légitimeté échappe à toute discussion : elle n'a pas même besoin d'être acclamée par un vote, et garantie par une constitution : elle sort comme d'elle-même de l'œuvre sociale dont cet homme est, avec Dieu, le créateur et *l'auteur*.

Cette conception de l'autorité sortant de la création, comme la tige sort de sa racine, va nous aider à comprendre ce que c'est que *l'Autorité de Dieu*; et ce que c'est que la Prévarication humaine devant cette divine Autorité.

Ah ! c'est que Dieu est *auteur*, et par suite, autorité dans le sens le plus plein et le plus *absolu* de ce mot, et dans un sens très vrai, *l'unique* au-

torité, d'où dérive, comme de sa source, toute autre autorité.

Dieu, en effet, est créateur au sens le plus rigoureux que comporte ce mot. Et à vrai dire, il est *l'unique créateur*; parce que lui seul fait exister ce qui n'existait pas. Il ne se contente pas, comme nous, de coordonner les éléments de l'être ; il crée les éléments eux-mêmes ; il crée non seulement le *mode*, il crée la *substance* même. Par sa propre puissance il féconde le néant. Il est donc impossible d'être *auteur*, et par conséquent *autorité*, *maître*, *propriétaire*, *seigneur et dominateur*, d'une manière tout à la fois plus élevée, plus complète, plus radicale. Il est la royauté et la légitimité en essence.

Le domaine qu'il a sur nous ne ressemble donc à aucun autre domaine ; et ceux-là mêmes qui se nomment rois, empereurs, et sous un titre quelconque, dominateurs, relèvent de *Lui*, et reçoivent de Lui avec une communication de sa puissance une communication de son autorité, et avec une communication de son autorité le droit de posséder, de commander, de légiférer, de gouverner. Et autant le fini est au-dessous de l'Infini ; autant toutes les autres autorités demeurent au-dessous de cette suprême Autorité.

Si nous en avions le temps, ce serait le lieu de vous rappeler tous les attributs et tous les caractères de cette Autorité de Dieu, Créateur et Auteur.

J'aurais pu vous dire : Dieu Créateur, si l'on me permet l'emploi de ce mot que j'emprunte à la science métaphysique, c'est *l'asséisme* de l'autorité, c'est-à-dire l'Autorité subsistant elle-même par elle-même; Dieu ne pouvant puiser son Autorité d'un autre être que de lui-même.

Dieu, c'est le *radicalisme* de l'autorité; c'est la racine unique et vivante de toute autre autorité; toute autorité n'étant qu'un épanouissement, un rejeton, une communication de sa propre Autorité.

Dieu c'est *l'absolutisme* de l'Autorité, non dans le sens que la politique humaine attache à cette appellation, pour signifier le despotisme et la tyrannie; mais dans le sens où je prends ici ce mot, c'est-à-dire pour signifier l'absence de toute condition ou l'inconditionnel.

Dieu, c'est la *plénitude* de l'Autorité; tout y est, rien n'y manque, et son Autorité n'a pas plus de limites que son être lui-même.

Dieu, c'est *l'universalité* dans l'Autorité : aucun être créé n'échappe à son domaine. Dans la hié-

rarchie des êtres créés, et dans toutes les sphères de la création, tous ne sont ni au même degré, ni au même rang; mais tous sont les *sujets* de son Autorité.

Dieu, c'est la *permanence* de l'Autorité. Toutes les autorités passent dans le temps; elles ont un jour, une heure pour commander; l'Autorité de Dieu demeure éternellement.

Dieu, enfin, c'est la hauteur, la profondeur, la largeur, la longueur dans l'Autorité. Bref, dans Dieu est *l'Idéal*, non l'idéal vide et abstrait, mais l'idéal concret et subtantiel de l'Autorité.

J'aurais voulu, Messieurs, pouvoir donner à tous ces points que je viens de toucher, un légitime développement, et jeter sur ces divers aspects de l'Autorité et souveraineté de Dieu créateur et auteur, un plus grand faisceau de lumière. Par là, peut-être, serais-je parvenu à révéler à vos âmes attentives, cet idéal d'Autorité, idéal réalisé dans l'Infini de Dieu; idéal dont nous pouvons bien avoir la conception, mais dont nous ne comprendrons jamais l'incomparable et transcendante grandeur.

Comment la comprendre, en effet, comment la mesurer dans son incomparable étendue cette divine autorité? Imaginez, par la

pensée, toutes les Autorités devant lesquelles les générations humaines s'inclinent, et aux pieds desquelles des milliards d'hommes, depuis le commencement du monde, ont apporté avec l'hommage de leur respect, celui de leur volontaire et libre obéissance, par exemple : autorité de tous les pères et de toutes les mères; autorité de tous les magistrats et de tous les législateurs; autorité de tous les rois et de tous les empereurs; autorité de tous les prêtres et de tous les pontifes; autorité de tous ceux qui, dans toutes les sphères où elle peut se déployer, ont été, selon la mesure de leur puissance et de leur génie, créateurs et auteurs. Réunissez toutes ces autorités sur une seule tête capable d'en porter dignement la grandeur et le prestige : que sera cette autorité devant l'Autorité de Dieu? Toujours comme le fini est devant l'Infini. Bref, cette Autorité divine, pour vous la peindre dans une faible et imparfaite image, est par son immensité comme l'immense Océan, devant tous les fleuves et toutes les sources de la terre. Je me trompe, comme la plénitude de ses eaux devant une goutte d'eau.

Mais, Messieurs, ce qu'il faut bien entendre par-dessus tout, et ce que je veux montrer ici

surtout, c'est le rapport intime, le rapport nécessaire de cette Autorité avec nous, avec tout ce qui est en nous, et avec tout ce qui se rattache à nous. Jamais nous ne comprendrons assez jusqu'à quel point cette souveraineté de Dieu créateur s'impose à sa créature; jusqu'où elle nous atteint, nous pénètre et nous tient, sous tous les rapports et de toutes les manières, dans une dépendance aussi universelle qu'elle est absolue, et aussi complète et intégrale qu'elle est nécessaire et inévitable.

Ce n'est pas seulement une part de notre être, c'est notre être tout entier qui est lié et, si je le puis dire, *rivé* à cette souveraineté de Dieu par la force même des choses. Non vraiment, il n'y a pas une parcelle de notre être, pas une fibre de notre vie qui échappe à cette pleine et souveraine Autorité.

Parcourez toute la hiérarchie de vos puissances et de vos facultés; voyez tout ce qui en vous est vous-même, ou une partie de vous-même; cherchez un point, un seul point de ce qui est ou de ce qui touche votre personnalité, et qui ne soit pas absolument et totalement soumis à cette inéluctable souveraineté; vous ne le trouverez pas; la vérité vous en porte le défi; partout

c'est la *dépendance*, et encore la dépendance ; la dépendance obligatoire, la dépendance nécessaire.

Et d'abord, voyez ce qui est en dehors de vous, mais par un lien extérieur se rattache à vous : votre *bien*, votre patrimoine, votre domaine, ce que vous nommez votre *propriété*. De tout cela vous vous dites maître, possesseur, propriétaire, unique maître, unique propriétaire; et vous croyez pouvoir en disposer à votre gré, en toute liberté et souveraineté. Vous vous trompez, dit le Seigneur : Moi seul suis le vrai maître et le vrai propriétaire. Ce domaine m'appartient, cette propriété m'appartient; car tout l'univers m'appartient. *Meus est orbis terræ.* Je suis le propriétaire et le maître de tout ce que j'ai créé. Auteur de *tout*, j'ai posé sur *tout* le signe de mon Autorité. A *moi* d'en disposer comme je le veux; à *vous* d'en user comme je vous le commande.

Avec votre *bien*, avec ce que vous nommez votre *propriété*, vous avez ce qui vous est plus vraiment *propre*, parce que c'est une partie intégrante de vous-même; vous avez vos *sens*, et dans ces sens le besoin et la faculté de jouir, et vous dites : Mes sens m'appartiennent, car ils tiennent à ma vie; ils sont ma vie elle-même ;

donc, à moi le libre usage de mes sens; à moi les plaisirs qu'ils appellent et les jouissances qu'ils me promettent. — Erreur, vous dit encore le Seigneur; vos sens, et dans ces sens la faculté de jouir, c'est mon œuvre aussi; donc ma propriété aussi. Je vous les ai prêtés pour en faire un usage conforme à ma volonté souveraine. Donc, à moi, ô homme, mon œuvre et ma propriété, à moi de dire à ton besoin et à ta passion de jouir: « Tu iras jusque là, tu n'iras pas plus loin (1), *Huc usque venies, et non procedes amplius.* »

Montez plus haut : au-dessus de vos sens il y a votre *cœur;* votre cœur, c'est-à-dire le centre de votre vie. De ce centre vivant, sous l'impulsion de votre amour, vous réclamez votre liberté d'aimer, liberté illimitée d'aimer tout ce qui vous attire, vous séduit, vous charme et vous fascine. Vous sentez là, à ce centre de vous-même, se remuer comme les flots d'un océan capable d'inonder tous les rivages. Et vous vous demandez : qui mettra un frein, qui posera des limites à cet immense besoin d'aimer? — Moi, dit le Souverain Maître; moi,

(1) Job, XXXVIII. 11

particulièrement jaloux de la souveraineté que je me suis faite sur ce chef-d'œuvre, que vous appelez votre *cœur;* moi qui, à ce titre, revendique le droit inaliénable d'être aimé de vous plus que toute créature, et qui ne vous permets d'aimer qu'à cause de moi, tout ce que vous aimez en dehors de moi.

Comme votre cœur est au-dessus de vos sens, il y a en vous quelque chose qui domine votre cœur lui-même: votre *volonté*. Et vous dites : Ah! sur ce point, et dans cette sphère, où se meut ma volonté, je suis maître et souverain. Car ma volonté c'est ma liberté, et ma liberté c'est ma souveraineté. Si mon cœur est le mouvement de ma vie, ma volonté en est le gouvernement. Dès lors, dans ce domaine, où j'ai droit de régner et de gouverner, qui sera mon maître? *Quis noster Dominus?* — C'est moi, dit le Dieu Créateur et Auteur; je suis le maître, et il n'y en a pas d'autre: *Ego Dominus et non est alter*.

Oui, le maître de ta volonté, ô homme, comme de ton cœur, de tes sens, de tes biens. Tu as droit de commander dans ce royaume vivant, où je t'ai placé, c'est-à-dire dans le domaine de ta personnalité; oui, mais comme a droit de commander un vassal sous le haut domaine de son

vrai suzerain; et je suis devant toi ce suzerain, ce suzerain suprême : Donc à toi de m'obéir d'abord, et de commander ensuite à tout ce qu'autour de toi et en toi-même j'ai soumis à ton sceptre.

Est-ce tout? L'Autorité et le domaine de Dieu sur nous peuvent-ils monter plus haut? Oui, Messieurs. Au-dessus de la volonté elle-même, il y a une chose, dans un sens, plus haute encore et qui doit servir à éclairer et à diriger le gouvernement de la volonté elle-même. Cette chose, c'est la *pensée* ou l'acte de l'intelligence ; là est, dans l'ordre naturel du moins, le plus haut sommet de la vie; et, de ce sommet l'intelligence fixe la lumière du monde invisible, comme l'aigle du haut de la montagne fixe le soleil de notre monde visible.

Oh! pour le coup, s'écrie l'homme jaloux de sa propre domination, à ce sommet de ma vie, à ce point culminant de tout moi-même, Dieu me laissera toute ma liberté et toute ma souveraineté. Volontiers, s'il le faut, j'abdique tout le reste, et je remets tout aux pieds de mon légitime et unique Souverain. Mais, à défaut même de tout autre, je réclame la souveraineté de mon intelligence; je revendique pleine et entière

ma *liberté* de *penser;* et je proclame mon droit, mon droit naturel et *immanent* de ne croire que ce que je vois, de ne reconnaître comme vrai que ce qui se découvre au regard de mon intelligence, et de limiter à l'étendue de mes intuitions la sphère de mes convictions.

Eh bien! *non;* là même, et à cette plus haute cime de votre vie, ni votre liberté n'est illimitée, ni complète est votre souveraineté. Là aussi, dit le souverain Maître, j'ai droit de te commander. J'ai l'autorité sur ta pensée, fille de ton intelligence, parce que je suis l'auteur de ton intelligence, comme de tout ce qui est en toi. Intelligence *infinie* d'ailleurs, je vois même ce qui échappe au regard de ton intelligence *finie;* et j'ai le droit, le droit essentiel et inhérent à moi-même de t'ordonner de croire ce que tu ne vois pas, et de t'obliger à affirmer avec moi, même ce que tu ne comprends pas.

Telle est, Messieurs, vue en elle-même et dans ses nécessaires rapports avec nous, l'Autorité de Dieu; telle sa souveraineté absolue sur toute créature : Autorité-principe, autonome et génératrice de toute autorité.

Or, remarquez-le bien, il y a une chose que toute Autorité appelle, et qui en est la corré-

lation nécessaire: la *dépendance*. Oui, comme la création engendre l'Autorité, l'Autorité, de son côté, engendre la dépendance. Ces deux choses se tiennent comme les anneaux d'une chaîne de diamant. Je me trompe, cent fois la chaîne de diamant pourrait se rompre, que jamais l'invisible lien qui rattache *l'Autorité* à la *dépendance*, et la dépendance à l'Autorité, ne pourrait se briser.

Voilà ce qu'il faut bien entendre, Messieurs, pour se faire une idée de la Prévarication devant l'Autorité de Dieu : la nécessité absolue, métaphysique, inéluctable de la *dépendance* devant l'Autorité qui l'engendre. Et voilà ce qu'à l'heure présente, l'orgueil du siècle repousse de toute part : la dépendance *inhérente* à l'être créé. Ce siècle a redit, et redit encore par toutes les voix qui parlent et par toutes les clameurs qui retentissent dans son sein : *Indépendance! Indépendance!* Et cela voulait dire : *Révolution! Révolution!* Car la Révolution, c'est cela même, c'est l'indépendance partout, l'indépendance en tout, l'indépendance pour tous, l'indépendance toujours, c'està-dire l'antagonisme absolu de l'Autorité; car l'Autorité, l'Autorité en essence, c'est Dieu ; et l'indépendance,

l'indépendance absolue, c'est Satan. Et la Révolution, j'entends la Révolution comme principe et comme idée, nous l'avons dit, un jour, ici même; et tout, aujourd'hui plus que jamais, nous autorise à le redire: la Révolution, c'est *Satan dans l'humanité.*

Dès lors, il est facile d'entendre ce que c'est que la Prévarication humaine devant l'Autorité divine. La Prévarication de l'homme devant l'Autorité de Dieu, ou devant Dieu souveraine Autorité, c'est l'*indépendance.* Les formes et les objets de cette Prévarication peuvent varier; mais là est son invariable fond. Impossible d'imaginer ou de concevoir un péché, une Prévarication qui n'implique pas un acte d'indépendance de l'homme devant l'Autorité de Dieu. Et la Prévarication élevée à sa plus haute puissance, le comble de la Prévarication humaine, c'est précisément ce que réclament et pratiquent aujourd'hui des multitudes d'hommes, à savoir, l'indépendance complète, absolue, universelle.

Cette indépendance, il est vrai, pour se faire accepter devant les multitudes, et pour s'absoudre elle-même devant elle-même, se décore du prestige d'un nom particulièrement sympathique et attractif, elle s'appelle la *Liberté.* La

liberté est si séduisante, en effet, que les peuples, selon le beau mot de Bossuet, « suivent, pourvu qu'ils en entendent le nom. » Mais entre l'indépendance et la liberté, grande est la différence, disons mieux, profond est l'abîme. La liberté est fille de l'Autorité; et l'indépendance est l'ennemie de l'Autorité. La liberté est le don de Dieu; l'indépendance est l'inspiration de Satan. La liberté est l'honneur de l'homme; l'indépendance en est le déshonneur. La liberté soumise à l'Autorité est le grand ressort de la perfection; l'indépendance en révolte contre l'Autorité est le grand principe de la dégradation. L'une est la civilisation, l'autre est la barbarie. La première fait l'harmonie, la seconde l'anarchie. Bref, la liberté soumise à Dieu, c'est l'ordre, la vertu et la sanctification. L'indépendance, ou l'homme *retourné* contre Dieu, c'est le désordre; c'est le péché; c'est la Prévarication.

Aussi allez au fond de toutes les revendications que fait l'homme, au nom de la liberté, devant l'Autorité de Dieu; vous y découvrirez partout et toujours, cette racine empoisonnée, d'où sort et sur laquelle fleurit toute humaine Prévarication, l'*Indépendance*, et dans les

;randes Prévarications, l'indépendance sans imites, l'indépendance absolue !

Ecoutez ce qu'ils disent, et voyez ce qu'ils eulent, les grands prévaricateurs contemorains, adorateurs, ou plutôt idolâtres de l'inépendance; alors qu'ils font sans cesse retentir utour de nous ce mot sonore et prestigieux : *iberté! Liberté!*

Ils disent : Libre-pensée! libre-amour; libreaire,libre-jouissance!—Qu'est-ce à dire? Libre-*ensée*; penser tout ce que je voudrai, comme e le voudrai; c'est-à-dire indépendance abolue de mon *intelligence* ou de ma faculté de enser.

Ils disent : Libre-*amour*; aimer tout ce qui ne plaît, comme il me plaît, et tant qu'il me laît; et cela veut dire : indépendance absolue e mon *cœur*, ou de ma faculté d'aimer.

Ils disent: Libre-*faire;* oui,faire tout ce que je oudrai, comme je le voudrai, tant que je le oudrai; et cela veut dire : indépendance abolue de ma *volonté*, ou de ma faculté de vouloir.

Ils disent : Libre-*jouissance*; oui, jouir de tout, ouir toujours, jouir sans limites et sans frein; t cela veut dire : indépendance absolue de nes *sens*, ou de ma puissance de jouir.

Ainsi,au fond de toutes ces prétendues revendications de la *liberté,* il n'y a qu'une chose : la passion effrénée de l'*indépendance*, et au fond de cette passion, la cause effective de toute Prévarication.

L'*indépendance* humaine devant l'*Autorité* di-divine, telle est donc, Messieurs, la mère génératrice de la Prévarication; telle est sa vraie racine et sa vraie raison d'être : l'indépendance! c'est-à-dire l'état le plus faux où puisse se placer une créature quelconque. L'être créé indépendant ne peut pas même être conçu; la créature dépendant de son Créateur aussi nécessairement que la conséquence dépend de son principe.

Je pourrais montrer plus à fond, et dans une plus grande lumière, que l'indépendance est un état contre nature, j entends contre la nature, telle qu'elle fut ordonnée par le Créateur. La création entière prendrait une voix pour nous crier de partout : Oui, la créature, c'est la *dépendance*, et l'indépendance c'est le *faux* dans la créature, c'est le désordre dans la création, et c'est l'outrage au Créateur. Bref, tous les êtres créés se lèveraient en témoignage, pour protester contre la prétention aussi absurde

que criminelle de l'homme à la souveraine indépendance. Mais ce qu'il faut entendre ici surtout, et sur quoi il fallait insister, c'est le rapport intime, nécessaire, le rapport de génération naturelle entre la Prévarication de l'homme et son indépendance devant l'Autorité de Dieu. En deux mots, cette corrélation innée et intrinsèque entre ces deux choses : l'indépendance, mère génératrice de la Prévarication, et la Prévarication, fille naturelle de l'indépendance.

Et voilà pourquoi nous avons dit, et nous le répétons, parce que nous ne le comprendrons jamais assez : la Prévarication suprême dans l'humanité, le péché élevé à sa plus haute puissance, c'est l'absolu de l'indépendance de l'homme devant l'absolu de l'Autorité de Dieu. Tel est, Messieurs, dans un trop grand nombre d'hommes, le caractère spécial de la Prévarication contemporaine, caractère que je ne crains pas d'appeler *satanique*, l'indépendance *absolue* de l'homme et de tout ce qui est de l'homme devant l'Autorité de Dieu.

C'est qu'en effet, s'il est vrai de dire que l'indépendance est au fond de la Prévarication ; il n'est pas moins vrai de dire que Satan lui-même, le grand indépendant, Satan le premier et le plus

grand des *révolutionnaires*, est au fond de l'indépendance elle-même, surtout de l'indépendance absolue, c'est-à-dire de l'indépendance la plus faite à la ressemblance de la sienne. Sans doute Satan est au fond de cette indépendance de diverses manières : il y est par son souffle, par ses inspirations, par ses impulsions, par son génie incarné dans des hommes et qu'on nomme bien les *suppôts* de Satan ; il y est d'une façon plus ou moins tangible, plus ou moins déguisée par le mensonge, et voilée d'hypocrisie ; mais plus ou moins visible et reconnaissable, sous une forme ou sous une autre, il y est ; et c'est lui, toujours lui, qui, par cette humaine indépendance, fait à Dieu, son éternel ennemi, une guerre continue, tantôt ouverte, tantôt sourde, mais toujours implacable ; en sorte que, toute grande indépendance et par suite, toute grande Prévarication de l'homme sur la terre, est comme un prolongement de l'indépendance et de la Prévacation primitive de Satan dans le ciel.

Tel est, Messieurs, le principe originel, tel est le caractère essentiel et distinctif de la Prévarication humaine devant l'Autorité divine, l'indépendance plus ou moins faite à la ressemblance de celle de Satan, refusant de reconnaître par

sa soumission et sa dépendance, la divine et souveraine Autorité du Verbe de Dieu.

Toutefois, remarquez-le bien, cette indépendance inspirée par Satan, ne se produit pas partout et toujours dans la même mesure. Elle a des degrés, qu'elle parcourt successivement pour monter à l'assaut de l'Autorité de Dieu. Dès lors, nous pouvons entendre comment la Prévarication monte de degré en degré avec l'indépendance de l'homme en face de l'Autorité de Dieu, et comment chaque degré de l'indépendance marque une aggravation et un accroissement dans la Prévarication elle-même. C'est ce que je veux montrer avant de finir ce discours

Suivez-moi, Messieurs, quelques moments encore. Rien n'est à la fois plus instructif, plus salutaire et plus intéressant que cette marche à la fois parallèle et ascensionnelle de l'indépendance et de la Prévarication devant l'Autorité et la Souveraineté divines. Peut-être en vous repliant sur vous-mêmes, vous sera-t-il donné de reconnaître, au degré de votre indépendance, la mesure de votre propre Prévarication.

II

Le premier degré de l'indépendance de l'homme devant Dieu Souverain, et son premier degré de Prévarication, c'est l'*Indifférence*, c'est-à-dire l'indépendance volontairement oublieuse et insouciante de l'Autorité de Dieu. Sans prétendre la nier théoriquement, la nier pratiquement, sans lui faire une opposition directe et sans contester ses droits, la laisser dans un volontaire oubli ; bref, vivre, se diriger et agir comme si cette Autorité n'existait pas.

On croit que Dieu existe, et qu'il a sur nous, comme Créateur, une indéniable Autorité ; et l'on sait que cette Autorité étant donnée, elle a avec nous, et nous avons avec elle de nécessaires rapports ; qu'elle a sur nous les *droits* inhérents à sa Souveraineté, et que nous avons envers elle les *devoirs* inhérents à notre dépendance ; et, en réalité, on arrange sa vie, à peu près comme si nous n'avions rien à démêler avec cette suprême Autorité. On la laisse du fond de son ciel gouverner toutes choses de la terre, et

l'on affecte d'oublier qu'elle a droit de nous gouverner nous-mêmes, que chaque partie de notre être, comme notre être tout entier, et chaque moment de notre vie, comme notre vie tout entière, est soumise à sa domination universelle et permanente. Et des jours, des années se passent ; toutes les facultés de notre vie entrent en exercice, toutes ses puissances se déploient, tous ses mouvements se succèdent et suivent leur cours, sans que l'autorité de Dieu y soit pour rien ; et sans que rien y relève de sa volonté et de son commandement. On est exclusivement à ses affaires, à ses ambitions, à ses plaisirs, à ses préoccupations de la terre et du temps, et l'on dit, si ce n'est en parole, au moins en action : « Que Dieu s'arrange. Il n'a pas besoin de moi ; et moi, pour disposer de ma vie, je n'ai pas besoin de lui... » Parfois la grande image de cette Autorité se présente à l'esprit, et sa majestueuse figure semble transparaître à travers les nuages, comme une vision solennelle se détachant du fond de ce ciel bleu ouvert sur nos têtes. Mais on se hâte de s'en détourner pour n'avoir pas à compter avec elle, ou du moins on la laisse planer dans un demi-jour, si ce n'est tout à

fait dans l'ombre ; et l'on passe sans s'y arrêter, comme si réellement on n'avait pas à s'en préoccuper.

Ainsi font même des chrétiens, pour la grande figure de Jésus-Christ. Ils l'aperçoivent de temps en temps aux lointains horizons de l'histoire, portant au front, avec son auréole divine, la Majesté de sa divine Autorité ; peut-être même lui envoient-ils de loin, du fond de leur âme croyante, l'hommage d'un religieux respect et d'une fugitive et superficielle adoration. Mais ils passent bien vite, sans même se donner le temps de se dire : Puisqu'il est Dieu, il est Maître, et à ce titre, s'il me donne des ordres, je dois lui obéir. Mais cette pensée menace leur indépendance, et ils ont hâte de lui échapper.

Ainsi l'on travaille à se faire, en dehors de Dieu-Souverain et de son Christ-Autorité, une vie sans entraves et sans gêne, c'est-à-dire sans préceptes qui l'astreignent, sans liens qui l'enchaînent : bref, une vie libre ou plutôt *indépendante*.

Ah ! c'est qu'en effet, au fond de cette *indifférence* calculée et de cet oubli volontaire de l'Autorité de Dieu et de son Christ, dans cette fuite pratique de l'Autorité, dans cette peur instinc-

tive de s'arrêter devant elle, de la regarder en face et de compter avec elle, il y a l'amour désordonné de sa propre indépendance, et avec cet amour de son indépendance, je ne sais quelle appréhension et quel effroi d'en sacrifier même la moindre parcelle à l'Autorité de Dieu.

Messieurs, rentrez en vous-mêmes, et, dans le sanctuaire intime de vos âmes, dans le calme des passions et sous le regard de Dieu, demandez-vous ce qui vous fait le plus oublier Jésus-Christ, et par là vous porte à la violation, comme chrétiens, de vos plus essentielles et élémentaires obligations? Qu'est-ce, si ce n'est l'Autorité qu'il a sur vous, d'un côté, et de l'autre, l'indépendance que vous réclamez devant lui? Ah! comme un Christ sans Autorité pèserait peu à l'humaine indépendance! Et comme il serait par tous facilement accepté, s'il venait à nous sans nous donner aucun ordre, et si nous pouvions aller à lui sans lui rien sacrifier de notre indépendance! Mais ce Dieu-Autorité, ce Christ-Maître, réclamant sur nous les droits de sa Souveraineté, est pour nous un Dieu gênant, un Maître importun. Et voilà pourquoi, même sans le repousser tout à fait et sans contester ses droits, on prend parti de l'oublier, de s'en

distraire, et de considérer pratiquement comme non-avenus son Autorité et ses droits.

Voilà, Messieurs, ce que j'appelle le premier degré de la Prévarication humaine devant l'Autorité divine : Agir et disposer de soi-même, comme si cette Autorité n'existait pas, et cela par amour de sa propre indépendance. Et combien parmi vous, peut-être, ont à faire de cette indépendance un sacrifice ; sacrifice réparateur de leur propre Prévarication !

Mais voici dans la Prévarication de l'homme devant l'Autorité de Dieu, quelque chose de plus grave que l'indifférence et l'oubli ; c'est la volontaire violation des *droits* et de la propriété de Dieu.

Quoi ! le droit de Dieu ? La propriété de Dieu ? Qu'est-ce à dire ? demande l'homme aveuglé par ses passions, et égaré dans l'obscur labyrinthe de ses Prévarications.

Ce que c'est que la propriété de Dieu ? Quoi ! Vous le demandez ? Mais c'est tout ce qui vient de Dieu Auteur et Créateur ; c'est le monde qu'il a mis sous vos pieds, et vous qui êtes sous sa main ; vous, le chef-d'œuvre de cette main toute-puissante, mais qu'il retient sous sa domination comme son bien inaliénable et comme son im-

prescriptible possession; vous, non seulement son vassal et son serviteur, mais sa *chose*, à la lettre, la chose du grand et de l'universel Propriétaire; oui, *universel propriétaire*, parce qu'il est l'*universel auteur*. En sorte que tout usage de vous-même pour vous-même, et rien que pour vous-même, est une violation de son inviolable propriété.

O Maître Souverain, ô Propriétaire suprême, ah ! nous oublions trop la souveraine et inviolable propriété que vous avez de nous et de tout ce qui est de nous ; et, quand nous retournons vers nous-mêmes et contre vous l'usage de notre liberté et de tout ce que vous avez soumis à son empire, à la lettre, c'est un *vol* que nous faisons à votre divine propriété; c'est une violation de votre droit de souverain Propriétaire.

Ce droit de Dieu s'exprime par un mot qui résume tout: c'est le droit à sa *gloire*, à sa gloire extérieure, fin suprême de toutes ses créations et de vous-même, ô prévaricateur !

Eh bien, cette gloire qui est son droit, son droit nécessaire et inaliénable, autant qu'il peut dépendre de vous, vous la lui dérobez pour vous en parer vous-même; cette couronne aussi

resplendissante qu'elle est immense, cette couronne que tous les mondes, avec tous leurs soleils, comme de magnifiques joyaux, forment autour de son front, autant qu'il dépend de vous, vous la lui arrachez, ou du moins vous lui dérobez le plus brillant de ses joyaux ; celui que, comme créature intelligente et libre, vous lui deviez vous-même, par le travail de votre perfection et par l'éclat de votre sainteté.

Comprenez-vous, dès lors, l'injure que fait au droit de Dieu cette violation de sa propriété? Devant cette injure, qu'est-ce que tout ce qu'on nomme, dans la société, violation de la propriété? Ah! la moindre injure faite à cette parcelle de la terre que vous nommez votre domaine, ou à cette poussière dorée que vous nommez votre fortune, vous blesse, vous irrite, vous révolte; vous attachez au front du violateur tous les stigmates du déshonneur et de l'infamie; et vous avez, ce semble, trouvé le dernier terme pour exprimer votre mépris, quand vous avez infligé à cet homme ce nom plein de honte et d'opprobre : *Voleur!* Oui, cet homme est un violateur du droit de l'homme, c'est un usurpateur de la propriété de l'homme; c'est un malfaiteur, c'est un voleur, enfin; donc un

criminel digne d'être frappé du glaive de la justice humaine et de la vindicte sociale.

Qu'est-ce donc d'être l'usurpateur de la propriété de Dieu, le violateur du droit de Dieu? Disons le mot que la vérité ici ne peut retenir : Qu'est-ce d'être, par l'abus ostensible de sa liberté, le *Voleur* public du *bien* de Dieu ?

Or, cette violation du droit de Dieu, cette atteinte à la Propriété de Dieu, d'où vient-elle, si ce n'est de ce besoin, ou plutôt de cette passion d'indépendance qui veut être et se sentir maîtresse et propriétaire d'elle-même et de tout ce qui est d'elle-même? Indépendance qui, non contente de jouir de la possession et des droits que Dieu fait à l'homme, tend à usurper la propriété et à envahir les droits de Dieu lui-même.

Ah! c'est que le rêve le plus séduisant de l'indépendance humaine, c'est cela même : se faire un domaine à soi, une propriété à soi. Ne possédât-on que quelques pouces de cette terre, pouvoir y poser le pied et dire : Cette motte de terre est à moi; moi seul en suis le maître, et à mon gré j'en dispose et j'en use. Oui, voilà ce qui séduit et fascine l'humaine indépendance. Et, si l'homme trouve tant de charme à se sentir maître et propriétaire de ce qui est hors de lui,

quel charme plus grand encore n'éprouvera-t-il pas à se sentir propriétaire exclusif de lui-même et de tout ce qui est en lui? Et, s'il se plaît à dire de son domaine, de sa maison, de son champ : « Le propriétaire, le maître ici, c'est moi, » combien plus se plaira-t-il à dire : Mon intelligence est à moi, mon cœur est à moi, ma volonté est à moi, tout mon être m'appartient, et, comme il me convient, j'en use; et au partage de cette propriété et de cette souveraineté, je n'admets personne, pas même Dieu. Ainsi cette humaine indépendance ne se contente plus d'oublier et de *négliger* l'Autorité de Dieu, et de la considérer comme non-avenue; elle envahit la propriété, elle s'arroge les droits de Dieu, elle usurpe, et à la lettre, *vole* le *bien* de Dieu.

Elle va plus loin encore dans l'injure faite à l'Autorité de Dieu, elle brave sa souveraineté par le refus formel de *l'obéissance.* Et qui comprend ce que veut dire cette parole : *Désobéir à l'Autorité de Dieu?* Ce Dieu, créateur et auteur, nous savons qu'il a une souveraineté égale à sa grandeur, et nous savons que cette souveraineté nous commande. Elle nous commande par les lois mêmes de la nature qui est son œuvre ; elle

nous commande par la loi révélée à Moïse, loi vraiment divine proclamée par Dieu lui-même; elle nous commande par la loi de Jésus-Christ, investi pour nous commander de sa divine Royauté; elle nous commande par la loi de l'Eglise, organe visible et officiel de la souveraineté de Dieu et de son Christ dans l'humanité; elle nous commande par notre propre conscience, où Dieu a écrit de son doigt, comme sur un livre vivant, le sommaire et l'abrégé de sa loi. Le pécheur le sait. De cette divine législation qui l'atteint et l'oblige, il n'ignore rien. Et, dans la pleine lumière de son intelligence, dans la pleine liberté de son vouloir, à cette suprême Souveraineté qui lui commande, il ose dire : « *Non, je ne vous obéirai pas.* Je suis mon maître à moi, mon souverain à moi; vous avez beau commander, *je ne vous obéirai pas.* » « O prévaricateur, » s'écrie ici le Seigneur par la voix de son Prophète, ému et saintement indigné à ce spectacle de l'indépendance humaine repoussant le joug de l'autorité divine : « O prévaricateur, « sachez et voyez combien est criminel et lamen- « table ce que vous avez fait; vous avez repoussé « mon joug; vous avez brisé mes liens, *dirupisti*

« *vincula mea* (1), et vous avez dit : Je ne ser-
« virai pas, *non serviam.* »

Ah ! Messieurs, cette parole, à combien d'entre vous, peut-être, Dieu ne pourrait-il pas l'adresser? Ce cri de l'indépendance s'affranchissant de l'Autorité, est-ce que vous aussi, vous ne l'avez pas fait entendre? Est-ce que, du moins, vous ne l'avez pas murmuré dans vos âmes réfractaires à toute obéissance? — *Non*, répondez-vous, peut-être, non, cette parole même, à l'heure de mes plus grandes Prévarications, je ne l'ai pas dite. — Mais qu'importe, s'écriait, un jour, un prédicateur célèbre, répondant à une récrimination pareille : « Vous ne l'avez pas *dit*, soit, vous l'avez *fait.* » Votre parole, c'était votre action elle-même. Et vous ne voulez pas comprendre ce que c'est que ce refus d'obéissance devant cette Autorité qui vous commande? Ah! voyez et reconnaissez enfin le mal que vous avez commis, « *scito et vide quia malum et amarum est.* »

Quoi! la désobéissance à une autorité même purement humaine vous révolte; un sujet osant dire à son roi : Je n'obéirai pas; un fils osant

(1). Jer. (11. 20).

dire à son père : Je n'obéirai pas; un soldat à son chef : Je n'obéirai pas; un domestique même disant à son maître : Je n'obéirai pas; quelle audace, quelle insolence, aux yeux de ceux qui en sont les témoins, et de vous-même, ô pécheur! Et vous trouvez tout simple de dire au Roi des rois, au Père suprême, au Maître des maîtres, au Chef des chefs, au Dieu des armées : Non, je ne vous obéirai pas, *non serviam*?

Et ce n'est pas une fois, mais cent fois, peut-être, que vous avez dit cette parole qui brave par l'audace de la désobéissance l'Autorité du commandement : *Je n'obéirai pas*! Et vous n'en frémissez pas? Et cette insolence de votre Prévarication ne soulève pas dans votre cœur de légitimes et généreuses indignations?

O Roi des rois, ô Souverain suprême! ainsi, l'homme que vous avez créé, l'homme dont vous êtes l'Auteur et le Père, l'homme votre sujet, l'homme créé pour vous obéir et pour vous servir, jette par ses perpétuelles désobéissances des défis et des insultes à votre divine Autorité: Et vous vous taisez! et vous retenez la foudre que votre Autorité blessée pourrait laisser tomber sur nos infidélités et sur nos désobéissances!..

Ah! vous désobéir, vous désobéir encore, vous désobéir en toute connaissance et liberté, ô Suprême Autorité, n'est-ce pas le dernier terme de notre indépendance et de notre Prévarication? et ne touchons-nous pas ici au plus haut sommet où elle puisse s'élever? Hélas! non, Messieurs; la Prévarication de l'indépendance humaine contre l'Autorité divine, peut s'élever encore plus haut. De la désobéissance elle peut monter, et d'ordinaire elle monte jusqu'à la *révolte;* car le péché, à le bien définir et à le prendre dans toute sa réalité, c'est la révolte de l'homme créé contre l'autorité de Dieu créateur.

Oui, voilà ce que, arrivée à un certain degré, produit contre l'Autorité de Dieu l'indépendance humaine, la *Révolte*.

Pourquoi s'en étonner? Est-ce qu'au fond de cette indépendance qui résiste au commandement et produit la désobéissance, il n'y a pas déjà une révolte qui gronde et une insurrection qui menace? Qu'est-ce que la désobéissance, si ce n'est une révolte qui commence? Et qu'est-ce que la révolte, si ce n'est une désobéissance qui s'achève, et trouve dans l'insurrection contre l'Autorité sa suprême consommation? Oui, la désobéissance pousse à la révolte, et la

révolte consomme la désobéissance; c'est la force intrinsèque et le fatal enchaînement des choses. Sous ce rapport, les hommes sont comme les sociétés, et les sociétés sont comme les hommes. Un peuple qui ne sait et ne veut plus obéir, est un peuple déjà révolté; et même avant qu'elle éclate au dehors dans ses publiques manifestations, la révolte déjà se remue au fond de l'âme populaire.

Ainsi en est-il de l'homme prévaricateur livré par sa désobéissance aux inspirations de son indépendance.

O vous qui tant de fois, en face de l'Autorité qui vous commandait, avez répondu au commandement par le refus de l'obéissance, rentrez au plus intime de vos cœurs, *Redite, prævaricatores, ad cor*. Rendez vous compte, vous-mêmes à vous-mêmes, de vos actes répétés d'insubordination et de désobéissance; et autant qu'il dépend de vous, creusez en tout le mystère; voyez quel en est le commencement et le terme, l'impulsion et la consommation.

Ah! lorsque, dans la pleine lumière de votre intelligence et dans la pleine possession de votre liberté, vous avez dit à l'Autorité qui vous demandait l'obéissance : « *Non, je n'obéirai pas*; »

lorsque vous saviez que ce Dieu, à qui vous refusiez audacieusement l'obéissance, vous appelait à l'observance de sa loi et au repentir de votre Prévarication; quand vous saviez qu'il vous conjurait, vous pressait, et même vous menaçait; lorsque enfin, malgré cette plénitude de lumière et de liberté de votre part, et cette persévérance d'amour et de bonté du côté de Dieu, vous persévériez dans la violation de sa loi, c'est-à-dire dans le refus d'obéissance; oh! n'est-il pas vrai qu'alors déjà vous ne vous sentiez pas loin de la *révolte* contre cette Autorité de Dieu, toujours dédaignée, repoussée, et plus ou moins méprisée? Ne sentiez-vous pas alors, vous aussi, cette révolte qui déjà murmurait et grondait en votre âme? Et je ne sais quoi ne vous disait-il pas, au plus profond de vous-même, que cette indépendance, qui vous avait poussé à la désobéissance, vous poussait, par le même souffle, à la révolte et à l'insurrection?

Ah! je le sais, pour beaucoup de pécheurs endormis dans la léthargie des plaisirs sensuels, et retenus dans leurs péchés par les chaînes de fleurs de la volupté, souvent cette révolte n'est ni explicite, ni ouverte; elle est implicite,

sourde et latente ; elle *est* cependant ; et toute sourde et latente qu'elle est, elle vous pousse secrètement et instinctivement à l'attaque et à la ruine de l'Autorité.

Mais combien d'autres, après avoir, comme vous, porté en eux cette révolte *latente*, en arrivent à une révolte *ouverte*, et à une sorte de déclaration de guerre à l'Autorité elle-même? Combien qui, poussés par Satan, entrent avec ses suppôts et avec toutes les passions dans une insurrection flagrante contre le Seigneur et contre son Christ! Pourquoi ces frémissements et ces conspirations dans l'homme prévaricateur, comme dans les sociétés Prévaricatrices? Ah! c'est que l'indépendance, de son souffle satanique, pousse non plus seulement à la désobéissance et à l'insoumission, mais à la révolte et à l'insurrection.

Aussi, un jour, vous les verrez, ces insoumis, ces indépendants lever contre Dieu, son Christ et sa religion le drapeau de l'insurrection, *posuerunt signa sua;* et vous les entendrez s'écrier, comme ces révoltés dont parle l'Ecriture : « Faisons cesser les fêtes de Dieu sur la terre; « *quiescere faciamus dies festos Dei a terrâ.* Et, comme on entend la voix populaire crier dans

le vent des tempêtes politiques ou sociales, autour des gouvernements et des trônes : « A bas celui-ci, à bas celui-là ! » « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos* : » ainsi, cette humaine indépendance, dans le paroxysme de son exaltation, s'écriera un jour : A bas tout ce qui aspire à me commander ; à bas toute souveraineté qui prétend confisquer ma liberté ; à bas l'Autorité même de Dieu. Et en vous rappelant cette révolte audacieuse et impie de l'indépendance humaine contre l'Autorité divine, que fais-je autre chose que de vous redire ce que vous entendez tous les jours retentir au milieu de vous : « *Anarchie ! plus d'autorité ! Ni Dieu , ni Maître !*

Et cela ne veut plus dire seulement : *Révolte*; cela veut dire : *Attentat* contre Dieu.

Ainsi se justifie la pensée des hommes les plus graves et des plus illustres représentants de la théologie, à savoir, que l'indépendance humaine devant l'Autorité de Dieu, arrivée à son point le plus extrême, se pousse elle-même jusqu'à un *attentat* contre Dieu ; sorte de déicide tendant, autant qu'il dépend d'elle, à l'anéantissement même de Dieu. Oui, au dire des

maîtres de la théologie, la Prévarication humaine, sous le souffle de l'indépendance, s'élève jusque là : l'attentat même contre Dieu, contre Dieu souveraine *Autorité.*

— Paradoxe, dira quelqu'un, paradoxe; exagération de pensée; intempérance de langage. Quel pécheur, si prévaricateur soit-il, a jamais conçu l'attentat contre Dieu, médité et voulu l'anéantissement de Dieu? Jamais, dans la vie Prévaricatrice, rien de semblable n'a été vu, rien de semblable ne s'est dit. — Peut-être, s'il s'agit d'un attentat direct explicite, hautement manifesté. Mais, remarquez le bien, il s'agit ici d'un attentat indirect, tacite, implicite, enfermé, si je puis ainsi parler, dans les entrailles de la Prévarication, et dans le cœur de l'indépendance qui l'inspire ; il s'agit d'un attentat attesté par des tendances, des désirs, des souhaits, qui l'appellent secrètement; souhaits, désirs et tendances souvent inaperçues du pécheur, armé par son indépendance contre l'Autorité de Dieu ; et. par les responsabilités que lui impose sa Prévarication, *intéressé* à souhaiter l'anéantissement de cette Autorité qui le gêne, l'importune et le menace.

Certes, si je le voulais, et si le sujet l'exigeait,

il me serait bien facile de vous montrer sous vos propres regards la *haine*, appelant ouvertement avec la destruction de toute Autorité l'anéantissement même de Dieu.

Messieurs, vous êtes de votre temps, je pense ; et la sinistre rumeur qu'y fait l'impiété n'a pu vous échapper tout à fait. Eh bien, est-ce que dans cette vaste rumeur que fait autour de vous la Presse contemporaine, vous n'avez pas entendu retentir des paroles comme celles-ci : Dieu, c'est l'erreur ; *Dieu*, c'est le *mal* ; Dieu, c'est le malheur ; Dieu, c'est l'obstacle au progrès ; Dieu, c'est la consécration de toutes les servitudes d'un côté, et de toutes les tyrannies de l'autre : Donc, plus de Dieu ; périsse Dieu, et l'humanité est sauvée. Ne pouvant l'anéantir en dehors d'eux, ces forcenés de l'impiété, autant qu'ils le peuvent travaillent à l'anéantir en eux-mêmes. De là ce règne affreux de l'athéisme dans des générations entières ; générations pratiquement sans Christ et sans Dieu, et par suite, affranchies de toute Autorité.

Je laisse de côté ces orgies de l'athéisme échevelé. Je ne veux pas parler de ces *monomanes*, pour ne pas dire ces *aliénés* de la Révolution impie jetant à Dieu leurs folles insultes ;

et, le frémissement aux lèvres, la haine au cœur et le bras tendu contre le ciel, menaçant de faire tomber Dieu de son trône éternel. Assurément si Dieu pouvait être, non seulement détrôné, mais anéanti, il le serait tous les jours par cette sauvage impiété et cette indépendance satanique, se proclamant elle-même l'unique Autorité et l'unique divinité.

Je parle du pécheur et du prévaricateur tel qu'il peut se rencontrer, et ne se rencontre que trop, hélas! même parmi ceux qui croient en Dieu, à son Christ et à sa souveraine Autorité; je parle du pécheur croyant, du pécheur chrétien et catholique. Et certes, je conviens que ce pécheur là vous ne le verrez pas pareil à ces fous furieux, brandir contre Dieu un glaive déicide, et vous ne l'entendrez pas s'écrier comme eux, l'écume à la bouche. – « Dieu me gène; je veux démolir Dieu. Donc, *à bas Dieu*, et qu'avec lui tombe cette Autorité qui prétend enchaîner ma liberté. — Non, il ne s'agit pas de vous montrer en tout pécheur, même obstiné, ce délire d'impiété maniaque, sorte de *théophobie* sacrilège compliquée de je ne sais quel aliénisme révolutionnaire.

Mais combien de pécheurs, j'entends de pécheurs plus ou moins opiniâtres et obstinés

dans leurs Prévarications. ont pu surprendre au fond de leur âme troublée, avec un certain effroi, des désirs sourds, des souhaits secrets qu'ils n'osaient formuler; souhaits affreux de voir, pour trouver la paix dans leurs désordres et leur indépendance, écarter et même supprimer tout à fait cet Etre incompatible avec leur repos, c'est-à-dire ce centre vivant de tout ordre et de toute Autorité ! Combien qui, sans s'en rendre toujours bien compte, auraient voulu retirer à Dieu tous les attributs qui les gênent : l'omniscience, l'omnipotence, la sainteté, la justice, et surtout sa souveraine *Autorité;* c'est-à-dire, auraient voulu, dans un sens, supprimer Dieu même; car que serait-ce que ce Dieu dépouillé, par hypothèse, de tous ses attributs divins?

Eh ! Messieurs ces aspirations et ces désirs de voir supprimer Dieu, sont-ils donc si inouïs et si rares dans la vie des pécheurs? Un saint Père se trompait-il, alors qu'il montrait les Prévaricateurs maudissant leur intelligence, qui, malgré eux, leur laissait voir le regard de Dieu ouvert sur leurs désordres, et troublant la fausse paix et les coupables joies des festins qu'ils auraient voulu se faire au sein de leurs ténèbres? Se trompait-il, alors qu'il croyait en-

tendre sortir de l'âme des grands pécheurs ces étranges paroles : « Heureux les animaux qui n'ont pas d'intelligence, *Felices bestiæ quibus non est intellectus.* » Oui, heureux les animaux qui peuvent connaître le charme de la jouissance, sans ressentir l'amertume du remords; parce qu'ils n'ont pas une pensée, pour leur montrer un Dieu saint, un Dieu juste, un Dieu tout-puissant, un Dieu souverain Maître, témoin et vengeur de leurs Prévarications.

L'insensé, dit le Psalmiste, a murmuré dans son *cœur* : « Il n'y a pas de Dieu. *Dixit insipiens « in corde suo : Non est Deus* (1). Combien de fois cette parole de l'impie est devenue le souhait du pécheur? Combien, pour se soulager du remords, ont dit tout bas : Ah! s'il n'y avait pas de Dieu!... ou du moins si ce Dieu n'avait pas une Science pour connaître mes désordres, une Sainteté pour les haïr, une Autorité pour les défendre, une Justice pour les condamner, une Puissance pour les châtier!... Combien de fois, en effet, le pécheur, toujours sous la satanique aspiration de son indépendance, invoque le doute pour protéger sa paix et calmer ses remords !

(1) Ps. XIII. I.

— Mais si Dieu existe, est-il bien sûr qu'il soit témoin de ma Prévarication? Est-il bien sûr qu'il s'en occupe? Et s'il en est témoin, et s'il s'en occupe; est-il bien sûr qu'il ait, pour punir l'injure que mon indépendance fait à son Autorité, une implacable Justice?...

Ainsi, vous le voyez, au fond de l'âme de tout grand Prévaricateur, il y a une voix qui crie dans le silence, et plus ou moins entendue de lui-même : Arrière la *Science* de Dieu qui voit mon iniquité; arrière la *Sainteté* de Dieu qui hait mon iniquité; arrière la *Justice* de Dieu qui réprouve mon iniquité; arrière la *Puissance* de Dieu qui châtie mon iniquité; arrière enfin l'*Autorité* de Dieu qu'insulte mon iniquité. Oui, arrière cette Autorité absolue, envahissante et despotique, qui répudie mon indépendance et confisque ma liberté. Qu'il n'y ait plus que moi, moi et ma complète indépendance; moi et mon plaisir; moi et ma volupté; moi et mon ambition; moi et ma cupidité; moi et ma passion; moi et mon bonheur; moi avec mes jouissances sans trouble et avec mes Prévarications sans remords; en un mot, moi et mon paradis sur la terre!...

Or, qu'est-ce que cela veut dire, si ce n'est,

arrière Dieu même; que Dieu me laisse dans la plénitude de ma liberté et de mon indépendance. Et cela même, qu'est-ce donc, si ce n'est par le désir, l'aspiration et le souhait, ce que nous avons nommé le suprême degré de la Prévarication ou de l'indépendance, un *attentat* implicite contre la souveraine Autorité de Dieu, c'est-à-dire contre Dieu même?

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Telle, Messieurs, m'est apparue dans tout le désordre qu'elle renferme et dans l'horreur qu'elle nous doit inspirer, ce que j'ai nommé la Prévarication de l'homme mise en face de l'*Autorité* de Dieu.

Vous avez vu, d'abord, comment Dieu créateur est essentiellement *Autorité*; ce qu'est par rapport à l'homme cette Autorité de Dieu créateur et auteur; et comment l'*indépendance* de l'homme constitue la Prévarication humaine devant cette Autorité divine.

Vous avez vu ensuite comment cette Prévarication de l'homme monte avec son indépendance

elle-même jusqu'à son point le plus extrême. Parcourant rapidement les degrés ascensionnels de l'une et de l'autre, nous avons pu constater que tous les degrés de l'indépendance humaine marquent avec précision tous les degrés de la Prévarication contre l'Autorité divine. Et par là se révèle dans une pleine lumière, du commencement à la fin, le secret, c'est-à-dire la raison radicale, la cause efficace de toute Prévarication devant l'Autorité de Dieu : l'*indépendance*, encore l'indépendance, et toujours l'indépendance.

Dès lors, Messieurs, la conclusion de ce discours, la conclusion nécessaire et pratique pour tous, est facile à tirer.

Si vous voulez échapper à ces Prévarications progressives contre l'Autorité de Dieu par l'indépendance humaine, une chose est à faire avant tout : *frapper* à *la racine* du mal; attaquer sur toute la ligne notre propre *indépendance*; cette indépendance essentiellement révolutionnaire, irréligieuse, satanique; cette indépendance qui est elle-même en essence la Prévarication. Oui, si vous voulez avoir la mesure exacte de votre Prévarication, cherchez quel est en vous le degré de votre indépendance, votre besoin d'inpendance, votre prétention à l'indépendance,

votre soif, votre fièvre d'indépendance : à ce signe, vous ne vous tromperez jamais.

Donc, Messieurs, (et c'est ici le fruit que vous emporterez de ce discours), dans la pratique de la vie, faites la guerre, une guerre incessante à cette indépendance, la mère féconde de toute Prévarication de l'homme. Au lieu d'armer votre indépendance contre la divine Autorité, et par suite, contre toute autorité; armez votre liberté contre l'indépendance elle-même. Et plus vous la vaincrez, plus vous serez vraiment libres; car, dans l'ordre moral, la liberté est en raison inverse de l'indépendance.

Ah ! Puissiez-ous tous, Messieurs, par votre soumission et votre obéissance à toute légitime Autorité, à l'Autorité de l'Eglise, à l'Autorité de ses évêques et de ses pontifes, à l'Autorité de Jésus-Christ, bref, à la suprême Autorité de Dieu, raison première et principe éternel de toute autre Autorité, puissiez-vous tous, partout, en tout et toujours, réagir courageusement contre le désordre de cette satanique indépendance, cause universelle et perpétuelle de tout mal dans l'humanité, c'est-à-dire dans l'homme, dans la famille, dans la société. Alors une lumineuse et douce révélation vous sera faite au plus

intime de vos âmes : car, comme le désordre, le mal et le malheur est dans l'antagonisme de l'indépendance avec l'Autorité ; il vous sera révélé que le bonheur est dans l'ordre, que l'ordre est dans la liberté, et que la liberté elle-même n'est que dans la soumission et l'obéissance à toute vraie Autorité.

Et par là, c'est-à-dire par la guerre permanente à votre indépendance, tout en assurant et sauvegardant, dans votre vie du temps, avec l'ordre, le vrai bonheur dans la vraie liberté, vous vous préparerez, pour l'autre vie, dans le règne suprême et absolu de l'Autorité de Dieu, l'éternelle joie dans l'éternelle liberté et l'éternelle félicité. Alors, une voix béatifique chantera dans le ciel le triomphe et la gloire de l'Autorité dans la défaite totale de l'indépendance : gloire à Dieu, Créateur et Auteur suprême de tout ! L'indépendance n'est plus ; le désordre n'est plus ; le malheur n'est plus. Il n'y a plus que la liberté et la félicité dans l'ordre, et l'ordre dans la complète et éternelle soumission de la volonté humaine à l'Autorité divine. Amen.

LA PRÉVARICATION HUMAINE

DEVANT

L'AMOUR DIVIN

Diliges Dominum Deum tuum.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

(*Deut.* VI. 5.)

Messieurs,

Après avoir montré ce que la Prévarication humaine est devant la Sagesse divine, à savoir, *désordre* suprême et souveraine *laideur*; nous avons essayé de dire, hier, ce que cette Prévarication de l'homme est devant l'*Autorité* de Dieu.

Nous avons vu comment Dieu Créateur est la Suprême *Autorité*, parce que comme créateur il est auteur, et que la *Création* et l'*Autorité* se tiennent par la force même des choses, et comment

cette divine Autorité nous enchaîne à elle par un lien de nécessaire *dépendance*. D'où cette conclusion : La Prévarication de l'homme, devant l'Autorité de Dieu, c'est l'*indépendance*.

Nous avons constaté ensuite, comment la Prévarication humaine devant l'Autorité divine, monte de degré en degré avec l'indépendance elle-même, et comment elle s'élève de l'*indifférence* devant l'Autorité de Dieu, à la *confiscation* des droits de Dieu, à la *désobéissance* à l'Autorité de Dieu, à la *révolte*, et finalement à l'*attentat* contre l'Autorité de Dieu.

D'où il résulte que pour en finir avec la Prévarication devant l'Autorité divine, force nous est d'abdiquer devant elle notre humaine *indépendance*.

Mais, Messieurs, il y a une chose qui nous fait mieux ressentir l'horreur que doit nous inspirer la Prévarication. Cette chose, c'est ce que comprend tout cœur humain, c'est l'Amour, c'est l'offense ou l'injure faite à l'Amour divin.

Pour moi, je l'avoue, ce qui me touche et m'émeut plus particulièrement dans nos Prévarications humaines, c'est cela même, c'est qu'elles constituent ou du moins renferment une volontaire et libre offense au divin Amour; et beaucoup

plus encore en suis-je profondément ému, lorsque cette offense, comme il n'arrive que trop, prend le caractère d'injure, d'outrage, d'insulte à cet Amour.

L'expérience universelle, la nôtre et celle du monde entier, montre bien que ce que nous avons le plus de peine à pardonner, c'est l'offense faite à notre amour. Nulle blessure n'est plus vive que celle qui atteint le cœur ; nul coup n'est plus douloureux que celui qui blesse l'Amour.

Ah! c'est que l'Amour est le centre et le fond même de notre vie. Voilà pourquoi l'Amour est délicat, l'Amour est susceptible, l'Amour est jaloux, l'Amour surtout est sensible; il est le sentiment lui-même; la puissance du cœur étant par-dessus tout la puissance de *sentir*. Bref, le cœur qui est le lieu de l'amour est en même temps le lieu propre du sentiment. De là l'extrême sensibilité de cette partie de notre être, notre *cœur*, que je nommerais volontiers la *sensitive humaine*; et de là vient aussi que souvent vous avez pu voir les amours humains, sous le coup qui les blesse, se retourner subitement vers l'autre pôle de la vie sensible, et engendrer des ressentiments grands comme eux-mêmes. Qui ne sait jusqu'où peuvent aller, et vont par-

fois, ces amours *retournés* et devenus des haines?

Ah! je le sais, le cœur de Dieu n'a ni ces faiblesses, ni ces *retournements*, ni ces irritabilités des amours humains. Il est l'Amour pourtant, et comme tel, il a ses divines délicatesses, ses divines jalousies, et si je le puis dire, ses divines susceptibilités. Il connaît et ressent (non pas, sans doute, à la manière des hommes), mais divinement, l'injure faite à son Amour par la Prévarication de l'homme.

C'est cette Prévarication *devant le divin Amour* que je voudrais mettre dans tout son jour.

Mais avant de voir l'injure faite à l'Amour de Dieu par la Prévarication de l'homme, il importe de se rendre bien compte de cet Amour lui-même. Nous verrons ensuite, dans une seconde considération, comment cet Amour divin est offensé et outragé par la Prévarication humaine.

Ce que nous avons dit sur la Prévarication humaine devant la *Sagesse* et l'*Autorité* divines, avait droit de parler haut à vos intelligences et à vos volontés. Ce que nous avons à dire sur la Prévarication en face du divin *Amour*, tout en parlant encore à vos intelligences et à vos volontés, a droit surtout de parler haut à vos cœurs.

I

Tout d'abord, Messieurs, posons ici avant d'aller plus loin, cette vérité, sur laquelle doit porter tout ce discours; vérité tout ensemble de foi et de raison, et que toute vraie philosophie, même purement humaine, enseigne avec la théologie chrétienne, à savoir que l'Amour est le fond, si je le puis dire, le plus profond de la vie de Dieu. Dieu est Amour, dit l'Ecriture : « *Deus Charitas est*; et qui demeure dans l'Amour demeure en Dieu, et Dieu en lui (1). » Vous le voyez, saint Jean ne dit pas : Dieu est intelligence, Dieu est science, Dieu est force, Dieu est puissance; bien qu'il reconnaisse que tout cela est en Dieu. Il affirme surtout que Dieu *est Amour*; pour signifier que l'Amour est le fond de Dieu, comme il est, bien que d'une autre manière, le fond de l'homme. Dieu aime comme le feu brûle, comme le soleil rayonne, comme l'eau coule, comme le vent souffle, comme la sève circule,

(1) Joan. IV-16.

comme la poitrine respire, c'est-à-dire spontanément, nécessairement ; et nous ne pouvons le concevoir qu'aimant, comme nous ne concevons le soleil que rayonnant.

Sans doute, comme d'épais nuages peuvent empêcher pour nos yeux le rayonn ment du soleil; ainsi les ombres et les nuages du péché peuvent empêcher pour nos âmes le rayonnement de ce divin Amour; mais, alors même que la divine justice et l'iniquité humaine semblent le voiler pour nous, cet Amour existe et il rayonne toujours. Or, l'amour appelle l'amour; et parce que cet Amour de Dieu est en essence tout ce qu'il y a d'aimable et que nous-mêmes nous sommes des êtres aimants et créés pour aimer, nous avons la suprême obligation d'aimer l'Amour même en substance, c'est-à-dire l'Infiniment aimable. Et déjà nous pouvons entendre que la grande perversion et la Prévarication de notre amour, c'est de ne pas aimer l'*Amour* même en substance ou l'Infini dans l'Amour.

Mais notre souveraine obligation d'aimer Dieu et notre suprême Prévarication devant son Amour se révèlent mieux à notre pensée et à notre cœur, lorsque nous venons à considérer tout ce que ce divin Amour a fait et fait encore

pour nous. Et c'est ce que je vous convie tous à contempler avec moi, ne fût-ce que d'un rapide regard. Il n'en peut être pour nous de plus doux, ni de plus ravissant. Pour nous, en effet, qui portons au plus intime de notre vie cet immense besoin d'aimer, qui en est comme la naturelle respiration ; quel charme plus vraiment céleste sur la terre que de voir et de contempler tout ce que cet amour a fait et fait toujours, pour s'attester lui-même devant nous ?

L'Amour qui est en Dieu, comme l'amour qui est en nous, se démontre par ses *œuvres*. Et dans Dieu, comme dans l'homme, et infiniment mieux encore que dans l'homme, l'Amour est le moteur de l'action et l'inspirateur des œuvres.

Dieu, avons-nous dit, en agissant en dehors de lui sur les êtres mêmes créés par lui, entre avec eux dans de *nécessaires* rapports. Ainsi, par le fait même de la création il entre avec ses créatures dans les rapports d'*Autorité*. Mais à ces relations d'autorité, Dieu ajoute les nécessaires relations de son *Amour* ; et ces relations se traduisent et se produisent par des œuvres d'amour.

Or, ces œuvres, ou si vous aimez mieux, ce grand œuvre d'amour se manifeste et s'accomplit

dans les trois sphères superposées de l'ordre *naturel*, de l'ordre *surnaturel* et de l'ordre *béatifique*.

Ainsi, comme la divine Sagesse, qui est en elle-même l'*ordre* éternel et essentiel, a répandu partout dans la création l'ordre et l'harmonie ; ainsi Dieu qui est amour, dans toutes ses opérations au dehors a manifesté l'Amour; et c'est ce qu'il s'agit de bien entendre, pour arriver ensuite à comprendre la Prévarication ou le crime de l'homme devant l'Amour de Dieu

Un auteur a dit avec raison : « La volonté de « Dieu (agissant en dehors de lui-même), se « meut dans un *orbe* ineffable d'Amour. Or, le « premier pas fait par cet Amour dans l'orbe de « son mouvement en dehors de lui, c'est la création (1). »

C'est par là, en effet, par l'acte créateur, que Dieu a commencé la série des manifestations de son Amour. C'est que la création elle-même est l'acte de l'Amour ; en ce sens que *seul* l'amour en a été le mobile déterminant. Sans l'Amour, l'Etre divin fût demeuré dans son éternel repos et dans ses inaccessibles splendeurs, et nous-mêmes dans les profondeurs de notre néant.

(1) Saint Bonnet, *La Chute*.

C'est tout d'abord ce qu'il faut ici nous rappeler, à savoir que l'Amour seul fut le *mobile* ou l'impulsion de l'acte créateur. Etant donné que Dieu se détermine à créer, il crée nécessairement *pour sa gloire*, comme nous l'avons dit un jour. Mais qu'est-ce qui le détermine à sortir de son éternel repos, pour réaliser l'œuvre splendide de la création? L'Amour, et rien que l'Amour. Creusez l'Etre divin, ou Dieu-Créateur; interrogez-vous vous-mêmes, et avec vous toutes les créatures, pour trouver à l'acte de la création un autre motif que l'Amour; la vérité vous défie d'y parvenir. Dieu crée, *parce qu'il aime*, et qu'il veut, par Amour, se communiquer à d'autres êtres que lui-même...

Qui ne comprend, ou plutôt qui ne sent, dans son propre cœur, que tel a dû être le besoin du cœur de Dieu : créer des êtres semblables à lui-même, des êtres qu'il puisse aimer en dehors de lui, et qui répondent à son Amour en lui renvoyant son image. Tel fut, en réalité, le besoin de ce divin Amour, le besoin de se répandre et de se communiquer, *Amor sui diffusivus*.

Quel autre motif, si ce n'est celui de manifester son Amour, pouvait le faire sortir de son repos? Qu'est-ce qui, de notre côté, pouvait

attirer vers nous le cœur de Dieu ? Rien, absolument rien : car notre indigence était aussi complète qu'il est possible de l'imaginer. Nous étions dans l'absolu de la misère, c'est-à-dire dans la misère *du néant ;* comment, dès lors, cet absolu de notre indigence eût-il attiré l'absolu de l'Amour ? Et comment cet Amour aurait-il été séduit par l'ombre froide de notre néant ? Cet Amour, en nous créant, n'obéissait donc pas à un attrait venant de nous ; il s'obéissait à lui-même ; il suivait le penchant qui est le sien : se communiquer gratuitement ; donner sans recevoir, en ne s'inspirant que de lui-même dans le don qu'il nous faisait de l'existence. Ah ! la gratuité absolue de ce don de l'existence qui nous est fait par l'Amour et par un Amour absolument désintéressé, nous ne le comprenons pas assez. Oublieux de cet acte d'Amour initial, point de départ de tant d'autres, premier anneau de cette chaîne qui nous relie à Dieu notre Créateur, nous ne pensons pas que sans avoir pu ni le demander, ni le mériter, nous sommes devenus le produit de la libérale effusion de ce divin Amour, à la lettre, les *fils* de cet Amour qui a dit, un jour, en nous appelant du fond de notre néant : Venez et appa-

raissez dans la lumière de mon regard. Et nous avons répondu : Nous voici. Et nous avons pu dire à cet Amour créateur : Nous sommes vos enfants, et vous êtes notre Père.

Ainsi, que je regarde en Dieu, et que je regarde en moi-même, je ne puis trouver à l'acte de la création d'autre motif que l'Amour du Créateur envers ses créatures.

Et, lorsque je contemple, en dehors de Dieu et de moi-même, le vaste panorama de la création ; lorsque j'interroge toutes les créatures sur leur principe et leur auteur ; je crois entendre une voix unanime venant de partout et de tout ; et cette voix dit : C'est l'Amour qui nous a faits *Ipse fecit nos*. Tous ces êtres animés ou inanimés : minéraux, végétaux, animaux, fleuves et mers, montagnes et vallées, champs et prairies, air et lumière, étoiles et soleils, tous ces êtres ont une voix diverse, mais tous disent la même chose : Nous sommes les dons de l'Amour, l'Amour nous a créés, et il nous a créés, ô homme, par amour *pour toi* sa créature privilégiée ! Et en particulier, tous les êtres qui, sur cette terre, touchent de plus près à l'homme, est-ce qu'ils lui parlent d'autre chose que d'Amour? Oui, toutes les fleurs qui embellissent la terre,

tous les fruits que produit la terre, tous les parfums qui embaument la terre, bref, tout ce qui apparaît de bon, de salutaire, de délicieux, de délectable à la surface de la terre, tout cela, ô homme, est un immense festin dressé *pour toi* par les mains de ce divin Amour.

Ainsi, tout le crie, ou plutôt le chante dans un accord universel : La création est une œuvre d'Amour ! Toute voix qui retentit un chant d'Amour ! Chaque fleur qui s'épanouit un sourire d'Amour ! Chaque fruit qui mûrit un présent d'Amour ! Tout ce qui me réjouit, tout ce qui me nourrit, tout ce que je respire, tout ce que je vois et tout ce que j'entends, tout cela, un don de l'Amour ! Moi-même, enfin, tout entier, je suis le produit vivant et intelligent de cet Amour qui me dit, en me souriant du haut du ciel : *Mon enfant !* et à qui je suis heureux de dire, en m'agenouillant sur la terre : *Mon Père !*

Mais là, ne se borne pas l'action de cet Amour; car, ce même Amour qui m'a fait *être*, me fait aussi *subsister*, c'est-à-dire continuer d'être. Non seulement il est mon *Créateur*, il est aussi mon *conservateur*. Après m'avoir fait sortir du néant, cet Amour ne se retire pas de

son œuvre; il la soutient, et *lui* qui m'a tiré du néant, à chaque instant il m'empèche d'y retomber. Entre cet être que l'Amour m'a donné, et cet abîme d'où il m'a fait sortir, il n'y a, en effet, qu'une seule chose qui m'empêche de m'y précipiter, à savoir, cet Amour même qui m'en a tiré.

Comme l'enfant mis au jour tombe à terre, si sa mère ne le soutient, de moi-même et par moi-même, si cet Amour cesse de me soutenir, je retombe dans mon néant; et si je subsiste, c'est que cet Amour, qui m'a créé, me conserve, c'est-à-dire dans un sens vrai, continue d'être mon Créateur; car la conservation, c'est encore la création. A chaque instant, en effet, Dieu crée cet être qui n'a pas en lui-même sa raison d'exister, et qui, sans l'action permanente de cet Amour, ne subsisterait pas. Il est vrai, et les aliments qui me nourrissent, et l'air que je respire, et la chaleur qui me réchauffe, m'apparaissent, et sont réellement les causes secondes de ma *subsistance*; mais, derrière et au fond de tous ces éléments conservateurs, il y a toujours l'action de ce même Amour qui conserve tout, et moi-même avec tout.

Ainsi, cet Amour, comme un père, ou plutôt

comme une mère, non seulement me porte dans ses bras, mais encore il nourrit, entretient, en un mot, conserve cette vie engendrée et créée par lui-même. Tout ce que je suis et tout que j'ai, tout ce que je continue d'être et d'avoir, je le suis et je l'ai par cet Amour qui est à la fois mon Père, mon Nourricier, mon Conservateur. Chaque respiration de ma poitrine, chaque battement de mon cœur, chaque mouvement et chaque jouissance de ma vie continue d'être un don et un acte de son Amour; acte essentiellement coopérateur de tout ce qui vit, de tout ce qui se meut, agit et jouit en moi.

Ainsi, si je continue de voir les spectacles et les beautés de la création ; c'est que cet Amour me conserve avec la vue ce miroir vivant, où la création vient se peindre tout entière. Si je continue d'entendre les ravissantes harmonies de la nature et de l'art ; c'est que cet Amour me conserve, avec l'ouïe, un organe en parfait accord de vibrations et de résonnance, avec tout ce que chantent, autour de moi, l'art et la nature. Si, enfin, je continue de jouir de ce grand et délicieux banquet de la création, où l'Amour créateur m'a tout servi à souhait, c'est que ce même Amour conserve, avec tout ce qu'il m'y sert,

toutes les créatures qu'il y convie, et moi-même surtout, moi, le premier convive, ou plutôt le roi de ce festin.

Oh ! quelle joie sainte, quelle filiale allégresse de me savoir ainsi partout et en tout servi, entretenu, conservé par cet Amour qui m'a fait de son souffle sortir un jour de mon néant ! Et, comme la création, avec tout ce qu'elle me montre de beautés, me fait entendre d'harmonies et m'offre à sa surface de pures délices et d'innocentes jouissances, oh ! comme toute la création, vue dans cette lumière, me devient une radieuse et perpétuelle fête ! Et comme elle m'invite à aimer, à aimer toujours davantage ce divin et généreux Amour, qui en est pour moi l'Auteur et le Conservateur !

Et ce qui doit parler mieux encore à mon cœur, et plus encore provoquer mon amour, ah ! c'est que cet Amour, mon Auteur et mon Conservateur, est en même temps pour moi *Providence* et *Conducteur*. C'est lui, en effet, qui partout m'accompagne, pour me conduire sûrement à ma fin. Oui, cet Amour, au chemin de ma vie voyageuse, m'accompagne et me suit toujours. Pourquoi ? Pour écarter de moi tous les périls de la route, pour me proté-

ger et me défendre contre tout ce qui pourrait m'empêcher d'arriver au terme suprême, c'est-à-dire à ma destinée.

O Amour, ô Providence, ô divin Conducteur de ma vie ! Quelle mère, si dévouée et si vigilante soit-elle, prodigue à son enfant plus de sollicitudes, plus de soins, plus de tendresse, plus de secours que vous ne m'en prodiguez à moi-même? Que d'avances et de prévenances, que d'inspirations saintes et que de divines suggestions je reçois, en effet, de cet *Amour-Providence*, qui se fait mon Guide, mon Conducteur, mon Protecteur et mon Défenseur !...

Et où me conduit cet Amour, qui s'est fait, au commencement, mon Auteur et mon Père, et depuis, mon Soutien et mon Conservateur ; où donc cet Amour veut-il me faire arriver ? Quoi ! vous le demandez ? Mais il me conduit à cet Amour même qui m'a créé, pour l'aimer éternellement ; à cet Amour qui est à la fois mon point de départ et mon point d'arrivée, mon Créateur et mon Rémunérateur !

Tel est, en effet, l'acte essentiel de cet *Amour-Providence*: conduire à leur fin dernière, c'est-à-dire à la possession même de leur Père, tous

les enfants bénis de l'*Amour-Créateur* et Conservateur.

Ah! Messieurs, comme il fait clair dans notre vie, quand nous la considérons dans cette suave et radieuse lumière de l'Amour-Créateur, Conservateur et Providence!

Ainsi, même sans m'élever encore jusqu'à l'ordre surnaturel, je sais, par le témoignage de ma raison, que cet Amour qui m'a créé, me voit, m'aime, me dirige partout et toujours; je sais qu'il a un *œil* pour me regarder, un *cœur* pour m'aimer, une *main* pour me défendre et me protéger.

Oui, un *œil* pour me regarder et veiller sur moi sans cesse. Quelle que puisse être la solitude où les créatures me laissent, je ne suis jamais seul; un regard est toujours sur moi, et c'est un regard d'Amour!

Oui, un *cœur* pour m'aimer. Lorsque je sens partout tomber sur moi le souffle froid de l'Egoïsme, je sais qu'il est un cœur qui m'aime; et c'est le cœur même de cet Amour qui m'a créé.

Oui, une *main* pour me défendre. Quand même le monde entier s'armerait contre moi, je ne tremblerais pas; je sais qu'une main toute-puissante est étendue sur moi; c'est la main de

mon Père, c'est-à-dire la main de cet Amour qui me soutient, me conserve et me dirige, après m'avoir créé, ou plutôt en me créant toujours !

Et je sais que je marcherai toujours à la lumière de ce divin regard, sous le rayonnement de ce divin Cœur, avec l'appui de cette divine main. Et, en attendant que je le retrouve au terme, je dirai et redirai sans cesse, au chemin de cette vie : Mon Créateur, mon Conservateur, ma Providence, c'est mon Père ; et le motif de sa création, de sa conservation et de sa Providence, c'est son Amour ! Donc, à moi de l'aimer, de l'aimer encore, de l'aimer toujours !

Telle est, Messieurs, considérée dans ses grandes lignes, la manifestation du divin Amour dans l'ordre purement naturel : manifestation déjà par elle-même si saintement émouvante, que, si les séductions du monde et les passions de notre propre cœur ne dérobaient pas aux regards de nos âmes cet amour, pour nous partout présent, et partout nous souriant à travers les spectacles de la création, c'est-à-dire à travers tous les dons qu'il nous fait; ah ! nos cœurs, même abstraction faite des révélations et des attractions de l'ordre *surnaturel*, seraient comme d'eux-mêmes enlevés et en-

traînés vers ce divin Amour, par tout ce qu'il nous laisse apercevoir de lui et de ses charmes dans toute la nature. Tout ce que nous y voyons et touchons de toutes parts, atteste et respire cet Amour ; tant toutes les sphères de la création nous laissent voir sur toutes ses œuvres l'empreinte lumineuse de sa main, et tant on y sent partout et en tout les vestiges embaumés de son passage!

Linné, frappé et profondément ému, en reconnaissant partout dans la création la trace laissée sur toutes choses par la main du Créateur, s'écriait : « J'ai vu passer dans la création le « Dieu éternel et tout-puissant, *Deum æternum* « *omnipotentem transeuntem vidi;* et je suis de- « meuré dans la stupéfaction, *et obstupui.* »

J'applaudis à la parole du grand naturaliste. Mais, en me plaçant au point de vue de mon sujet présent, j'aime mieux dire : J'ai vu partout dans la création passer le divin Amour ; partout j'ai reconnu dans ses bienfaits la trace de son passage; je suis demeuré dans l'admiration, et j'ai dit : J'aimerai cet Amour, qui partout se montre à moi, partout me sourit et m'invite à l'aimer.

Mais, Messieurs, l'ordre naturel ou le monde de la première création, n'est pas la plus

grande manifestation du divin Amour. Au-dessus de ce monde de l'ordre naturel, il y a le monde *surnaturel;* au-dessus de la *première* création, il y a ce qu'on nomme bien la *seconde* création. Et autant cet ordre surnaturel s'élève au-dessus du naturel ; autant la manifestation du divin Amour, dans cette seconde création, surpasse les manifestations de l'Amour que j'ai signalées dans la première.

L'Egoïsme humain a renversé l'ordre dans l'œuvre divine. Pour y restaurer l'ordre détruit, il faut une création nouvelle. Cette création, qui la fera? Quel en sera le motif et l'agent? L'Amour de Dieu encore, mais un Amour, comme je viens de le dire, surpassant autant le premier dans ses manifestations, que le surnaturel surpasse le naturel, que l'œuvre restauratrice surpasse l'œuvre créatrice.

Cette œuvre restauratrice ou réparatrice se nomme le *Christianisme*, et l'auteur de cette œuvre se nomme Jésus-Christ Notre-Seigneur. Or, le christianisme tout entier est par excellence l'œuvre de l'Amour; sous quelque face qu'on l'envisage, il est Amour. Et Jésus-Christ, c'est cet Amour même en personne; c'est l'Amour se révélant au plus haut degré qu'il puisse at-

teindre ici-bas. Dieu est Amour, *Deus charitas est;* et le christianisme, c'est Dieu dans l'humanité, Dieu en personne vivant et agissant parmi nous.

Cet Amour divin, qui est le fond du Christianisme, s'y manifeste surtout dans trois grands mystères qui le résument tout entier, et constituent ce qu'on peut nommer l'essence, mieux encore la *substance* du Christianisme vivant : mystères de l'Incarnation, de la Rédemption et de la Communion; ce qui revient à dire : mystère de Bethléem, du Calvaire et de l'Autel; mystère de Bethléem, ou de Dieu infiniment *donné;* mystère du Calvaire, ou de Dieu infiniment *sacrifié;* mystère de l'Autel, ou de Dieu toujours *donné* et toujours *sacrifié.*

Voilà, sous sa triple forme, ou plutôt dans son triple mystère, l'œuvre de l'Amour se manifestant dans ce monde nouveau ou dans cette nouvelle création.

L'Amour, en ces trois mystères, se produit dans un tel rayonnement de lumière, de chaleur et de puissance, que, si nous savions en toucher le fond par notre intelligence et notre cœur, non seulement notre pensée serait inondée d'une lumière qui nous révèlerait toutes les merveilles et tous les charmes de ce divin Amour, mais nos

cœurs surtout seraient embrasés de la flamme que projetterait sur eux cet Amour brûlant en ce triple foyer.

Nous sommes ici en face de l'inexprimable. Essayons pourtant d'en dire quelque chose.

Et d'abord, mystère de Bethléem, mystère de l'Amour infiniment *donné.* C'est ici qu'éclate, à son premier degré, la manifestation de l'Amour dans ce monde nouveau.

Dans la première création, Dieu, sous l'impulsion de son Amour, nous a donné le monde, et il nous a donné l'être. Mais voici ce qui élève et agrandit bien autrement, dans cette seconde création, la manifestation de l'Amour ; c'est que, dans ce premier mystère du Christianisme, l'Amour *se donne lui-même.*

Ah ! se donner soi-même ! Là est le signe authentique du plus grand et du plus généreux Amour. A ce signe nous reconnaissons ceux qui nous aiment et nous aiment le plus. Leur Amour, à nos yeux, a pour mesure le degré même où ils *se donnent* eux-mêmes à nous ; et l'idéal de l'Amour nous apparaît comme le don total de soi à un autre être que soi. Et voilà l'Amour tel qu'il se révèle dans la crèche de Bethléem ; l'Amour qui se donne lui-même, tout infini qu'il

est, qui se donne *tout entier*, qui se donne *gratuitement*, c'est-à-dire sans que rien de notre part ait pu provoquer et mériter ce don.

Oh! sans doute, comme vous venez de le voir, l'Amour divin, dans la première création, nous a fait avec le don de la vie, le don magnifique du monde, et de toutes ses magnificences ; et déjà, je l'ai dit, cet Amour bien compris devrait suffire à ravir tous nos cœurs. Mais l'Amour divin, en nous faisant ces dons, ne se donnait pas lui-même en personne. Il demeurait, pour ainsi dire, caché derrière ce splendide banquet dressé par ses propres mains.

Dans le mystère de l'Incarnation se révélant dans celui de Bethléem, l'Amour apparaît en personne se donnant lui-même tout entier.

Dieu, dit saint Paul, a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum*. Oui, l'Amour de Dieu, dans sa manifestation, s'est élevé jusque là, c'est-à-dire jusqu'à donner son propre Fils, infini comme lui-même, *ut Filium unigenitum daret*. En sorte que le mystère de l'Incarnation, c'est le don de l'Infini fait à l'humanité par l'Infini lui-même; c'est l'Infini infiniment donné; à la lettre, c'est le mystère de Dieu qui se *donne* et qui, en se donnant, afin

de nous mieux attirer à *lui,* prend la forme pour nous la plus sympathique et la plus attractive, à savoir, la forme de notre humanité, *habitu inventus ut homo.*

Oui, pour mieux conquérir notre amour et mieux se manifester lui-même, le divin Amour, infini dans son être, a voulu avoir pour nous cette prodigieuse condescendance; il a pris, pour se montrer à nous et nous attirer à *lui,* notre forme et notre infirmité humaine, et il nous a dit : Regarde, ô homme; me voici, moi l'Amour divin ; me voici pour toi, devenu *homme* comme toi. Moi, l'Infini, tu pouvais me craindre. Eh bien! pour te mieux attirer, voici que j'ai voilé, sous le vêtement de ton infirmité, mon infinité elle-même. Viens donc, et désormais, ne crains plus de t'approcher de moi; car j'ai un corps comme ton corps, un visage comme ton visage, un cœur. comme ton cœur. Maintenant, comment pourras-tu ne pas m'aimer comme je t'aime, alors que pour t'embrasser, moi Dieu, je me fais homme, c'est-à-dire faible et petit comme toi!

O bonté divine! ô doux mystère! ô condescendance de l'Amour infini, nous aimant le premier, et le premier venant solliciter notre amour! Ah! ne vous semble-t-il pas enten-

dre, autour du berceau de l'Enfant-Dieu, retentir cette parole : *Amour! Amour!* Voici l'Amour de Dieu sous la forme d'un enfant ! Donc, venez et aimez l'Amour divin prenant, pour se mieux montrer et vous mieux attirer, la forme même de votre humanité.

Ainsi a fait l'Amour de Dieu, dès son premier pas dans le monde nouveau.

Mais cet Amour a voulu faire davantage, et plus haut et plus loin encore porter ses divines manifestations. Non content, en effet, de se donner infiniment dans le mystère de Bethléem où s'est révélée son Incarnation, il a voulu se sacrifier, souffrir et mourir dans le mystère du Calvaire ou de la Rédemption. Par là cet Amour devait, sur la terre du moins, atteindre le terme suprême de ses manifestations.

L'immolation de soi-même et par soi-même, pour d'autres êtres que soi, dans la plénitude de la souffrance et jusqu'au sacrifice même de la vie, n'est-ce pas la plus haute manifestation de l'Amour ? L'Amour par sa nature même pousse au sacrifice ; de son côté, le sacrifice atteste l'Amour ; et de même que le plus grand Amour porte aux plus grands sacrifices, le plus grand sacrifice atteste le plus grand Amour.

Or, comment imaginer un sacrifice comparable au sacrifice de la Croix ? Bethléem, c'était l'Amour se donnant sans réserve, donc infiniment. Au Calvaire, c'est l'Amour, non plus se donnant seulement, mais s'*immolant*, sans réserve aussi, et nous pouvons bien le dire, s'immolant infiniment, c'est-à-dire mourant dans des souffrances qui touchent à l'Infini.

Oh ! le voyez-vous d'ici, ce divin Immolé? Le voilà dans la plénitude de son immolation, le voilà couvert de la souffrance comme d'un vêtement; ah ! ce n'est pas assez dire encore, le voilà, dans tout son être, pénétré de la souffrance au plus intime de lui-même, inondé, imbibé de toutes ses amertumes, comme le poisson enveloppé et pénétré par les eaux de la mer. Ah ! c'est, que sa souffrance, en effet, est vaste comme la mer, *Magna est sicut mare contritio tua* ; et qu'il y est plongé tout entier, comme en un océan qui n'aurait pas de rivages ! Tout y est, rien n'y manque : souffrances du cœur, souffrances de l'âme, souffrances du corps, et partout et en tout, souffrances à la plus haute puissance !

Souffrances du *cœur*. Qui pourra sonder jusqu'en son fond cet abîme des *tristesses* humaines, versées dans ce cœur comme tous les

fleuves de la terre se versent dans la mer? Et comment vous redire, sans le diminuer,ce soupir qu'il laissait échapper ? Immense, ineffable soupir, qui était comme le gémissement de toutes les tristesses humaines amassées dans ce cœur divin : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* !

Souffrances de l'*âme* accablée sous le poids de toutes les *humiliations*. Eh! grand Dieu! de quelles humiliations ? Une Majesté infinie sentant tomber sur elle successivement et même simultanément tous les déshonneurs, toutes les dérisions, tous les mépris, toutes les infamies, enfin; et réduite à s'écrier sous ce poids qui l'oppresse : « Tous les opprobres sont tombés sur « moi. Me voici devenu l'*abjection* de la popu- « lace elle-même; et moi, Dieu, me voici moins « qu'*un homme*, et comme le ver que foule sous « son pied le passant. »

Souffrances du *corps*. Regardez l'Amour-victime couvert de sa pourpre sanglante : De la plante de ses pieds au sommet de sa tête, ce n'est qu'une blessure! Et de toutes ses chairs déchirées et meurtries, le sang coule à flots!

Ah! le voilà, l'Amour de Dieu fait homme ; le voilà,dans tout son corps,broyé. flagellé,torturé; le voilà cloué à l'infâme gibet, suspendu sur ses

blessures se déchirant sous son propre poids, avec d'effroyables douleurs!

Et voici que j'entends cet Amour près de mourir, s'écrier par l'excès même de sa souffrance : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » jusqu'à ce qu'il laisse échapper, avec son dernier soupir, la parole suprême, proclamant la plénitude du sacrifice consommé par l'Amour dans la plénitude de la souffrance : *Consummatum est!*

Ainsi, avec le don total de lui-même, l'Amour divin a consommé, pour nous sauver tous, la totale immolation de lui-même.

La démonstration de l'Amour de Dieu envers les hommes pouvait-elle aller plus loin et s'élever plus haut encore? Non, sans doute. Par son sacrifice du Calvaire la manifestation de cet Amour atteignait son plus haut sommet. « Personne, dit cet Amour lui-même, ne peut « porter plus haut la charité, qu'en mourant « pour ceux qu'il aime. »

Pourtant, il restait à l'Amour une divine ressource, pour se manifester davantage à l'humanité de tous les espaces et de tous les siècles: c'était de perpétuer, dans un même mystère, ce don total et cette totale immolation de lui-

même. C'est ce que, par une invention absolument divine, il a réalisé dans le mystère de l'*Autel* continuant, tout à la fois, et le mystère de Bethléem et le mystère du Calvaire.

Là, en effet, dans le mystère de l'Autel cet Amour se donne toujours, et cet Amour s'immole sans cesse. Là, par la consommation du grand et doux mystère eucharistique, dans tous les lieux de l'espace et à tous les points de la durée, le prêtre l'incarne et le sacrifie tout à la fois; ou plutôt c'est cet Amour même, dont le prêtre est le ministre, qui continue de se donner et de s'immoler partout et toujours pour le salut du monde. En sorte que, si l'humanité entière répondait au dessein de cet Amour universellement et perpétuellement donné et sacrifié lui-même et par lui-même; il embrasserait et presserait sur son cœur, dans le mystère de la communion et sanctifierait par le sang de son sacrifice, tous les hommes à la fois!

Ah! Messieurs, vous le représentez-vous réalisé partout dans l'humanité ce dessein du divin Amour, touchant de son cœur à tout cœur humain, et jetant sur toute âme humaine, pour la régénérer et la sauver, une goutte de son sang divin? Quel rêve! Et ce rêve, qui a pu le faire, si

ce n'est l'Amour d'un Dieu voulant se révéler au monde dans toute sa plénitude?

O Amour, ô Amour, qui pourra jamais sonder tout ton mystère? Et qui pourra concevoir ce que serait notre humanité sur la terre, si ce rêve pouvait ici-bas devenir la réalité? Ah! la terre alors ne serait plus seulement la terre ; elle serait comme un vestibule du ciel ; et nous aurions dans ce mystère accompli dans le temps un avant-goût du mystère béatifique de l'éternelle patrie. C'est que là, au ciel, et au ciel seulement, s'accomplit, dans sa suprême manifestation, le mystère de l'Amour incarné et immolé pour nous sur la terre.

Aussi, pour compléter cet exposé rapide du grand œuvre du divin Amour, laissez-moi vous dire en quelques mots, après ce qu'il fait pour nous dans le temps, ce qu'il doit faire encore et surtout dans l'Eternité : car, là seulement s'achève l'œuvre de l'Amour. Oui, c'est là, dans ce que j'ai nommé l'ordre *béatifique*, que se réalise dans son degré suprême la manifestation du divin Amour, car le fond du ciel ou du Paradis c'est cet Amour lui-même. Là, cet Amour *créateur* et *réparateur* sera pour nous l'Amour béatifique et *rémunérateur*. Lui-même nous en donne la

divine assurance et nous en fait l'infaillible promesse ; et cette éternelle béatification au sein même de cet Amour est le dernier mot du double mystère de la Création et de la Réparation.

Dieu, avons nous dit, nous a créés par Amour, rien que par Amour : et en nous créant par Amour que pouvait-il vouloir, si ce n'est *nous aimer* éternellement et éternellement lui-même *être aimé de nous*? Comment l'Amour, qui est notre principe, pourrait-il n'être pas notre fin? Et vraiment, en nous faisant par Amour le don gratuit de la vie, et en mettant avec notre cœur, au centre même de cette vie, la puissance et le besoin d'aimer; que devait-il attendre et que demandait-il de nous, si ce n'est qu'après l'avoir aimé déjà dans le temps, nous l'embrassions au terme dans un suprême et éternel amour! Et que veut pour nous cet Amour-providence, si ce n'est de nous conduire sûrement, comme nous l'avons insinué déjà, à cet éternel embrassement de Dieu?

Cet Amour, en nous créant, s'est nécessairement constitué notre propriétaire et notre souverain Maître ; car la création engendre la propriété et la souveraineté. Or, cet Amour souverain, que pouvait-il faire, si ce n'est de nous commander

de l'aimer, comme il l'a fait en réalité par le premier de ses commandements? Et cet Amour propriétaire de notre vie et de notre cœur, quel usage pouvait-il faire de la puissance d'aimer que nous tenons de Lui, si ce n'est de l'attacher à lui pour le temps et pour l'Eternité?

Cet amour, enfin, qui est mon principe, est par là même mon centre. Tout être créateur ou générateur demeure centre de ce qu'il crée ou engendre. Donc, la loi, la loi suprême de mon cœur, c'est, dans le temps, de graviter vers cet Amour, mon Créateur et mon centre; et au terme de ma vie, de me *reposer* éternellement en *Lui*. O divin Amour, s'écrie saint Augustin, c'est pour vous que vous nous avez faits, et notre cœur s'inquiète et s'agite, jusqu'à ce qu'il se repose en vous, *donec requiescat in te*; en vous qui êtes mon centre, donc mon repos, parce que vous êtes mon principe et ma fin!

Ainsi vous le voyez, l'Amour de Dieu *créateur* nous promet, au terme de notre vie dans le monde béatifique, sa souveraine manifestation.

Et c'est bien autre chose encore, si nous venons à considérer ce que nous promet et ce que veut pour nous, à ce terme suprême, ce que j'ai appelé l'Amour réparateur, l'Amour dans l'ordre surna-

turel. Cet Amour, en prenant notre chair et en épousant notre humanité, qu'a-t-il pu vouloir, si ce n'est de l'embrasser éternellement? Pourquoi a-t-il consenti à descendre jusqu'à notre humaine infirmité, si ce n'est pour nous élever jusqu'à *Lui*, et nous associer à sa divine félicité? Que voulait surtout cet Amour crucifié, du milieu de sa volontaire et sanglante immolation, si ce n'est préparer par ses souffrances, pour toute l'éternité, au sein de sa divine béatitude notre éternelle *béatification*? Et qu'entrevoyait-il pour nous, à travers les tristesses et les ombres de son Calvaire, si ce n'est la gloire et la joie de notre éternel Thabor?...

Et dans le mystère de son autel, dans le mystère de notre communion eucharistique, que veut nous donner et que nous donne, en effet, cet Amour, si ce n'est sur la terre un commencement de notre ciel? Car qu'est-ce que la communion eucharistique, si ce n'est le commencement et le prélude de la communion béatifique?

Ainsi, vous le voyez, la chaîne d'or des manifestations du divin Amour se déroule à travers ces trois sphères du monde *naturel*, *surnaturel* et *béatifique*. Le premier anneau tient au berceau de la création, et le dernier se rattache au

fond du Paradis ; car là, au centre même du Paradis nous retrouvons le même Amour ; l'Amour créateur et rédempteur devenu l'Amour *rémunérateur* ; l'Amour *béatifique* dans le sens le plus complet et le plus transcendant de ce mot ; l'Amour de Dieu se donnant à l'homme autant qu'un Dieu peut se donner ; l'Amour s'unissant et se communiquant à sa créature par la plus intime, la plus mystérieuse, la plus ineffable communion ! Et au sein de cette communion, une joie et une félicité pour l'expression de laquelle les mots manquent à nos langues de la terre, et dont la langue des cieux, la parole des anges, serait seule capable de nous donner une idée ou de nous peindre une image : bonheur de *voir* éternellement l'Amour ; *d'aimer* éternellement l'Amour ; d'embrasser et de *posséder* éternellement l'Amour, l'Amour parfait, l'Amour infini, l'Amour centre du ciel, et communiquant à tout ce qui le voit, l'aime et le possède, le mystère de son infinie et éternelle béatitude !

Inexprimable mystère de la félicité humaine par l'éternelle fixation dans l'Amour divin ; mystère qu'un grand poète chrétien a entrevu à travers les visions de son génie éclairé par sa foi, et dont il nous peint la splendide et ravis-

sainte image, alors qu'il nous montre le fond du paradis lui apparaissant sous la forme d'une *rose immense*; rose vivante dont le cœur de Jésus-Christ est le centre, et dont les feuilles sont les bienheureux rangés autour de ce centre, selon l'ordre de leurs mérites et de leur béatitude : rose mystique embaumant tout le ciel et s'embaumant elle-même de ses propres parfums!

Tel est, Messieurs, le dernier mot du grand œuvre, et ne pourrais-je pas dire du grand *poème* du divin Amour : cet Amour lui-même, au centre de la céleste Jérusalem ou de l'éternelle patrie, et tous les saints qui ont répondu à son appel se pressant autour de *lui*, ou plutôt se reposant en lui, comme en leur centre éternel! Et voici que, du fond de cette vallée de larmes, je crois entendre ce divin Amour redire éternellement, d'une voix dont la douceur, la force et l'harmonie font tressaillir toute la céleste cité: O mes saints, ô mes amis c'est moi, l'Amour, qui vous ai créés; c'est moi l'Amour, qui vous ai rachetés; et c'est moi l'Amour, qui veux éternellement vous embrasser, et par cet embrassement éternellement vous béatifier.

Je m'arrête, Messieurs, j'ai essayé de suivre

rapidement et dans son magnifique ensemble, l'œuvre incomparable du divin Amour, depuis l'acte initial de notre première création jusqu'à l'acte final de notre éternelle béatification.

Il le fallait, pour vous préparer à mieux entendre ce que c'est que la Prévarication de l'homme devant l'Amour de Dieu.

C'est ce qui me reste à vous montrer.

II

Quand on a considéré dans toutes ses phases et toutes ses manifestations ce mystère du divin Amour, il semble que portant en nous-mêmes cet immense besoin d'aimer, qui est le fond de notre vie, nous devrions nous précipiter et voler à sa rencontre. Car, que faire de ce besoin d'aimer et de ce trésor d'Amour, si ce n'est de le tourner vers l'infiniment aimable? Quand Dieu aime l'homme, comment concevoir que l'homme n'aime pas Dieu? Et comment, êtres finis et souvent misérables que nous sommes, comment concevoir que nous ne répondions pas aux avances et aux sollicitations

d'un Amour infini? Et, quand tout dans la création prend une voix pour nous crier : O homme, ce Dieu qui nous a faits et toi-même avec nous, vois comme il t'aime; et, lorsque du fond de tout le Christianisme ou de la seconde création, tout nous dit, en nous montrant cet Amour à Bethléem, au Calvaire, à l'Autel : Vois, ô chrétien, cet Amour qui t'a racheté; voilà comme il t'a aimé, *Ecce quomodo amabat!...* Ah! Messieurs, comment comprendre que nous ne nous jetions pas tous dans les bras de cet Amour?

Mais, hélas! bien différente, d'ordinaire, est notre attitude en face du divin Amour. Cet Amour, non seulement nous ne l'aimons pas, mais nous l'offensons, mais nous l'outrageons nous le blessons de toutes les manières ; nous enfonçons, si je le puis dire, au cœur de ce divin Amour, tous les glaives plus ou moins acérés de la *Prévarication* humaine.

Et d'abord, ce qui de notre part porte au divin Amour la première blessure, c'est le glaive de *l'Indifférence.* Je parlais hier de l'indifférence de l'homme devant l'Autorité de Dieu; mais, bien plus blessante encore est l'injure que fait à Dieu l'indifférence devant son Amour.

L'indifférence! Telle est, en effet, la première

souffrance, le premier supplice de celui qui aime et qui ne se sent pas aimé. Cette indifférence fait froid au cœur; c'est comme un souffle de glace tombant sur ce cœur portant en lui la chaleur de l'Amour. Quel effet produit sur le cœur de Dieu cette indifférence de l'homme? C'est ce qu'une parole humaine ne peut bien exprimer, parce que l'humaine pensée ne le peut bien concevoir. Mais ce que nous savons et ce que nous pouvons dire, c'est que dans ce cœur il y a l'Amour, l'Amour à la plus haute puissance, et que la blessure de l'indifférence est grande comme l'Amour blessé par elle.

Messieurs, rentrez en vous-mêmes ; demandez-vous ce que vous êtes en face de cet Amour; l'intérêt qu'il vous inspire, et quelle place en réalité il occupe dans vos cœurs? Peut-être, en vous sondant bien vous-mêmes, vous reconnaîtrez le premier coup que vous portez par votre indifférence et votre insouciance à cet Amour, qui vous fait à vous, comme à tous, les avances dont nous venons de parler, et qui vous aime, vous en particulier, vous personnellement, comme si réellement il n'avait que vous à aimer. Et remarquez-le bien, cet Amour qui n'a pas besoin de vous et se suffit à lui-même, cet

Amour vous a aimé le premier; il vous aime partout, vous aime toujours et de toute éternité.

Ah! tous, je le sais, vous croyez au prodige de ce divin Amour. Oui, cet Amour qui vous a créés, vous conserve et vous a rachetés, cet Amour qui,à tout instant et de toutes manières, vous invite à l'aimer dans le temps et vous promet, comme récompense, son éternel embrassement; cet Amour enfin, qui vous enveloppe de son souffle divin et de ses divins effluves, comme le soleil enveloppe et pénètre de sa chaleur les plantes et les fleurs; oui, cet Amour, vous le reconnaissez; votre raison et votre foi le proclament ensemble.

Et cependant, dans le cours de votre vie réelle, que faites-vous devant ce divin Amour, qui partout et toujours rayonne sur vous? Ce que vous faites? Mais, vous passez devant *lui* comme on passe devant un étranger; vous faites semblant de ne vous apercevoir ni de sa présence, ni de ses sollicitations, ni de ses continuelles avances. Tout ce qu'il a fait et fait encore à tout instant, pour être aimé de vous, est pour vous comme non-avenu : bref, à ce prodige de l'Amour, vous répondez pratiquement par le prodige de votre indifférence.

Hélas ! combien d'hommes par le monde, combien de chrétiens même, disent, non en paroles peut-être, mais en action : Que m'importe après tout, cet Amour dont on me parle sans cesse, et que je ne rencontre nulle part? Cet Amour que je ne vois pas, que je n'entends pas, que je ne sens pas, en quoi peut-il répondre à ce besoin d'aimer qui est le fond et comme la respiration de ma vie? Dieu m'aime, me dit-on, et je suis, comme un enfant, bercé dans les bras de son Amour. Qu'est-ce que cela me fait, si je ne vois rien de ses sourires, et ne sens rien de ses caresses?

Cet Amour qui se prodigue à tous, et dont tous, m'assure-t-on, reçoivent, même sans le ressentir, l'universel rayonnement, cet Amour qui pour moi semble demeurer à l'état de réalité *abstraite*, n'est pas l'amour que je rêve et que mon cœur aspire. Passons, passons donc, et cherchons à ce cœur affamé d'amour un aliment plus conforme à ses aspirations. C'est ce cœur même qui me le crie : Il me faut un amour plus rapproché de moi, un amour plus sensible et plus sympathique, c'est-à-dire plus semblable à moi-même. Que d'autres, s'ils le veulent, se contentent de cet Amour invisible et quelque peu

subtil et métaphysique; et qu'ils cherchent dans les régions éthérées ses mystiques voluptés et ses jouissances transcendantes, que mon cœur ne comprend pas. Cet Amour qui semble fait pour des êtres habitant des sphères supérieures, je ne le repousse ni ne l'appelle; mais je sens que je puis m'en passer, et je m'en passerai. Cet Amour ne m'est ni antipathique, ni sympathique, il m'est *indifférent*. J'aime mieux près de moi un cœur comme mon cœur, un cœur que je puisse sentir sous un souffle sympathique s'émouvoir, vibrer et tressaillir comme le mien. Je laisse à d'autres les charmes incompris de cet invisible et impalpable Amour, et Dieu même s'y complaire dans ses créatures préférées et ses amis de choix.

Ainsi, la Prévarication humaine devant l'Amour divin, dès son premier degré, enfonce au cœur de cet Amour, le plus tendre, le plus délicat et le plus saintement jaloux, le glaive froid de *l'Indifférence*, et par là fait à cet Amour avec la première offense la première blessure.

Avec le glaive de l'indifférence, le Prévaricateur enfonce au cœur du divin Amour un glaive non moins douloureux, plus douloureux même peut-être, le glaive de l'*ingratitude*.

L'ingratitude devant le bienfait, est, sans contredit, une des choses les plus odieuses et les plus répulsives qu'il y ait dans l'humanité. L'histoire, à travers les siècles, marque partout au front l'ingratitude d'un stigmate de déshonneur. Le peuple, sur ce point, parle comme l'histoire; il croit stigmatiser un homme et le vouer au mépris du genre humain, quand il dit de cet homme : C'est un *ingrat;* et sa réprobation s'accroît encore quand il a pu dire : Oh ! l'ingrat! Non seulement, il n'a pas répondu au bienfait par la reconnaissance, mais il *outrage* son bienfaiteur. Telle apparut, entre beaucoup d'autres, l'ingratitude de Saül; Saül obsédé par le démon de la jalousie, et jetant sa lance contre David, pour tuer son bienfaiteur.

Sur ce point, la réprobation de l'humanité est absolument universelle. Aussi, chose remarquable, l'ingrat lui-même sent si bien peser sur lui le poids de cette réprobation, que même quand il a la conscience d'être ce qu'il est, il fait tout ce qu'il peut pour échapper au reproche, et pour arracher de son front le sceau de l'ingratitude. Mais partout et toujours odieuse, l'ingratitude l'est deux fois, alors qu'elle a pour objet l'Amour même ; l'Amour qui se donne, l'Amour

qui se prodigue et se sacrifie, l'Amour bienfaiteur jusqu'à l'abnégation absolue et l'immolation complète de lui-même.

Voilà ce qui caractérise et aggrave la Prévarication de l'homme envers l'Amour de Dieu, l'ingratitude devant l'Amour *bienfaiteur*.

O mon frère le pécheur, vous qui gardez encore un cœur dans votre poitrine, et dans ce cœur le noble sentiment de la reconnaissance ; ah ! je vous en prie, regardez autour de vous ; regardez en haut et regardez en bas ; regardez à l'orient et regardez à l'occident ; regardez votre passé et regardez votre présent ; regardez dans le monde de la nature ; regardez surtout dans le monde de la grâce ! Dans le monde inférieur de la création, voici les prairies et les champs, les plantes et les fleurs, les vallées, les montagnes, les végétaux et les animaux : tout cela, nous l'avons dit, est un immense festin dressé par les mains de l'Amour, et *vous*, convié par cet Amour même à ce magnifique festin ! Et puis tous ces chants, toutes ces voix, tous ces échos, tous ces retentissements de la création, tout cela, une harmonie organisée pour vous ! Enfin, tout ce qui se voit, se sent ou se respire ici-bas, l'air, le ciel, la lumière, les parfums, les

rayons; pour vous, pour vous toujours! Ainsi, ô pécheur, même sans sortir du monde de la nature, tu vis, tu te meus, tu nages, comme le poisson dans l'eau, dans l'immense océan des bienfaits de l'Amour qui t'enveloppe, et comme l'onde te presse de toutes parts!

Et c'est bien autre chose, si du monde de la nature tu t'élèves jusqu'au monde de la grâce, Là, en effet, d'autres astres et d'autres cieux, d'autres fleurs et d'autres fruits, d'autres lumières et d'autres parfums, d'autres bienfaits enfin plus émouvants encore! Et si dans ce monde supérieur tu veux suivre d'étape en étape la marche de cet Amour; si de Bethléem à Nazareth, de Nazareth au Calvaire, du Calvaire à l'Autel et de son Autel à son Paradis; si tu veux mesurer et peser les bienfaits de cet Amour qui se donne à Bethléem, qui s'immole au Calvaire, qui se donne et s'immole tout ensemble sur son Autel, et qui de là-haut te convie au bonheur de son éternel embrassement dans les splendeurs de son Thabor: comment pourras-tu ne pas être ému au spectacle d'une ingratitude grandissant avec les bienfaits de l'Amour?

Ah! Messieurs, je vous le demande à vous-mêmes ici présents, si vous assistez de scène en

scène à ce drame de l'Amour bienfaiteur ; que devrez-vous penser vous-mèmes? O peuple insensé, s'écrie cet Amour blessé par la Prévarication des enfants d'Israël, c'est donc ainsi que tu réponds à mes bienfaits. *Siccine reddis, popule stulte et insipiens?*

Eh! Messieurs, à qui d'entre vous, peut-être, cet Amour blessé au cœur ne pourrait-il pas adresser un reproche pareil? A qui ne pourrait-il pas dire : Ingrat! quoi! c'est ainsi que tu reconnais un bienfait? Toi, mon obligé, toi, mon ami, toi, mon favori, toi, comblé, rassasié, engraissé par mes bienfaits, comme l'animal indompté tu regimbes contre moi ; tu me frappes au cœur, et tu fais entrer dans ce cœur le glaive de ton ingratitude, *Siccine reddis?*

Encore n'ai-je parlé jusqu'ici que des bienfaits que l'Amour divin prodigue à tous les hommes ; mais combien ce prodige d'ingratitude grandirait à vos propres yeux, si vous saviez vous rendre compte des bienfaits prodigués par ce même Amour, non plus seulement à l'humanité entière, mais à vous en particulier! A qui devez-vous d'être nés en plein Christianisme, et d'avoir vu le soleil de la vérité luire à vos premiers regards, si ce n'est à cet Amour qui

vous a distingués, préférés, pour vous faire ce don divin, parmi tant de milliards d'hommes nés dans les ténèbres de l'erreur? A qui devez-vous d'avoir été élevé sur les genoux et bercé dans les bras d'une mère chrétienne, d'une sainte, peut-être, si ce n'est à cet Amour, qui vous berçait lui-même dans les bras et sur le sein de cette mère, dont la tendresse et le dévouement étaient un don de Lui? A qui devez-vous surtout ce bienfait, qui fut la plus grande richesse de votre vie, le bienfait d'une éducation profondément chrétienne, si ce n'est à cet Amour qui s'est servi du dévouement de vos parents et de vos maîtres, pour vous former à son image? Et plus tard, au milieu des péripéties de votre vie voyageuse, qui vous a suivi au chemin pour éclairer vos ténèbres, vous protéger dans le danger, vous consoler dans la douleur, si ce n'est cet Amour encore, cet Amour toujours?

Relisez page par page, c'est-à-dire, jour par our, le livre de votre vie, et cherchez une page, une seule, qui ne raconte un bienfait de cet Amour; la vérité vous défie de la trouver.

Et, si vous relisez, sur les mêmes pages, l'histoire de vos Prévarications écrite par vous-mêmes; là où vous lirez ce mot, *Bienfait*, peut-

être, vous serez forcé de dire cet autre mot : *Ingratitude*! Et ainsi, vous compterez par les bienfaits que vous en avez reçus, les blessures que le glaive de cette ingratitude a faites au cœur du divin Amour!

Glaive de l'indifférence, glaive de l'ingratitude, c'est deux fois douloureux au cœur d'un Dieu infiniment aimant. Il est un troisième glaive pour lui bien plus douloureux encore que les deux autres, le glaive du *mépris*.

Ah ! savoir et sentir que pour les témoignages et les bienfaits de son Amour, on n'a recueilli qu'indifférence et ingratitude, certes, c'est déjà pour le cœur deux assez grandes blessures; mais, sentir cet Amour non seulement négligé et méconnu, mais le sentir dédaigné, et même *méprisé*: c'est sans contredit pour tout cœur humain, une blessure plus profonde encore, et dans cette blessure du cœur, une souffrance plus poignante, une tristesse plus amère. Le mépris de notre grandeur vraie ou supposée, blesse notre orgueil, ou du moins le sentiment de notre dignité; mais le mépris de notre amour, alors surtout que cet amour est profond, blesse notre cœur; et plus grand est cet amour, plus grande aussi est la souffrance que le cœur ressent du *mépris*

qui le blesse; Dès lors on peut entendre ce que doit être cette souffrance de l'amour méprisé, alors que cet amour se trouve dans un même homme, joint à la majesté; et l'on se demande, sans pouvoir bien se répondre, ce que peut être, au cœur d'un Dieu le mépris d'un Amour infini?

Où trouver dans le monde humain un être si ravalé soit-il, qui ne sente s'amasser dans son cœur des flots de tristesse, et se soulever dans son âme des mouvements d'indignation ; alors qu'à tort ou à raison, il croit sentir tomber sur son amour même l'injure et l'opprobre du mépris? Où est la plus humble des mères, qui ne sente, avec une amertume et une tristesse profondes, tomber sur son maternel amour le mépris filial? Ah! Messieurs, l'amour d'une *mère* blessé par le mépris d'un enfant, ne vous semble-t-il pas que c'est quelque chose comme un poignard frappant un cœur maternel? Et qui, si ce n'est une mère, pourrait bien comprendre et surtout bien exprimer ce que doit souffrir ce cœur sous le coup parricide et cruel d'un fils méprisant son amour?

Que pensez-vous donc, ô mon Dieu, de ce mépris souverain dont le pécheur, par l'acte même de sa Prévarication, ne craint pas de cou-

vrir votre Amour, aussi grand qu'il est délicat, Amour tendre comme celui d'une mère et grand comme celui d'un Dieu; pour tout dire en un mot, un Amour *infini?* Cet Amour, pour l'offrir au pécheur, Dieu de bonté, vous consentez à descendre jusqu'à lui; et vous dites, en le posant devant son cœur : Mon enfant, moi, ton Père, je viens à toi; voici mon Amour, mon Amour infini; et je viens pour solliciter et obtenir le tien.

Eh bien! devant cet Amour qui s'offre à lui, que fait le prévaricateur? Que fait-il surtout, lorsqu'il est parvenu au fond de l'abîme de sa Prévarication? Ce qu'il fait! *Il méprise! Cum in profundum venerit, contemnit* (Prov. XVIII. 3).

O Dieu! cette injure faite à votre Amour, qui pourra la comprendre? Qui pourra seulement se faire une idée de la grandeur et de l'énormité de cette Prévarication : l'Amour d'un Dieu méprisé par un homme?... Qui sondera surtout jusqu'en son fond la blessure que fait ici au cœur de Dieu la Prévarication de l'homme? Blessure pour ainsi dire infinie, comme l'Amour blessé par le prévaricateur? Aussi, comme cet Amour se plaint avec amertume de la blessure qui lui est faite par ceux qu'il aime! Ecoutez : Moi l'Amour, plus Père que tous les pères, plus Mère

aussi que toutes les mères, j'ai nourri des enfants et je les ai élevés, *Filios enutrivi, et exaltavi;* et je les ai aimés, comme jamais pères et mères n'ont aimé leurs enfants; et *eux,* qu'ont-ils fait pour répondre à mon Amour? « Ils m'ont méprisé : *Ipsi autem spreverunt me* (1). »

Oui, ô prévaricateur, vous voudriez en vain vous le dissimuler à vous-même; devant cet Amour qui s'offre et semble, comme un divin mendiant, vous tendre la main ou plutôt le cœur, pour solliciter de vous un peu de cet amour, dont, après tout, il n'a pas besoin pour lui-même, et qu'il ne vous demande que pour en faire le gage et la garantie de votre éternelle félicité, oui, devant cet Amour, vous *méprisez*, vous méprisez, vous dis-je; car, non seulement vous ne l'aimez pas, mais tout ce que vous aimez hors de lui, vous le mettez au-dessus de lui, et lui au-dessous de tout. Et qu'est-ce que cela, si ce n'est *mépriser?* Voyez plutôt ce qui s'accomplit et se réalise, plus ou moins, à toutes les étapes de votre vie prévaricatrice; voyez ce que tant de fois peut-être, vous avez osé faire en face de cet Amour, et comment, en réalité, vous lui avez

(1) Isaïe, I, 2.

donné la preuve de votre dédain et de votre mépris. Dieu était là devant vous avec son Amour s'offrant à vous. Mais la créature était là aussi, avec l'amour qu'elle vous offrait et avec le plaisir que cet Amour vous promettait; l'un à droite, l'autre à gauche, vous au milieu. Entre ces deux Amours, vous étiez sommé de choisir et de manifester votre préférence.. Oui, Dieu et votre passion, le Créateur et une créature criaient ensemble : *A moi votre amour!* Entre l'un et l'autre l'opposition était absolue. Il fallait donc pencher à droite, ou pencher à gauche. A ces deux Amours si diamétralement opposés, et l'un et l'autre sollicitant le vôtre, il fallait une réponse, une réponse effective et décisive.

Eh bien! ô pécheur, ô prévaricateur, en ce moment solennel, quelle réponse avez-vous faite? Quelle réponse au Créateur, et quelle réponse à la créature? Ah! j'entends, j'entends cette réponse qui m'épouvante, cette réponse qui outrage Dieu et contriste ses anges, la réponse de votre mépris; j'entends votre Egoïsme humain qui s'écrie en face de l'Amour divin : O passion, tu as vaincu! Dieu me demande mon amour; mais, la créature, une créature qui me promet le plaisir et la jouissance, me le demande aussi.

Mon choix est fait; que l'Amour de Dieu me laisse ; je passe à la créature. J'aime mieux mon plaisir, j'aime mieux ma richesse, j'aime mieux mon ambition...

Or, qu'est-ce que cela veut dire, si ce n'est enfoncer au cœur même de cet Amour qui vous demandait le vôtre, le glaive de votre mépris? Vous essayeriez en vain de vous dérober à cette accusation grave ; vous ne pouvez rien ici contre la force des choses; et cet Amour lui-même blessé par vous, vous crie par la blessure que vous lui avez faite : Vous m'avez mis au-dessous de tout amour, même des plus vulgaires et des plus vils amours; vous m'avez méprisé, et votre mépris m'a blessé au cœur.

Glaive de l'indifférence, glaive de l'ingratitude, glaive du mépris: En avons-nous fini, avec ces glaives enfoncés par la Prévarication humaine au cœur du divin Amour? Non, Messieurs; je connais un glaive encore plus acéré et plus déchirant, et partant plus douloureux: le glaive de la *trahison*, de la trahison de l'Amour même.

La trahison! Connaissez-vous dans l'humanité quelque chose qui soulève davantage de légitimes indignations et de saintes colères, que

la trahison de l'Amour venant du bien-aimé lui-même ? Ah! la trahison de l'Amour par le bien-aimé, c'est ce qui souvent, à travers l'histoire, a suscité les irréconciliables haines, les implacables vengeances, parfois les sombres désespoirs, et toujours les amères et inconsolables tristesses.

« Et toi aussi, mon fils! » s'écriait, un jour, en tombant un père, c'est-à-dire, un Amour frappé par ce fils devenu contre lui traître et assassin. Les siècles se sont renvoyé les échos émus de cette parole tragique.

Mais il est une autre parole, bien autrement émouvante, que l'Amour a fait sortir de son cœur, en face d'une trahison bien plus révoltante encore : c'est la parole du divin Maître trahi par son disciple Judas : l'Amour divin se plaignant d'être trahi par la perfidie humaine : « Quoi! Judas, c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'Homme? » De là, dans tous les siècles, les anathèmes que l'humanité fait tomber sur l'infâme Judas, trahissant l'Amour divin incarné dans l'Homme-Dieu, et le trahissant par le signe même de l'Amour, par un baiser!

Eh bien! Messieurs, au fond de la Prévarication, ou du péché consommé par des chrétiens,

il y a quelque chose qui, plus ou moins, ressemble à la trahison de Judas. Car, le péché, commis par le chrétien sachant ce qu'il est et ce qu'il fait, c'est cela même, c'est la trahison de l'Amour, de l'Amour fidèle par l'Amour infidèle, et quelquefois perfide. Certes, *l'infidélité*, j'aurais pu le montrer, c'est énorme déjà, alors qu'il s'agit de l'Amour d'un Dieu. Mais il y a ici dans la Prévarication plus qu'une infidélité ; il y a une *trahison*, une vraie trahison.

Remarquez-le bien, qui que vous soyiez, vous avez fait un pacte avec le divin Amour, avec cet Amour qui vous a rachetés, chrétiens que vous êtes, avec l'Amour qui vous a sanctifiés, race de saints que vous êtes. Une union deux fois sacrée, un mariage vraiment indissoluble vous a unis, un jour, à cet Amour Créateur, Rédempteur et Sanctificateur par d'inviolables serments. Ne vous en souvient-il plus? O noces fortunées ! ô bienheureux hymen ! ô ineffable union d'une âme humaine avec un Amour divin ! Mariage sublime et vraiment céleste; union aussi pure que féconde, scellée par le sang même du Divin Epoux, qu'êtes-vous devenue? Et vous, âme prévaricatrice, épouse infidèle à la loi sainte de l'Amour promis et juré

devant le ciel et la terre, qu'avez-vous fait de vos serments? Ah! vous avez péché contre cet Amour même qui se donnait et s'unissait à vous. Vous avez profané votre hymen. Vos serments, vous les avez violés; vos liens, vous les avez brisés; vous avez trahi l'Epoux; vous avez trahi l'Amour même; et quel Amour? L'Amour fidèle, l'Amour constant, l'Amour généreux, l'Amour donné tout entier pour vous, et pour vous tout entier sacrifié; et je crois entendre le divin Epoux qui vous crie : Infidèle, tu m'as délaissé; traître, tu m'as trahi!

Cette union, en effet, ô âme chrétienne, cette union qui vous faisait l'épouse d'un Dieu et vous en conférait les honneurs et les droits, est-ce qu'un jour, infidèle et prévaricatrice, vous ne l'avez pas sacrilègement rompue? Et ces honneurs et ces droits, avec tous les bonheurs que cette union vous promettait, est-ce que vous ne les avez pas volontairement répudiés? Est-ce que vous n'en avez pas jeté au vent de vos plaisirs et de vos passions, tous les débris sacrés? Et, pour remplacer cette union brisée et toutes ses joies perdues, qu'avez-vous fait, ô mon frère le pécheur? Vous avez cherché par le monde des joies illégitimes en des unions adul-

tères ; vous avez ouvert votre cœur à toutes les coupables convoitises et à tous les criminels amours. Et sans bien, peut-être, vous en rendre compte, et sans avoir tout à fait, comme Judas, médité froidement ce perfide dessein, comme lui cependant vous avez livré, et dans un sens vrai, vous avez trahi le Christ, le divin Epoux de votre âme. Oui, cet Amour répudié par vous, vous l'avez livré à vos passions, ses implacables et éternelles ennemies. Judas a vendu l'Amour, Judas a vendu Dieu à son avarice pour trente deniers : « Que voulez-vous me donner, je vous le livrerai. » — Trente deniers. — Et il l'a livré, et il l'a vendu... O trahison ! ô trahison ! Pour quelques pièces d'un vil métal, trahison d'un Amour infini !

Et vous, mon frère, qu'avez-vous fait ? Vous l'avez vendu à votre volupté, peut-être, et vous l'avez livré pour quelque chose de si vil, de si ignoble, de si honteux, que ma parole ne pourrait pas même le dire, et que vos oreilles ne pourraient pas l'entendre ! O glaive du péché mortel ! Glaive de la trahison dans le cœur de l'Amour, glaive de Satan dans le cœur de mon Christ, de mon Christ infiniment bon et infiniment aimant !

Oserai-je ajouter que, parmi ces multiples

trahisons du divin Amour, il en est, de siècle en siècle, qui, comme celle de Judas, se font avec le signe et dans le sacrement de l'Amour? Ah! votre cœur s'émeut, en entendant à travers dix-neuf siècles, le divin Trahi, disant au disciple traître, cette parole de son cœur attristé : Judas! quoi! c'est par un baiser, c'est-à-dire par le signe de l'Amour que vous me trahissez : *Judas, osculo Filium Hominis tradis?* O mon Dieu, à combien de chrétiens, à combien de vos disciples n'avez-vous pas pu adresser un reproche pareil? A combien n'avez-vous pas pu dire : Quoi! vous qui portez mon nom dans votre nom, vous, mon disciple bien-aimé, vous que je convie à ma table, pour y manger ma chair et boire mon sang, quoi! c'est Moi que vous trahissez, et que vous trahissez dans le sacrement, c'est-à-dire dans l'embrassement même de mon Amour! Et c'est vous, oui, vous-même, qui faites entrer dans ce cœur, qui vous aime, le glaive de la *trahison!* Oui, entendez-le bien, de la trahison. Car ce que vous avez commis, c'est plus qu'une infidélité, ce qui serait un crime déjà; à la lettre, c'est une trahison. Vous n'êtes pas seulement *infidèle*, vous êtes *traître* à l'Amour!

Eh bien, Messieurs, qu'en pensez-vous? La

Prévarication de l'homme devant l'Amour de Dieu peut-elle s'élever plus haut? Et le mal, le désordre et le malheur qu'elle consomme, euvent-ils aller plus loin? Après tant de bles-res faites au cœur de ce divin Amour, peut-il \re encore une autre blessure? Et surtout après ce coup de la trahison, la pensée peut-elle en concevoir encore un autre? Il semble que non, et que, sur ce point, la Prévarication devant l'Amour a atteint son plus haut degré, et touché a son extrême limite.

Pourtant il nous reste un mot à dire encore pour exprimer, autant que peut le faire une parole infirme, l'extrême désordre, le crime suprême de l'homme dans ses rapports avec l'Amour de Dieu; crime décisif qui fixe pour le prévaricateur l'éternelle destinée.

Quel est-il donc ce dernier coup dont le pécheur frappe le divin Amour, en se frappant lui-même d'un coup mortel, ou d'une irrémédiable blessure? Ah! le dernier coup frappé sur le divin Amour, par le péché de l'homme, le voici : Le coup de *l'apostasie.* Le dernier glaive enfoncé dans son cœur par la Prévarication, le voici : Le glaive de la *séparation,* c'est-à-dire le glaive de la haine et de la damnation! Coup

affreux et deux fois mortel, qui nous creuse, dès ici-bas, un enfer anticipé; séparation de la haine, séparation vraiment satanique ; en un mot, volontaire et libre *damnation*, qui est pour tout prévaricateur, comme un commencement d'enfer dans ce monde, en attendant l'éternel enfer de l'autre !

Que dit en effet, implicitement du moins, le prévaricateur à l'Amour qu'il offense et qu'il repousse, si ce n'est le mot de la *séparation,* le mot de la damnation elle-même : Va-t'en ! Laisse-moi jouir de mon plaisir, de ma passion, de moi-même. Et qu'est-ce que cela, si ce n'est comme un enfer qui commence? Car l'enfer dans son essence, qu'est-ce, si ce n'est le repoussement de Dieu par l'homme et l'éternel repousssement de l'homme par Dieu? Schisme éternel entre la Prévarication et la Sainteté; entre l'Amour qui demeure éternellement l'Amour, malgré la répulsion de la haine, et la haine qui demeure éternellement la haine, c'est-à-dire la nécessaire répulsion de l'Amour !

O pécheurs, ô pécheurs, libres déserteurs, volontaires apostats, et, dès lors, schismatiques nécessaires de l'Amour repoussé par vous-mêmes, ah ! songez à ceci : Nos Prévarications

creusent sous nos pieds l'abîme où elles nous emportent, et où, si nous ne nous arrêtons, nous descendons chaque jour. Que dis-je? non seulement notre péché prépare notre enfer mais il est déjà lui-même notre enfer; parce qu'il est le repoussement de l'Amour divin volontairement chassé de nous.

O mon Dieu, oui, notre enfer c'est d'être volontairement séparés de Vous, de Vous qui êtes l'Amour même en essence; enfer, du temps et enfer de l'éternité, qui se tiennent par l'invincible force des choses, comme votre Amour sur la terre et votre Amour dans le ciel. Car, mon ciel, ô Dieu d'Amour, c'est là où vous êtes ; et mon enfer, c'est là où vous n'êtes plus; là où je ne puis plus ni vous voir, ni vous aimer, ni vous embrasser! Ah! puisqu'il en est temps encore, faites que la séparation ne soit plus. Envoyez la Miséricorde pour nous rapporter l'Amour. Et, en nous rapportant l'Amour, qu'elle ferme pour nous l'enfer, l'enfer de la haine et de la séparation.

CONCLUSION

Donc, ô Amour infiniment puissant et infiniment miséricordieux, arrachez-nous de

notre enfer en nous arrachant à notre péché. Que votre bonté comble l'abîme de nos séparations; qu'elle étende sa main aussi forte que douce; qu'elle nous saisisse comme des naufragés, par les cheveux, dans ce torrent de fange et de boue où le péché nous traînait dans le temps, pour nous emporter à l'enfer de l'éternité.

O bonté divine, oui, convertissez-nous, purifiez-nous; transformez-nous par la toute-puissance de votre grâce. Et ainsi purifiés et transfigurés, rejetez-nous dans les bras de l'éternel Amour, afin que nous échappions au bras de l'éternelle justice.

Ah! voilà, en effet, ce qui, en nous inspirant l'horreur de ces cinq glaives enfoncés au cœur de cet Amour, doit en même temps nous inspirer la confiance du pardon et de la réconciliation. C'est que cet Amour tout négligé, méconnu, méprisé, trahi et repoussé qu'il est par nous, c'est toujours l'Amour; l'Amour qui n'attend pour nous rouvrir ses bras, qu'un signe de notre repentir; et prêt à courir le premier au devant de nous, comme le Père du prodigue en voyant revenir à lui son enfant infidèle, ingrat et prévaricateur.

Donc, Messieurs (et c'est sur ce sujet le dernier mot que je vous laisse), revenons tous repentants et contrits à cet Amour que nous avons blessé, non une fois seulement, mais cinq fois peut-être. Que ce seul mot sorti de notre cœur : *Mon Dieu, je vous aime*, fasse tomber du sien tous ces glaives dont nous avons montré les douloureuses blessures; et qu'il ne reste plus qu'un seul glaive, le glaive même de cet Amour; glaive sacré qui, au lieu de nous donner la mort, nous attachera à la vie, et ne transpercera notre cœur, que pour le fixer à jamais, comme à son centre béatifique, au cœur du divin Bien-Aimé.

Amen.

LA PREVARICATION HUMAINE

DEVANT

LA GRANDEUR DIVINE.

Quis Deus magnus sicut Deus noster?

Quel dieu est grand comme notre Dieu?
(Ps. 76. — 14).

Messieurs,

Après vous avoir montré ce que c'est que la Prévarication humaine devant la *Sagesse* et l'*Autorité* divines, nous avons essayé hier de vous montrer ce qu'elle est devant l'*Amour* divin.

Nous avons dit, d'abord, ce que ce divin Amour a fait et continue de faire toujours pour nous.

Dans l'ordre *naturel*, cet Amour est pour nous, tout à la fois, *Créateur*, *Conservateur* et *Providence;* trois actes d'Amour qui ne forment qu'un seul acte d'Amour.

Dans l'ordre *surnaturel*, ce même Amour se donne lui-même, et se révèle surtout dans les trois grands mystères de l'*Incarnation*, de la *Rédemption* et de la *Communion* : trois mystères d'Amour où se produit, comme par trois degrés, le besoin qu'a cet amour de se donner à nous.

Dans l'ordre *béatifique*, cet Amour consommant, pour toute l'Eternité, ce don de lui-même commencé dans le temps, doit se communiquer à nous d'une manière ineffable, et nous enivrer, par cette communication, du triple bonheur de le *voir*, de l'*aimer* et de le *posséder* éternellement. Vous avez, en ces quelques mots, l'abrégé du grand œuvre, et je dirais volontiers, du grand poëme en action de l'Amour de Dieu pour les hommes.

Comment, dès lors, nos cœurs ne se précipitent-ils pas à la rencontre de cet Amour, qui vient si spontanément et si généreusement à nous?

Mais, hélas ! comment par la Prévarication, répondons-nous aux avances de ce divin Amour ? Non seulement nous l'offensons : nous le blessons au cœur, et nous enfonçons dans ce cœur divin, les cinq glaives de notre *indifférence*, de notre

ingratitude, de notre *mépris*, de notre *trahison*, de notre *séparation* ou de notre apostasie

Ainsi notre Prévarication, considérée à ce troisième point de vue, doit d'autant plus émouvoir nos cœurs et nous inspirer une horreur profonde, qu'elle est le crime contre l'Amour, et le crime contre l'Amour porté à sa plus haute puissance.

Mais, Messieurs, il y a dans ce Dieu offensé et outragé par la Prévarication, une chose qui en fait mieux encore ressortir l'énormité. C'est sa *Grandeur*, et notamment son *Infinité*. Jusqu'ici, autant que la nature des choses et l'essence même de Dieu le permettent, dans la Prévarication humaine nous avons fait abstraction de cette Grandeur et de cette Infinité. Aujourd'hui je veux la considérer à ce point de vue le plus élevé de tous, d'où son incommensurable gravité nous apparaît dans une lumière plus éclatante encore.

C'est donc directement, cette fois, en face de la Grandeur ou de l'Infinité de Dieu, que nous allons placer la Prévarication de l'homme, pour nous en donner l'idée que nous en devons avoir, et nous en inspirer toute l'horreur qu'elle mérite.

Considérée d'abord comme une simple offense,

cette Prévarication a tout à la fois pour mesure, la dignité ou l'élévation de la personne offensée, et la bassesse et l'indignité de la personne qui offense. La gravité de l'offense qui a Dieu pour objet et l'homme pour auteur, ressortira donc de la réponse à ces deux questions, qui se posent ici tout d'abord : Quelle est la *Grandeur* de ce Dieu offensé par l'homme? Et quelle est la *petitesse* de cet homme qui offense Dieu? La lumière que projettent sur le sujet présent ces deux termes extrêmes, va nous montrer dans son plein jour la gravité de la Prévarication humaine, même abstraction faite des circonstances et des caractères qui la peuvent aggraver.

D'autre part, les circonstances, qui résultent nécessairement de la situation respective de ces deux termes extrêmes, impriment ici à l'offense de Dieu par l'homme des caractères particuliers qui en accroissent et en complètent la gravité.

C'est à ce double point de vue que nous allons nous placer, pour voir, dans une double clarté, ce que c'est que la Prévarication ayant pour *objet* la Grandeur ou l'Infinité de Dieu, et pour *auteur* la petitesse ou le néant de l'homme ; et empruntant à ces deux situations respectives des

caractères qui en augmentent la gravité, et nous font mieux comprendre l'horreur. l'humiliation, la honte, et finalement le repentir que nous en devons éprouver.

I

Ce qu'il faut ici bien entendre avant tout, c'est la Grandeur de l'Etre qu'atteint la Prévarication humaine ; car c'est la lumière que projette cette Grandeur de Dieu sur l'offense dont il est l'objet, qui nous en révèle d'abord la gravité. Mais cette Grandeur divine, comment vous la dire avec une langue humaine ? Dieu seul, par sa parole, par son Verbe égal à lui-même, pourrait tirer devant notre âme le voile qui nous dérobe sa Majesté, ou, du moins, nous en donner une idée, une image, un sentiment qui nous en pénètre jusqu'au plus intime de nos âmes, et par là nous inspire devant Elle le respect, le prosternement et l'adoration qu'Elle mérite.

Dieu a parlé, en effet ,et la Bible qui n'est que sa parole écrite, est d'un bout à l'autre non seulement une révélation, mais une exaltation

de la Grandeur, de l'Immensité, de la Puissance divine. Les Psaumes du Prophète royal, en particulier, sont comme un hymne continu, chanté à la Grandeur de Jéhovah ou du Dieu d'Israël.

Impossible de vous redire ici tous les accents de cet hymne que tirait de son cœur son enthousiasme sacré. Ecoutez seulement quelques-uns de ces accents si pleins des sentiments de la divine Majesté.

« Quel dieu est grand comme notre Dieu? *Quis deus magnus sicut Deus noster?* (Ps. 76-14)

Il est grand, notre Dieu, et sa puissance est grande comme lui-même. *Magnus Dominus noster et Magna virtus ejus* (Ps. 146-5).

Louez le Seigneur, et que vos louanges s'élèvent selon l'immensité de sa Grandeur. *Secundum multitudinem magnitudinis ejus.* (Ps. 150-2).

Oui, le Seigneur est digne de toute louange; car sa Grandeur n'a pas de limites. *Laudabilis, et magnitudinis ejus non est finis* (Ps. 144-3).

Ainsi chante David; et des cordes de sa harpe aucune ne vibre avec plus d'éclat que celle qui chante la Grandeur et la Majesté de Dieu.

J'entends Moïse, qui, de son côté, chante et exalte la puissance et la Majesté de Dieu. *Deus magnus et potens et terribilis* (Deut. x-17).

Et n'entendez-vous pas Judith, chantant au Dieu de la victoire l'hymne éclatant de sa faiblesse triomphante? O Adonaï, ô Seigneur, vous êtes Grand, et personne ne surpasse votre Grandeur. *Magnus es tu, et quem superare nemo potest* (Judith. xvi-16).

La puissance de sa Grandeur, qui pourra l'énoncer, s'écrie l'auteur de l'Ecclésiastique? *Virtutem magnitudinis ejus quis enuntiabit?* (xviii-4)

Il est grand, il est sublime, il est immense, s'écrie le prophète Baruch, profondément ému des Grandeurs du Dieu d'Israël. *Magnus est, excelsus, immensus* (Bar. iii-25).

Je m'arrête, Messieurs, dans ces citations, qui pourraient à elles seules remplir tout mon discours. Si nombreuses, en effet, et si éclatantes sont ces proclamations de la Grandeur de Dieu, si multiples et si saintement enthousiastes sont les chants qu'Elle a inspirés à tous les auteurs de nos Livres saints, que, si on voulait les réunir, les coordonner et les harmoniser pour en former comme un seul chant, on en composerait le plus magnifique poème qui ait jamais été fait, pour célébrer, chanter et exalter la Grandeur de Dieu.

Du reste, il y a un drame qui nous la repré-

sente toujours, et dans ce drame des hymnes et des chants qui l'exaltent sans cesse; la terre, la mer, le ciel, qui sont pour nous comme la trilogie de ce drame de notre monde visible, à leur manière, publient, exaltent et chantent cette grandeur de Dieu.

La *terre*, si petite pourtant devant tout l'univers, comme elle-même déjà fait éclater à nos yeux les images et les reflets de la Grandeur divine! « O Seigneur, notre Dieu, que votre nom est admirable sur toute la terre : *Domine*, *Deus noster*, *quam admirabile est nomen tuum in universa terra* (1)*!* La *terre,* ô Dieu, qui en a jeté les fondements, construit les architectures, et multiplié partout à sa surface les splendeurs et les merveilles? Qui secoue les montagnes sur leurs bases antiques, et qui les élève et les abaisse à son gré? (2) Qui les fait tressaillir comme les béliers? Et qui fait, comme les agneaux, bondir les collines (3)? Qui brise les cèdres du Liban? Qui ébranle le désert? Qui envoie et fait éclater sur nos têtes, avec le bruit la puissance de la foudre? Qui, si ce n'est le Seigneur, du souffle de

(1) Ps. VIII, 1.
(2) Ps. XXVIII, 4-8.
(3) Ps. 113.

sa bouche et du son de sa voix; le Seigneur dans toute sa Grandeur, sa force, sa magnificence? *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia*? Et cette terre qui l'a enveloppée de son atmosphère, comme d'une gaze légère, et l'a vêtue de la lumière, comme d'une robe éclatante? Oui, Seigneur, par toutes ces merveilles, vous faites éclater avec force sur la terre, votre magnificence. *Magnificatus es vehementer.*

Et la *mer*, ô Dieu! quelle image plus grandiose encore de votre majesté et de votre magnificence! Qu'elles sont admirables les élévations sublimes de ses flots! Qu'admirable vous apparaissez dans la profondeur de ses abîmes! Et qu'est-ce qui, à mes yeux, vous représente mieux que cette haute et vaste mer, alors qu'en regardant autour de moi sur le frêle navire qui m'emporte, j'aperçois partout des flots, et des rivages, nulle part?

Ah! je me trompe; il est un théâtre où votre grandeur se déploie avec plus d'éclat encore, le *ciel*, le ciel matériel, où se meuvent ces astres allumés par votre main, et qui au matin de la création, vous ont dit par leur lumière, en répondant à votre appel : « Nous voici. »

Oh! comme la grandeur de Dieu s'y déploie et

s'y montre, de monde en monde, à mesure que le regard de l'homme, guidé et agrandi par la science, en suit les traces éclatantes dans les profondeurs immesurées de l'espace indéfini!

Ah! quand je viens à me dire avec la science, que cette terre, où se révèle déjà d'une manière si prodigieuse la Grandeur divine, que cette terre avec ses neuf mille lieues de circonférence, n'apparaît plus que comme un grain de sable, dans la lumière qui éclaire de plus en plus les abîmes de ce ciel étoilé; quand on se rappelle que notre soleil, déjà un million trois cent mille fois plus vaste que notre globe, est, comme le soupçonne et déjà l'entrevoit la science, par rapport à quelqu'autre soleil, ce que cette terre est par rapport à lui-même; et quand on pense que ces mondes, aussi vastes que lointains, dont nous n'apercevons que de faibles lueurs, ou qui ne nous apparaissent que comme des points obscurs, sont des millions et encore des millions; et lorsque, d'un seul regard de la pensée, on embrasse tous ces mondes à la fois, et qu'on se dit que, derrière ou par delà toutes ces grandeurs dont l'idée seule semble nous donner le vertige, il est un être plus grand que tout cela, puisque lui-même est l'auteur de tout cela; et que, bien loin

qu'il ait par ces créations épuisé sa Grandeur et sa Puissance, il pourrait, s'il le voulait, créer mille mondes pareils et même de plus grands encore!...

Oh! alors, on se demande, en se prosternant dans un religieux étonnement, ce que doit être la Grandeur réelle de *Celui* pour qui la création de ces immesurables grandeurs n'a été qu'un jeu de sa Puissance, se jouant non seulement à travers toutes les merveilles de cet orbe terrestre, *Ludens in orbe terrarum*, mais se jouant à travers toutes les grandeurs vertigineuses, et toutes les inénarrables harmonies de tous ces mondes à la fois.

Oh! Messieurs, n'est-il pas vrai, alors on comprend la parole, ou plutôt le chant du Psalmiste, et l'on éprouve le besoin de s'écrier avec lui : O Dieu, votre Grandeur et votre Magnificence s'élèvent plus haut que tous les cieux : *Elevata est magnificentia tua super cœlos!* Et par delà toutes leurs profondeurs, votre Grandeur s'étend encore. Grand sur toute la surface de la terre, plus grand vous apparaissez sur les flots, et dans l'immensité de la mer; mais plus grand encore vous vous révélez et vous montrez chaque jour davantage, dans les profondeurs et les abîmes du ciel,

Elevata est magnificentia tua super cœlos (1). Car telle est, ô Dieu, votre Grandeur, que le ciel et les cieux des cieux ne vous contiennent pas. *Cœlum et cœli cœlorum te capere non possunt!* (2)

Certes, Messieurs, la contemplation attentive des spectacles grandioses de ce monde sidéral et des grandeurs qu'il révèle de plus en plus aux regards de la science, est bien de nature à parler à l'imagination populaire, et elle tient dans un étonnement qui touche à la stupéfaction; surtout, si l'on se rappelle que cette Grandeur de Dieu se découvre d'une manière non moins stupéfiante, dans un monde jeté par la même Puissance à l'extrémité opposée à celui dont nous venons d'entr'ouvrir quelque peu les profondeurs mystérieuses, à savoir, dans ce monde qu'on nomme aujourd'hui le monde des *infiniment petits*. C'est de ces deux mondes, en effet, que saint Augustin a pu dire avec une souveraine raison : « Il n'est « (Dieu) ni moins Grand dans ceux-ci, ni plus « Grand dans ceux-là, *Nec Minor in istis, nec Major* « *in illis.* » Et les merveilles qui, chaque jour, sortent, pour se montrer à nous, des abîmes de

(1) Ps. VIII.
(2) III Reg. VIII. 27.

cet autre monde, pour beaucoup à peine soupçonné, confirment de plus en plus sur ce point la parole du grand Docteur.

Oui, tout ce que je viens de dire, d'après la sainte Ecriture, sur la Grandeur de Dieu, peut vivement saisir l'imagination du peuple; et, sous ce rapport, nous sommes tous *peuple.*

Mais pour un auditoire particulièrement intelligent, comme celui-ci, il y a un mot qui peut tenir lieu de tout et, mieux que tout, dit à l'intelligence ce que c'est que cette Grandeur divine offensée par la Prévarication humaine, et par conséquent, nous montre, dans une plus grande lumière, la gravité de cette Prévarication; ce mot c'est celui-ci : *l'Infini*, l'Infini de l'Etre, l'Infini substantiel, l'Infini vivant, l'Infini personnel.

Aussi, ce qui nous empêche surtout de bien entendre ce que c'est que la Prévarication humaine devant la Grandeur divine, c'est la difficulté de nous faire une idée suffisante, et surtout l'impossibilité d'avoir la compréhension adéquate d'un Infini réel, d'un Infini vivant, d'un Infini personnel.

Ah! c'est que, tout ce que nous pouvons concevoir et nous représenter, en nous élançant, par

l'imagination et par la pensée, par delà les frontières de tous ces mondes créés, demeure tellement au-dessous de cet Infini vivant, que nous n'arrivons jamais à bien comprendre la gravité, l'énormité, et dans un sens vrai, l'*Infinité* de la Prévarication qui a pour objet cette Infinie Majesté. Et nous n'en pouvons saisir et concevoir quelque chose, qu'en appelant les contrastes et les comparaisons au secours de notre faible pensée et de nos étroites conceptions; c'est-à-dire en rapprochant cette Majesté infinie de toutes les autres majestés, auxquelles peut se prendre la Prévarication, et en montrant, autant que le peut faire notre humaine faiblesse, combien l'offense faite à la Première surpasse l'offense faite à toutes les autres; et, comment si haut que celle-ci puisse monter, elle demeure toujours infiniment au-dessous de l'offense qui s'attaque à l'Infini lui-même.

Pour nous aider à mieux entendre ce que c'est que la Prévarication de l'homme se prenant, pour l'offenser ou l'outrager, à l'Infini de Dieu, il faut donc nous rappeler ce principe, en ce sujet absolument élémentaire, à savoir que, toutes choses égales d'ailleurs, la gravité de l'offense grandit avec la dignité et la majesté de l'être

offensé. Donc, si vous voulez vous faire quelque idée de la grandeur de l'offense qui outrage l'Infini, allez, parcourez, de degré en degré, la hiérarchie des êtres qui peuvent être, sous des rapports divers, l'objet d'une offense, d'une injure, d'un outrage.

Fouler sous vos pieds, écraser même tout à fait le ver qui se traîne dans la poussière du chemin; qu'est-ce que cela? Rien, au point de vue de l'offense et de la responsabilité qu'elle impose. Blesser un animal quelconque, le défigurer, le mutiler, le tuer même, sauf l'injure ou le tort qui en peut revenir au maître qui le possède, qu'est-ce que cela encore? Mais outrager un *homme*, fût-ce le dernier des hommes; sans raison, sans motif, le blesser, l'insulter, l'humilier; ah! déjà vous commencez à sentir monter dans votre cœur, contre l'offense et l'offenseur, je ne sais quoi de justement indigné.

Je comprends; c'est que, même ce dernier des hommes, mis en face des créatures qu'il domine, déjà vous apparaît grand, si petit soit-il devant l'Infini de Dieu; c'est que cet offensé, cet insulté, cet humilié, cet outragé, déjà porte sous vos yeux l'honneur et la gloire d'une haute majesté, c'est-à-dire, une grande image du Dieu qui l'a créé.

Mais si cet homme est un *père*, c'est-à-dire un homme, avec Dieu, votre *auteur*, comme tel, investi devant vous de la royauté la plus naturelle et la plus légitime, et, comme tel aussi, portant à son front, avec une majesté de plus, un reflet de la paternité même de Dieu : Ne sentez-vous pas grandir la gravité de l'offense, avec l'injure faite à cet homme, qui, à vos yeux, est plus qu'un homme, et votre indignation monter avec la Prévarication ?

Et si cet homme investi, pour le service public, d'une haute magistrature, porte dans sa personne, non plus seulement comme citoyen, mais comme magistrat, une part plus grande de la dignité et de la majesté de la patrie ; et si cet homme est insulté, comme magistrat, dans l'exercice même de sa propre magistrature ; qui ne comprend que l'offense ici encore s'élève avec la grandeur de l'être offensé ?

Et si cet offensé, cet outragé est supposé le chef légitime d'un grand peuple, régnant pacifiquement, soit en vertu d'un droit traditionnel, soit en vertu d'une acclamation ou d'une ovation universelle, et à ce titre incarnant dans sa personne et dans sa fonction la majesté de la Patrie tout entière : Ah ! n'est-il pas vrai, qu'un

noble et invincible instinct révèle à tout cœur bien né et à tout esprit bien fait, que l'offense prend alors un caractère de gravité absolument exceptionnel ? Elle monte, en effet, pour atteindre cette majesté, au plus haut sommet du monde social ; et elle est grande comme la Patrie elle-même, personnifiée dans le royal outragé qui représente le droit, l'honneur et l'autorité de quarante ou cinquante millions d'êtres humains.

Eh bien, entre cette royale majesté et la divine Majesté, quelle distance y a-t-il? Encore un Infini !

Agrandissons le spectacle. Représentons-nous, ce qui ne fut et sans doute ne sera jamais, une Majesté plus haute encore que tout ce que nous venons de supposer, un chef universel, de quelque nom qu'il se nomme, un Roi, un Empereur, régnant avec une autorité aussi complète qu'incontestée et avec un amour égal à son autorité, non plus seulement sur une grande nation, mais sur toute la terre ; et, l'humanité *entière*, venant, au point de vue de l'autorité volontairement acceptée, se résumer et se personnifier dans un homme.

Au fond de la perspective qu'entr'ouvre devant nos yeux cette hypothèse, quelle majesté nous

apparaît! Et, dans la pensée de tous ceux qui l'environnent de leurs légitimes respects, et lui accordent, sans la discuter, leur libre et affectueuse obéissance; quel nom, je vous prie, mériterait l'injure montant jusqu'à cette majesté humaine personnifiant toutes les grandeurs de l'humanité? Et, pourtant, entre cette majesté humaine et la Majesté divine, qu'y a-t-il qui les sépare? Encore un Infini!

Et maintenant, si vous le voulez, agrandissons encore les horizons, et reculons cette perspective où je place la grandeur telle que nous venons de l'imaginer; allons plus loin et montons plus haut; supposons à cette majesté des proportions telles qu'il nous sera possible de les concevoir; car, si le *réel* que nous pouvons embrasser est étroit, immense est le *possible* que nous pouvons concevoir.

Donc, un moment, supposons que de tous ces mondes, qui se promènent dans les profondeurs de l'espace, Dieu ait voulu faire un seul monde égalant par son étendue l'étendue de tous ces mondes. Supposons encore que Dieu ait voulu multiplier, à la surface de ce monde universel, les êtres intelligents et libres, en proportion de la grandeur de sa masse et de son étendue; sup-

posons, enfin, que Dieu ait placé au centre de toute cette immense population d'êtres libres, un Roi vraiment universel : Imaginez-vous alors, les proportions de cette majesté investie du droit de commander à ces milliards de milliards d'êtres créés, soumis à l'autorité de ce roi et maître non seulement de la terre et de l'humanité, mais de toute cette création incommensurable, et dont les limites reculent toujours devant nous !...

Eh bien, Messieurs, cette majesté que nous venons d'imaginer, et dont le poids semble accabler et déconcerter l'imagination ; cette majesté qui a reçu la royauté souveraine de tous les mondes ; cette majesté devant laquelle, je le suppose, toutes les intelligences et toutes les libertés, comme toutes les étoiles et tous les soleils, passent en s'inclinant ; qu'est-ce encore, après tout, devant la divine Majesté, à laquelle tous les mondes avec tous leurs soleils ne forment à son front qu'une couronne légère? Cette grandeur créée, et la Majesté incréée, quelle distance les sépare? La même qui sépare la création du Créateur; Dieu, d'un grain de sable; le fini, de l'Infini. Oui, de cette majesté, que par un suprême effort de l'imagination nous venons de supposer,

jusqu'à la divine Majesté, objet de l'humaine Prévarication, il y a encore l'Infini; l'Infini en hauteur et en profondeur, en largeur et en longueur, l'Infini en substance, l'Infini en durée, l'Infini en puissance et en immensité!

Or, la Prévarication humaine ou le péché, franchit cet abîme de l'Infini. Elle monte plus haut que toutes ces grandeurs créées, plus haut que tous les soleils et tous les mondes, plus haut même que toutes les hiérarchies des anges: elle s'élance jusqu'à l'Infini personnel et substantiel lui-même; et tout *Infini* qu'il est, elle l'offense jusque sur le trône de son Infinité et de son Eternité. Oui, la liberté humaine commet ce crime; connaissant Dieu et se connaissant elle-même, elle offense, et quelquefois même elle outrage et elle insulte la Majesté Infinie, ou l'Infini dans la Grandeur.

Nous pourrions nous arrêter ici, car la lumière qui tombe sur l'offense de la Grandeur de l'Offensé, nous la montre sous un jour déjà bien assez effrayant.

Mais, dans la gravité de la Prévarication de l'homme envers Dieu, il entre un autre *facteur* que nous ne pouvons négliger, *l'auteur de l'offense;* car ce qui, par l'effet d'un contraste sai-

sissant, augmente ici la gravité de cette Prévarication, c'est la *petitesse* de l'être qui offense, mise devant la Grandeur infinie de l'Etre offensé.

Ah! sans doute, placé en face des créatures inférieures que Dieu a soumises à son empire, l'homme apparaît grand; et nous-même, nous avons fait remarquer comment sa situation devant les créatures mises à son service, donne à cette Grandeur relative un singulier relief.

Mais regardez un homme, un homme prévaricateur surtout, l'homme *seul* en face de Dieu, au milieu de tous les êtres que le Créateur a faits, comme lui-même, intelligents et libres : Oh! comme dans cet isolement, cette *unité* ou cette molécule humaine apparaît effroyablement petite!

O pécheur, pécheur ici présent, vous l'avez offensé, cet Etre infini. Eh bien! qui êtes-vous, vous-même? *Vous*, l'offenseur audacieux de l'infinie Majesté? Rentrez, rentrez en vous-même et, vous regardant dans votre *solitude*, rendez-vous compte, si vous le pouvez, de ce que vous êtes, en face de cet Infini par vous offensé, outragé peut-être. Oui, suivant le conseil d'un ascète illustre, voulant inspirer aux autres et à

lui-mème une horreur profonde du péché, voyez-vous, vous-même, tel que vous êtes, vous *l'auteur* de votre Prévarication, comparé à cet Infini *Objet* de cette Prévarication.

Vous qui n'êtes l'auteur que de votre péché, vous qui avez reçu tout ce que vous possédez et tout ce que vous êtes; vous qui ne pouvez pas même vous donner l'assurance d'un quart d'heure de cette double possession; vous, qui pour vivre un jour de plus, dépendez non seulement de votre Créateur, mais encore de ces créatures qu'il a placées sous vos pieds; vous qui êtes réduit, rien que pour vivre, à demander à une plante, à un animal, souvent même à l'aliment le plus trivial, la puissance de subsister; vous qui n'avez rien par vous-même, et par vous-mème ne pouvez rien conserver, même votre propre vie; vous, enfin, qui, sans la main de ce Dieu qui vous retient, à chaque instant retomberiez dans l'abîme du néant; oui, pour comprendre tout ce qu'il y a d'énorme dans votre Prévarication, demandez-vous ce que vous êtes en face de cet Infini, qu'elle offense et qu'elle outrage.

Même sans franchir les limites de la cité où se meut votre vie, qu'êtes-vous, par rapport à.

la population qui vous environne? Quoi! la cent millième partie des êtres qui la composent? Qu'êtes-vous devant la France entière? Quoi! peut-être la quarante millionième partie de tous les êtres humains que porte la terre de la Patrie?

Dirigez plus loin vos regards; et demandez-vous : Que suis-je, devant toutes les patries qui composent toute notre vieille Europe? A mesure que vous agrandissez l'horizon de votre regard, ne voyez-vous pas comment, au milieu de ces unités humaines dont le nombre s'agrandit toujours, diminue à vos propres yeux la grandeur de cette unité qui est vous-même?

Qu'est-ce donc, si vous embrassez dans le rayon prolongé de ce regard l'humanité tout entière? Et non seulement l'humanité du présent, mais l'humanité de tous les siècles: oh! alors, dans ces milliards d'hommes, pour combien faut-il compter la somme d'être que vous représentez?

Mais ici encore agrandissons avec les horizons le panorama des êtres, non plus seulement des êtres humains qui se remuent et se sont remués, depuis le commencement du monde, à la surface de ce globe terrestre; étendons-le

par la pensée jusqu'à ces mondes immenses, dont nous venons de parler, et dont le nombre, au dire de la science, est aussi prodigieux que leur immensité. Dieu, s'il l'a voulu, n'a-t-il pu jeter à la surface de tous ces mondes, n'importe sous quelle forme, des êtres comme nous intelligents et libres? L'a-t-il voulu? Je l'ignore. Mais supposons qu'il l'ait voulu, et qu'il l'ait fait en un nombre proportionné à la grandeur de leur masse; ah! ces masses, dont la science elle-même n'a pu encore préciser l'étendue, les avez-vous mesurées? Ces mondes et ces soleils, dont elle ne sait et ne saura jamais peut-être le nombre, les avez-vous comptés? Et, dans l'hypothèse que nous venons de faire, ces êtres qu'ils portent à leur surface, et dont le nombre est en proportion de leur volume, comment les compterez-vous? *Multitudinem quis enarrabit?*

Montons plus haut encore, et par la pensée pénétrons plus avant dans les mystérieuses profondeurs de toute la création. De ces mondes matériels, élevons-nous jusqu'aux immatériels, et de la création visible, passons à l'invisible. Parcourez tous les degrés, visitez toutes les sphères du monde des esprits. Là,

si vous le pouvez, comptez les anges et les archanges, les puissances, et les principautés, les séraphins et les chérubins, toutes les légions, toutes les phalanges dont se compose cette immense armée des esprits invisibles, qui se déploient sous le regard de Dieu dans les clartés du céleste empire. Ah! si déjà vous ne pouvez compter les esprits unis à un corps dans les mondes visibles, le nombre des esprits qui se meuvent dans ce monde des invisibles, comment les compterez-vous?

Et maintenant, après cette universelle revue de tous les êtres intelligents et libres que Dieu a semés à la surface de notre monde terrestre, et peut-être dans tous les autres mondes; de ces milliards et de ces milliards d'êtres embrassés par le regard de votre pensée, revenez à cet atome vivant, à cette parcelle infiniment petite de l'être qui est vous-même!... Oh! voyez-vous alors ce que, devant cette *universalité*, pèse cette *unité* qui s'appelle votre *personnalité*?

Ne voyez-vous pas que vous êtes devant tous ces êtres, comme la goutte d'eau devant toutes les eaux de tous les Océans; comme une feuille fragile devant toutes les feuilles tombées de tous les arbres à la surface de la terre; comme un grain

de sable devant tous les grains de sable qui couvrent, depuis six mille ans, tous les rivages; moins que cela encore, comme un grain de poussière devant tous les grains de poussière soulevés sur tous les chemins du monde, et semés partout dans l'atmosphère que nous respirons?

Quoi! Et voilà l'être qui, sciemment et librement, du fond de son néant, fait monter sa Prévarication jusqu'à l'Infini de Dieu?... Oui, d'un côté, un *néant* qui offense; de l'autre, un *Infini* offensé!

Ah! s'il est vrai que l'offense grandit tout à la fois avec la grandeur de *l'Offensé* et avec la petitesse de l'être qui offense; et si nous avons, au moins dans une mesure, l'intelligence des choses; qui de nous, face à face avec ce contraste effrayant, pourra ne pas entendre ce que veut dire cette parole : *La Prévarication humaine devant la Grandeur divine?*

Eh! qui donc, après avoir outragé cette infinie Majesté, n'éprouvera le besoin de s'écrier : O mon Dieu, que suis-je devant vous, moi qui ai fait monter l'outrage jusqu'à votre infinie Grandeur? Qu'est-ce que mon ignorance, devant l'Infini de votre science? Qu'est-ce que ma faiblesse et mon infirmité, devant l'Infini de votre

force et de votre puissance? Qu'est-ce que ma vie si couverte de souillures et d'impuretés, devant l'Infini de votre Sainteté? Qu'est-ce que cette vie si pleine de Prévarications, d'injustices et d'iniquités, devant l'Infini de votre Rectitude, de votre Justice et de votre Équité? Qu'est-ce que cet être si rempli de mensonges, d'hypocrisies et de faussetés, devant l'Infini de votre éternelle, infaillible et immuable Vérité? Qu'est-ce, enfin, que cet avorton, ce néant couvert de l'opprobre de ses péchés, devant la Majesté, la Gloire et les Splendeurs de votre Infinité?

Oh! alors, je comprends que ce pécheur ému, étonné, stupéfait au spectacle de sa Prévarication, laisse échapper de son cœur cette exclamation qui atteste à la fois, avec le sentiment de son offense, la profondeur de son repentir:

Comment, en face de cet outrage fait à l'Infini, mon Créateur et mon Père, comment, toutes les créatures ne s'insurgent-elles pas contre moi? Comment consentent-elles encore à se faire mes servantes, lorsque par ma Prévarication j'ai outragé l'Infini, leur Maître et le mien? Comment les anges armés, pour venger ses droits, du glaive de son éternelle justice, ne m'ont-ils pas frappé? Comment Dieu lui-même, l'Infini

outragé par sa vile créature, ne m'a-t-il pas écrasé sous sa foudre vengeresse? Comment tout ce que Dieu avait créé pour moi, le soleil, la lune, les étoiles, tous les éléments, tous les animaux, au lieu d'exercer sur moi leurs légitimes vengeances, continuent-ils de me rendre, malgré ma Prévarication, des services immérités? Comment la terre elle-même, témoin de mon épouvantable félonie envers mon Créateur, ne s'entr'ouvre-t-elle pas sous mes pieds, pour me laisser tomber avec mes Prévarications et mes crimes, dans l'éternel abîme de l'Enfer? Et, comment moi, Prévaricateur, moi qui ai offensé l'Infini, osé-je encore regarder du côté du ciel?

O Majesté infinie, vous dont la bonté égale la Grandeur, pardonnez, pardonnez! Ah! c'est que ma Prévarication est grande, plus grande que je ne puis dire, et que seul l'Infini de votre bonté peut couvrir et effacer l'Infini de mon iniquité!

II

Jusqu'ici, Messieurs, suivant la pensée d'un des plus illustres ascètes, saint Ignace de Lo-

yola, nous avons montré comment l'énormité de la Prévarication humaine ressort doublement et tout à la fois de l'infiniment grand de la Personne offensée, et de l'infiniment petit de la personne qui offense.

Quiconque aura mesuré, ou seulement entrevu l'abîme qui sépare dans la Prévarication humaine l'offensant de l'offensé ; quiconque surtout a pu avoir l'idée un peu lucide, et le sentiment quelque peu profond de ce contraste capable de tenir la pensée dans l'étonnement, et l'âme tout entière dans une sorte de stupéfaction ; ah ! celui-là n'aura pas de peine à comprendre nos plus grands Docteurs, alors qu'ils reconnaissent dans la Prévarication quelque chose d'Infini, c'est-à-dire l'Infini de son objet, mis en face du néant de son auteur, et comme ils disent, une certaine Infinité : *Aliquam Infinitatem.*

Nous pourrions nous arrêter ici ; car la double lumière qui vient de ces deux points extrêmes, semble jeter sur l'énormité de l'humaine Prévarication une assez grande clarté.

Cependant nous devons ajouter que cette Prévarication emprunte à son objet et à son auteur certains caractères, qui en augmentent encore singulièrement l'énormité déjà démon-

trée si grande. Je me contente de signaler, en quelques mots les trois caractères que voici : La Prévarication est 1° devant l'Etre Infini de Dieu, un *mépris* souverain ; 2° devant son infinie présence ou son *immensité* une *insulte* audacieuse ; 3° devant son infinie puissance, un *défi* insolent.

1° Le premier caractère qui aggrave ici la Prévarication humaine devant la Grandeur divine, c'est ce que j'appelle le caractère du *mépris*. C'est qu'à la bien prendre, en effet, toute offense grave et réfléchie de la divine Majesté implique le *mépris* de la Majesté offensée.

Hier, je vous signalais le mépris du divin Amour par la Prévarication humaine, mais en faisant autant que possible abstraction de son Infinité. Aujourd'hui, il s'agit de se rendre compte de ce que c'est que le mépris de l'homme devant l'*Infini* même en personne.

Et d'abord, qu'est-ce que le *mépris* ? Le mépris que nous exprimons en latin par ces mots : *despicere*, *spernere*, le mépris n'est pas seulement un jugement par lequel nous jugeons un être indigne de notre estime : c'est encore un sentiment par lequel nous nous détournons de la bassesse vraie ou supposée d'un être que, dans notre pensée, nous abaissons au-dessous de

nous-mêmes, le regardant pour ainsi dire, de *haut* en *bas*, comme semble l'exprimer le mot *despicere*. Et quand ce mépris est suprême, non seulement il met au-dessous de lui, mais au-dessous de *tout* l'être méprisé.

Or, qui ne sait ce que fait peser sur l'âme de l'être méprisé ce fardeau du mépris? Ah! c'est que l'homme, jusque dans ses plus profonds abaissements, d'ordinaire garde je ne sais quel sens de la grandeur. Ce n'est pas en vain que Dieu a fait l'homme à son image; c'est ce reflet de grandeur tombée sur lui du visage de son Créateur qui lui fait tant désirer l'estime et le suffrage des âmes humaines; et c'est, en même temps, ce qui explique pourquoi leur mépris réel ou imaginaire, lui paraît si lourd à porter.

Chose remarquable, l'homme qui se sent assez fort pour supporter tout ce qu'on peut souffrir ici-bas, la ruine, la misère, la souffrance et même la mort, ne supporte pas le mépris. Lui qui a pu, au sein des plus grandes catastrophes, demeurer debout et supporter tous les désastres, ne supporte pas la perte de son honneur, et il succombe sous le poids du mépris. Il acceptera d'être attaqué, d'être blessé, et matériellement ruiné; il n'acceptera pas d'être *méprisé*. Ecoutez :

Un homme, pour un de ces attentats que châtie la justice humaine, vient d'être condamné à mort. Demain est le jour fixé pour son exécution; demain, le condamné doit monter à l'échafaud... Pendant toute la nuit, le spectacle que lui prépare cet affreux *demain* obsède comme un cauchemar son imagination effrayée et son âme oppressée. — Quoi! dit-il, demain, paraître au grand jour, pour donner à la multitude, qui va m'accabler de ses regards, le spectacle de mon infamie? Ah! mourir, poser ma tête sous l'instrument fatal, je le puis. Mais, porter le poids de tous les mépris, qui, demain, doivent tomber sur moi! oh! non, non, je ne le puis. Mourons, mourons plus tôt!... O mort, ô mort! viens à moi! Quoi qu'il m'en coûte pour t'embrasser, viens quand même; j'accepte aujourd'hui ton supplice, pourvu que tu me dérobes au mépris qui m'attend demain. Le lendemain, quand vint la justice humaine, pour livrer à la vindicte sociale son corps vivant, elle trouva, quoi? un cadavre!

Hélas! combien d'hommes, même parmi ceux que n'attendait pas l'infamie de l'échafaud, ont demandé à la mort par un coupable suicide, de les dérober au supplice du mépris!

Tel apparaît l'homme devant le mépris hu-

main. Et plus l'être méprisé se sent grand et élevé, plus grande est l'injure que fait le mépris, et plus grande la souffrance qu'il impose. Tel est d'ordinaire le mépris qui tombe sur les plus hautes majestés de la terre, le jour ou le lendemain de leur chute; et telle la souffrance qui accable sous le poids du mépris ces majestés tombées.

Aussi, nulle intelligence humaine ne comprendra, nul cœur humain ne sentira, et nulle parole humaine ne dira jamais ce qu'a éprouvé, au jour de sa Passion, le Sauveur Jésus, l'Homme-Dieu, c'est-à-dire la plus haute Majesté humaine jointe à la Majesté divine, lorsqu'il sentit tomber sur lui tous les mépris à la fois; et quels mépris!..

Mépris devant les grands, devant Hérode et sa cour; alors qu'il renvoyait Jésus à Pilate, couvert du vêtement même du mépris, *Sprevit eum Herodes cum omni exercitu suo.*

Mépris devant la populace, c'est-à-dire devant ce qu'il y a de plus abject et de plus méprisable, mépris dont le Divin méprisé atteste lui-même l'ineffable souffrance, alors qu'il s'écrie par la voix de son royal Prophète : « Tous les mépris sont tombés sur moi ; me voici comme

un ver de terre, *Ego sum vermis;* me voici moins qu'un homme, *et non homo;* me voici devenu l'opprobre des hommes, *opprobrium hominum*; me voici devenu l'abjection de la populace elle-même, *abjectio plebis* (1).

Le mépris, enfin, devant le tribunal de la justice, devant Pilate, les princes des Prêtres et tout le peuple assemblé ; c'est-à-dire le mépris simultané des grands et des petits; alors que Jérusalem put voir ce spectacle capable d'émouvoir la terre et le ciel, à savoir : Jésus, c'est-à-dire, la Sainteté, la Justice, l'Amour incarnés, mis en parallèle avec Barabbas, c'est-à-dire, avec l'iniquité, le crime, la scélératesse; et ce qui est le degré le plus extrême que puisse atteindre le mépris, Jésus mis au-dessous de Barabbas ; c'est-à-dire, la Sainteté mise au-dessous de la scélératesse, et la Majesté mise au-dessous de la bassesse même !

Aussi, ô Sauveur Jésus, ô Divin méprisé, votre exemple nous dit mieux que toutes les éloquences jusqu'où peut aller et jusqu'où va, en effet, la Prévarication humaine devant la Grandeur divine; car elle fait tomber le mépris sur l'*Infini* lui-même!

Et certes, si toute grandeur sent croître, à

(1) Ps. XXI 7-8.

mesure qu'elle s'élève elle-même, l'injure du mépris; que doit être devant la Grandeur en essence, le mépris que cet être infime et prévaricateur, qui s'appelle un *homme pécheur*, ose faire monter jusqu'à Elle?

Autant il est facile de poser cette question, autant il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'y répondre. Comment, en effet, concevoir avec une intelligence finie, comment dire avec une parole infirme, ce que peut être le mépris se prenant à une Majesté Infinie? Ah! un Dieu couvert du mépris de l'homme, *un Infini méprisé!...* Anges du ciel, vous qui contemplez face à face cette infinie Majesté, peut-être avez-vous une pensée pour comprendre, et une parole pour exprimer, tout ce qu'il y a dans ces deux mots : *L'Infini méprisé!* Pour nous, hélas! force nous est d'y renoncer. Nous ne pouvons ici que nous prosterner devant cet Infini de Dieu et nous voilant la face devant cette ineffable Majesté, faire en tremblant, dans nos âmes recueillies, écho à cette parole : L'*Infini méprisé*! L'*Infini méprisé!*

Et pourtant, en vain essayerions-nous de le nier, le mépris de l'Infini ou l'Infini méprisé, c'est la réalité absolument indéniable de la Pré-

varication humaine ou de l'offense de Dieu par l'homme.

Mais comment, demandez-vous, comment cette offense de Dieu par l'homme implique-t-elle le mépris de l'Infini? Il n'est pas difficile de l'entendre.

L'homme prévaricateur sait-il qu'il offense une Majesté infinie? Et s'il le sait, quelle place, en prévariquant, fait-il, dans son choix et dans ses préférences, à cette infinie Majesté? La réponse à ces deux questions emporte avec elle, et contient la révélation du mépris que la Prévarication de l'homme laisse tomber sur Dieu, ou plutôt fait monter jusqu'à Dieu.

Le prévaricateur sait-il, à l'heure même de sa Prévarication, que son offense monte jusqu'à une Majesté infinie? Qui pourrait le nier, sans nier la Prévarication elle-même? L'acte de sa volonté ne pouvant évidemment aller plus loin que celui de sa pensée. Mais il n'y pense pas, dira peut-être quelqu'un. — Explicitement et directement, soit; mais implicitement et indirectement, il faut au moins le supposer; ou bien, il faut écarter l'idée et le fait de la Prévarication; ce qui est contre l'hypothèse présente. Que serait une offense ignorant tout à fait son

objet? Eh bien! si le prévaricateur sait à qui s'adresse son offense, c'est-à-dire quelle Majesté est l'objet de sa Prévarication, je demande quelle place occupe dans ses préférences cette infinie Majesté?

Et d'abord, rien n'est plus certain, il la met au-dessous de *lui-même*, ou se met lui-même au-dessus d'Elle. Pourquoi l'homme pèche-t-il? Que veut-il, que cherche-t-il par sa Prévarication contre Dieu? Manifestement, il veut se satisfaire lui-même; au lieu de la volonté et du bon plaisir de Dieu, il cherche son bon plaisir et sa propre volonté. Donc, à la lettre, par le fait de son choix et de son libre choix, il se met lui-même au-dessus de l'Infini, et par conséquent, il met au-dessous de lui-même cet Infini qu'il offense. Or, mettre au-dessous de soi, abaisser au-dessous de soi, qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire *mépriser*.

Il y a plus. Non seulement le prévaricateur par l'acte même de sa Prévarication, abaisse au-dessous de lui-même l'Infinie Majesté; il l'abaisse même au-dessous de ce qui est inférieur à lui-même.

Qu'y a-t-il, en effet, souvent au fond, ou au point de départ d'une Prévarication humaine, ou

d'une offense de Dieu? Ce qu'il y a? Mais, il y a le désir et la volonté de complaire à une créature. Et à quelle créature? Grand Dieu! Peut-être à la plus vile et à la plus méprisable des créatures; à l'une de ces créatures que le monde lui-même couvre de ses mépris; à des créatures personnifiant la corruption et le crime, vivant de leurs hontes, de leurs débauches et de leur infamie! Oui, ô Dieu, ô Roi Suprême, ô Majesté Infinie, un jour, un homme qui vous connaît et même prétend vous adorer ose, à l'heure de son choix, vous mettre dans la balance avec l'être le plus déshonoré qui se puisse imaginer; disons le mot, avec une courtisane, une prostituée : D'un côté l'Infini, de l'autre le néant, moins que cela, le crime et l'infamie ! Entre l'un et l'autre il faut choisir; préférer l'un à l'autre, plaire à l'un ou plaire àl'autre : l'alternative est inévitable. Eh bien! dans le libre choix du prévaricateur, la Majesté Infinie est mise au-dessous de la suprême infamie!

Et qu'est-ce que cela, je vous prie, si ce n'est la Prévarication humaine poussée jusqu'au mépris de l'Infini lui-même?

2º La Prévarication humaine devant la Grandeur divine, alors qu'elle est délibérée et com-

mise en toute connaissance de cause, revêt avec le caractère du *mépris*, le caractère de *l'insulte;* elle est plus qu'une simple offense, elle est, à la lettre, une insulte à l'infinie Majesté de Dieu. Pourquoi? Parceque la Prévarication ou le péché, est une offense faite *en face* et sous les regards de l'Etre offensé.

Tel est, en effet, ce qui constitue et caractérise surtout ce que l'on nomme une *insulte;* c'est une offense encore, c'est un mépris encore; mais c'est une offense commise en face de l'offensé, c'est un mépris montré aux regards de l'Etre méprisé.

Autre chose est l'offense ou l'injure faite de loin; et autre chose est l'offense faite de près, et en face même de l'offensé. Qui ne sait combien, toutes choses égales d'ailleurs, la seconde l'emporte sur la première; et combien ce qu'on appelle insulte, est pour tout homme un poids lourd à porter. L'homme supporte encore assez facilement l'offense faite à distance. Il a même souvent la ressource de la dissimuler et de l'envelopper de son silence. Combien d'hommes, chaque jour, sans trop s'en émouvoir et sans songer à y donner suite, s'envoient de loin mutuellement l'offense et l'injure. Mais l'offense et

l'injure *en face*, oh! qu'ils sont rares ceux qui les peuvent supporter! D'ordinaire l'offense en face, ou l'injure sous les yeux de celui qu'on offense, provoque les grandes irritations, soulève les colères frémissantes, suscite les projets de vengeance et les duels à mort. L'offensé veut une satisfaction, et, même au péril de sa vie, il exige une réparation grande comme l'offense. Chose étrange! on aime mieux s'exposer à la mort, et risquer même son Eternité, plutôt que d'accepter, sans vengeance ou sans représailles, une offense, une injure faite à ce qu'on nomme sa dignité.

Eh bien, Messieurs, on essayerait en vain de se le dissimuler à soi-même, la Prévarication humaine, sachant ce qu'elle fait et à qui elle s'adresse, est une offense *en face;* c'est l'injure faite, sous son propre regard, à la divine Majesté.

Comment, en effet, le prévaricateur pourrait-il se dérober à la lumière de ce divin regard, et à la réalité de cette divine Présence, la plus vraie, la plus intime qu'il soit possible d'imaginer? En vain, selon le mot du Prophète, le pécheur essayerait d'envelopper de ténèbres et d'environner de murailles le mystère de son péché; en vain dirait-il, à l'heure où il médite la consommation de son crime : Il fait nuit autour de

moi, et des murailles m'environnent de toutes parts.« Le Seigneur ne me verra pas; *Dominus*, « *non videbit* (1). Non, aucun œil ne me verra; « *Non me videbit oculus*, dit l'adultère, au moment d'accomplir son œuvre de ténèbres (2). » Quoi! s'écrie Bossuet, vous ne comptez donc pas parmi les *voyants* Celui qui habite aux cieux? Vous oubliez qu'il est toute vue, toute ouïe, toute intelligence? que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre tout, que votre propre conscience est son témoin contre vous(3)?

Mais entendez une plus grande voix, celle de Dieu lui-même vous parlant par son Prophète : « O Insensé, s'écrie ici le Prophète-royal, « quoi! celui qui a formé vos yeux ne vous verra « pas? *Qui finxit oculos non videbit* (4)?

Impossible, impossible! vous crient ensemble, avec la voix du Prophète, les voix de la raison et de la foi.

Dieu est infini; donc Dieu est *immense;* et son immensité, c'est son Infinité elle-même, enveloppant dans son sein tous les espaces, tous les lieux et tous les êtres qui y existent, vivent et

(1) Ps. 93.
(2) Job.
(3) 1er Dimanche de l'Avent.
(4) Ps. 93-9.

se meuvent. Et quand je dis que cette immensité nous enveloppe, je ne dis pas assez; car, à la lettre, cette immensité nous pénètre; elle est, au plus intime de notre âme, plus pré sente à nous que nous-mêmes; car, c'est en cet Infini que nous vivons, c'est en *lui* que notre vie se meut, en *lui* que nous sommes et que nous existons : *In ipso enim vivimus, movemur et sumus* (1).

Ainsi, cette immensité de Dieu nous est mille fois plus présente que l'Océan ne l'est aux poissons qui nagent dans ses eaux, plus présente que l'atmosphère ne l'est à tous les animaux qui y respirent; bref, cette immensité est plus présente à notre vie tout *entière*, que notre âme n'est présente à notre corps et notre corps présent à notre âme; car, ce n'est pas notre corps seulement qui vit et se meut en lui, c'est notre âme elle-même, ah! notre âme surtout, plus intimement pénétrée par l'Etre divin, que notre vie matérielle elle-même n'est pénétrée par l'air que notre poitrine respire.

Aussi, comme je comprends cet hymne magnifique que chante le Roi-Prophète, à cette universelle et intime présence dans l'âme humaine, de

(1) Act. 17-28.

l'Infinie Majesté : « O Dieu! Vous m'avez pénétré « tout entier, et tout entier vous m'avez connu : « *Probasti me et cognovisti me*. Assis, vous me « voyez; debout, vous me voyez encore. Non-« seulement, par votre immensité, vous êtes pré-« sent à mon corps; vous l'êtes, par votre omni-« science, à mes plus intimes pensées : *Intellexisti* « *cogitationes*. O quelle est admirable, quelle est « étonnante, la science que vous avez de tout « mon être : *Mirabilis facta est scientia tua ex me!* « Et que pourrais-je faire, pour échapper à cette « connaissance, qui me pénètre et s'impose à « moi tout entier, partout, en tout et toujours?

« Comment me déroberai-je à votre souffle? « Et où fuirai-je l'éclat de votre visage? *Quo ibo* « *a spiritu tuo? Et quo a facie tua fugiam?* Si je « m'élève jusqu'au ciel, vous y êtes; et si je « descends jusqu'en enfer, vous y êtes encore. « Et si je me fais des ailes pour m'envoler jus-« qu'aux plus lointains rivages de la mer, c'est « encore votre main qui me conduit et dirige « ma course : *Etenim illuc manus tua deducet* « *me*.

« Alors je me suis dit : Peut-être les ténèbres « me déroberont à ses regards : *Forsitam tenebræ* « *occultabunt me?* Mais la nuit elle-même est

« comme une lumière qui brille sur moi, *Et nox* « *illuminatio mea*. Non, Seigneur, pour vous les « ténèbres mêmes n'ont pas d'obscurité. La nuit « est pour vous comme le plein jour, et elle brille « des mêmes clartés. *Et nox sicut dies illumi-* « *nabitur*. Donc, ô Dieu immense, ô Dieu partout « et à tout infiniment présent, éprouvez-moi; « pénétrez mon cœur de votre divin regard; « interrogez-moi; voyez la trace de mes pas; « visitez surtout les sentiers intimes de ma vie; « et, voyez si cette vie suit les chemins de l'ini- « quité (1). »

Ainsi partout, dans les Prophètes et dans l'Ecriture tout entière, déborde le sentiment de l'immensité de Dieu, c'est-à-dire de l'universelle présence de la divine Majesté, et non pas seulement d'une présence qui nous touche par le dehors, mais d'une présence qui nous touche par le dedans ; présence mystérieuse, mais certaine ; présence divine, qui est dans les âmes profondément pénétrées de cette religieuse pensée, le plus puissant ressort de perfection et de sainteté, selon cette parole de Dieu à son serviteur Abraham : « Marche en ma présence, et sois parfait, « *Ambula coram me et esto perfectus.* »

(1) Ps. XXXVIII.

Mais, redou- table présence, qui aggrave, en y ajoutant le caractère de *l'insulte*, la Prévarication humaine en face de cette divine infinie Majesté.

Voilà pourquoi, sans doute, Jésus-Christ, qui a porté sur lui, avec le poids de toutes nos iniquités celui de toutes nos souffrances, a voulu, dans sa Passion, subir l'offense et l'outrage *en face;* pourquoi il a voulu qu'un valet le frappât, et qu'un soldat lui crachât au visage; et comme il a connu l'offense poussée jusqu'au mépris, il a connu aussi l'injure poussée jusqu'à *l'insulte*, la dérision et la contumélie.

Par là le divin Réparateur réparait l'injure et l'outrage que fait la Prévarication humaine à la divine Majesté, en l'offensant en face et sous ses propres regards.

Mais j'entends le prévaricateur qui proteste tout bas contre cette accusation *d'insulteur* de la divine Majesté. Comment à l'heure où je ne songe qu'à me donner à moi-même un moment de plaisir et de jouissance, moi, *insulter Dieu*? Jamais! Je l'offense, c'est vrai; je viole sa loi, je désobéis à son commandement. Mais l'insulter? non; à Dieu ne plaise que je prétende faire, devant sa présence divine, une insulte de

cette offense, qui a pour cause et pour excuse une humaine faiblesse!

Mais enfin, ô pécheur, à l'heure où vous consentez à offenser l'Infini vivant, l'Infini partout présent, ignorez-vous qu'il est là? Non, assurément. Et cet Infini qui est là, savez-vous qu'il vous regarde, et que la lumière de son regard luit jusque dans les ténèbres dont vous essayez de vous envelopper? Oui, certes; je le sais. Quoi! vous le savez, et vous l'offensez quand même? Alors que vous croyez l'entendre qui vous dit: Me voici, et je te vois, ô pécheur : ton action, ton vouloir, ta pensée, oui, même ta pensée, je vois tout, et rien de toi, rien ne m'échappe. Et c'est Moi présent, Moi te regardant, que tu consens à offenser, à offenser en face, c'est-à-dire à *insulter?* En vain, comme les deux vieillards agresseurs de la chaste Suzanne, tu essayes de détourner tes regards pour ne pas voir le ciel: *Averterunt oculos ne viderent cœlum.* Qu'importe que tu ne regardes pas le ciel? Qu'importe que tu affectes de ne pas penser à ma présence et à mon immensité? Qu'importe que tu ne puisses voir la clarté de mon visage? tu sais que je te vois; et malgré cette lumière, et dans cette lumière même de mon regard fixé sur toi, tu

m'offenses. Ce que tu n'oserais en face d'une majesté humaine, tu l'oses en face de ma divine Majesté; ton offense est une insulte à mon Infinie présence; plus que cela encore, c'est un *défi* porté à mon Infinie *Puissance.*

3° Oui, Messieurs, en même temps que la Prévarication humaine est une *insulte* à l'universelle Présence de la divine Majesté, elle est un défi à sa Toute-Puissance.

Ah! *défier* la puissance, *braver* la puissance! qui ne sait ce qu'il y a, dans ces mots, de coupable et de provoquant dans celui qui en est l'auteur, et tout à la fois de blessant et d'irritant pour l'Être qui en est l'objet? Braver ou défier une puissance quelconque, qu'est-ce, si ce n'est, d'ordinaire, l'armer et la tourner contre soi-même? Comme, vous pouvez vous en faire une alliée, et par suite un secours en la reconnaissant, et surtout en la suppliant; vous vous en faites un ennemi, et par suite une menace, en la bravant et en la provoquant.

Ah! combien les hommes, combien les peuples surtout, qui se sentent investis de la puissance, sont sur ce point, délicats, susceptibles, irritables!

Quelle rare vertu, quelle rare possession de

soi-même ne faut-il pas à tout homme qui a conscience de sa force et de sa puissance, pour ne pas en accabler celui-là même qui ose la braver; alors surtout que l'homme, en possession de cette puissance, sait que, s'il la veut déployer, rien, absolument rien ne lui pourra résister?

N'est-ce pas là surtout ce qui souvent met les hommes aux prises avec les hommes, et surtout les peuples aux prises avec les peuples? Car, sur ces défis plus ou moins audacieux portés à ce qu'on appelle la puissance, les sociétés ou les nations sont plus susceptibles et plus irritables encore que les hommes.

Aussi, quand un peuple, comme un homme, a le sentiment d'une force ou d'une puissance prépondérante : malheur au peuple ou à l'homme qui ose lui porter le *défi!*

Ainsi, lorsque la Rome antique marchait de victoire en victoire, et, multipliait sa puissance avec ses conquêtes; malheur aux peuples voisins qui osaient porter à cette puissance grandissante leurs patriotiques défis! Rome, à l'instant même et sans attendre d'y être provoquée une seconde fois, répondait à ces défis par les coups de foudre de ses batailles. Et sous ce rapport, les peuples et les conquérants des temps mo-

dernes ne le cèdent ni en susceptibilité, ni en irritation, ni en représailles aux peuples et aux conquérants des temps anciens; et les mêmes causes, avec des incidents divers et des péripéties variées selon les lieux et les circonstances, produisent les mêmes effets. L'irritabilité de la puissance que l'on brave, et le besoin d'accabler tout ce qui lui porte un défi vrai ou imaginaire, s'accroît avec la puissance elle-même.

Ah! c'est que plus on se sent grandir en puissance, plus on sent grandir l'offense et l'injure par le défi qu'on lui porte. En sorte que l'on peut poser comme un axiome de l'ordre moral, cette simple affirmation décisive en ce sujet; à savoir, que la blessure faite au cœur de la puissance que l'on brave, est proportionnelle à cette puissance, comme son irritation est proportionnelle à sa blessure; et d'ordinaire, le besoin de représailles et de vengeance est en raison de cette irritation elle-même.

Tel est le penchant de la nature. A ce penchant, à force de vertus l'homme peut résister; quelquefois il y résiste; les peuples, *jamais !*

Qui ne comprend, dès lors, ce que doit être le défi porté par la Prévarication humaine à la

Puissance de Dieu, c'est-à-dire à l'Infini de la Puissance? Si, comme nous venons de le reconnaître, l'injure du défi monte avec la puissance que l'on brave, que sera-ce donc, grand Dieu! de porter le défi à votre Infinie Puissance? Ah! c'est que vous n'êtes pas, Vous, une puissance quelconque ; vous n'êtes pas seulement de tous les êtres qui existent ou peuvent exister, le plus fort et le plus puissant de tous : vous êtes la *Toute-Puissance.* Oui, c'est ma joie de le proclamer et de le chanter avec l'Eglise, ma Mère : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, *Credo in Deum Patrem omnipotentem.* Et à vrai dire, vous êtes *l'unique* Puissance, puisque rien dans la création n'est puissant que par vous, et que toutes les puissances, comme toutes les autorités, ne sont que des puissances empruntées à votre Infinie Puissance, et ne relevant que d'Elle.

Inutile, Messieurs, d'accumuler ici tous les textes par lesquels l'Ecriture proclame, je devrais plutôt dire, tous les chants par lesquels elle exalte et glorifie la *Toute-Puissance* du Créateur; car toutes les paroles et tous les chants qui célèbrent et exaltent l'Infinie Grandeur de Dieu, comme nous l'avons montré au commencement

de ce discours, célèbrent et exaltent en même temps l'Infini de sa Force et de sa Puissance.

Je me demande alors, ô mon Dieu, dans un saint tremblement ce que je dois penser de la Prévarication humaine, osant *braver* l'Infini de votre Puissance?

Et pourtant ce défi, cette provocation de la divine Puissance par la Prévarication humaine, qui pourrait la nier, alors que Dieu même, en cent endroits des Livres saints, se plaint des provocations que les péchés de son peuple font monter jusqu'à son Infinie Majesté et son Infinie Puissance?

Vous diriez que la divine Majesté se sent particulièrement blessée par ces défis et ces provocations humaines, tant cette plainte du Seigneur retentit de fois (et avec quel éclat) à travers toute l'Ecriture. C'est comme un écho de la voix divine que se renvoient, de siècle en siècle, les Prophètes et les envoyés de Dieu.

Mais comment, murmure ici encore le pécheur, comment, par ma Prévarication, suis-je convaincu de porter des *défis* à l'Infinie Puissance de Dieu? Comment, et pourquoi suis-je accusé, quand je satisfais ma passion, de braver la Divine Puissance?

Certes, Messieurs, je le veux bien reconnaître, rarement, peut-être, un pécheur sera vu, le bras tendu contre le ciel, bravant la Puissance de Dieu, et portant à sa foudre des défis audacieux. Mais, mon frère le pécheur, votre Prévarication, c'est-à-dire votre offense librement consommée contre l'Infinie Majesté, en est-elle moins un défi porté à sa Puissance? Défi, sans doute, renfermé dans le secret de votre âme; défi silencieux qui ne met ni le frémissement dans votre âme, ni le blasphème sur vos lèvres; défi, peut-être, plus ou moins inconscient et inaperçu de vous-même; mais *défi*, pourtant, dont vous ne pouvez ignorer la blessure qu'il fait au cœur de Dieu, ni l'aggravation qu'il ajoute à votre offense envers son Infinie Majesté.

— Pourquoi, demandez-vous encore, pourquoi? — Mais parce que vous ne pouvez ignorer que cette infinie Majesté est armée d'une infinie Puissance; parce que vous savez aussi, qu'à tout instant, si elle le veut, cette Puissance peut vous frapper, et que vous n'avez aucune sauvegarde contre les coups de sa main et contre les éclats de sa foudre.

Cependant, cette Prévarication qui n'a droit qu'à la divine vengeance, et qui par elle-même attire les colères divines, comme certains corps

dans l'ordre matériel attirent l'élément qui frappe et qui tue; et, alors que la raison, la foi et l'expérience vous crient d'une même voix, que tout à l'heure, à l'instant même, la terre peut s'entr'ouvrir sous vos pieds, la foudre tomber sur votre tête: eh bien, cette prévarication vous osez la consommer; Et en présence de cette puissance grande comme la Majesté que vous offensez; et au moment même où vous l'offensez, vous dites par l'action, si ce n'est par la parole: N'importe! Ma passion exige; je satisferai ma passion. Dieu fera ce qu'il voudra. Il est bon, il est patient, il ne me frappera pas sitôt; il me laissera, avec le temps, la liberté de me repentir. Mais s'il lui plaît de me frapper à l'heure même, dans l'acte même de ma Prévarication, eh bien! qu'il me frappe, pourvu que ma passion soit satisfaite.

Or, qu'est-ce que cela, je vous prie, si ce n'est en *insultant* la divine Majesté, *braver* l'infinie Puissance? Et qui pourra comprendre ce que ce défi jeté par le pécheur à cette divine Puissance, ajoute de gravité à la Prévarication de l'homme devant la *Grandeur* et *l'Infinité* de Dieu?]

CONCLUSION

Telle apparaît, Messieurs, la Prévarication humaine mise en face de la *Grandeur* de Dieu, considérée en elle-même. Elle grandit avec la personne offensée; et parce que la personne est un être Infini, elle prend de son objet même une sorte d'Infinité.

Et tout prévaricateur, qui se rend compte de cette Grandeur qu'il offense, doit demeurer en face de sa Prévarication dans une vraie stupéfaction ; car il est forcé de se dire : Non-seulement j'ai offensé la plus haute Majesté qui se puisse rencontrer et même imaginer dans la création tout entière, mais j'ai offensé *l'Infini !* l'Infini vivant, l'Infini en personne!... Comment, dès lors, mesurer la grandeur et l'énormité de ma Prévarication ?

Et, si grande déjà par la considération de son objet, c'est-à-dire de la *Personne offensée*, cette Prévarication grandit encore, en raison de la bassesse de son *auteur*, ou de la personne qui offense. Et l'infiniment Petit de l'être qui offense

en se rapprochant dans l'âme prévaricatrice de l'infiniment *Grand* de l'Etre offensé, jette le pécheur dans une stupéfaction plus grande encore, alors qu'il vient à se dire dans la fulgurante lumière qui jaillit de ce contraste : Quoi! cette offense qui monte, pour l'outrager, jusqu'à l'Infini lui-même, c'est moi qui l'ai consommée, moi qui devant cet Infini, me vois et me sens comme le néant; que dis-je? moi par mes Prévarications et mes crimes descendu au-dessous du néant lui-même!.. Ah! je me demande, confus, humilié et tremblant, comment le coup de cette offense qui va frapper l'Etre Infini, blessé par mon néant, n'a pas encore fait tomber sur moi le coup de la foudre vengeresse?

Et lorsque j'essaye de me rendre compte des caractères que revêt à vos yeux, ô Dieu, ô Infini, la Prévarication qui s'élève du fond de mon néant jusqu'à votre Infinité; hélas, je me vois forcé d'y reconnaître, dans la lumière même qui jaillit de Vous sur moi, le *mépris* de votre infinie Majesté, *l'insulte* à votre immensité ou à votre Infinie présence, et le *défi* qui brave votre infinie Puissance.

Le *mépris!* Oui, puisque par le fait même de ma Prévarication, je vous mets dans mon libre

choix au-dessous de la créature, et souvent même de la plus vile créature.

L'insulte! Oui, puisque, alors que je vous sais *présent* partout, et à moi-même plus présent que moi-même, et sous la clarté de votre regard, j'ose offenser en face votre infinie Majesté.

Le *défi!* Oui, le défi qui brave votre infinie *Puissance*; puisqu'à l'heure même où ma Prévarication tout à la fois vous *méprise* et vous *insulte;* je sais que vous êtes armé d'une Puissance qui ne connaît pas de limites, que cette Puissance est elle-même armée pour frapper d'une foudre toujours prête, et que pour me satisfaire, je vous offense même en bravant cette Puissance et cette foudre.

O Dieu! vous seul pouvez connaître la mesure et l'étendue d'une Prévarication qui monte de la profondeur de mon néant et de l'abîme de mon péché jusqu'à l'Infini de votre Être. Vous seul aussi, pouvez connaître l'énormité de ce mépris, de cette insulte, et de ce défi qui aggravent une offense déjà si grande par elle-même!

Donc, ô mon Dieu, envoyez-moi la lumière qui me laisse voir dans toute son horreur, ce que, hélas! nous comprenons si peu par nous-même, à savoir, ce que c'est qu'une Prévari-

cation humaine se prenant, pour l'offenser, à une Grandeur Infinie. Et, en m'en découvrant toute l'horreur qu'elle me doit inspirer, pénétrez mon âme et ma chair elle-même d'une sainte et légitime frayeur : *Confige timore tuo carnes meas.* Avec cette crainte salutaire, suscitez au plus intime de mon cœur un repentir plus salutaire encore, et avec le repentir la garantie de mon pardon.

Telle est, Messieurs, la grâce que demande pour vous tous mon cœur d'apôtre, comme fruit de ce discours.

Que ce Dieu, aussi infiniment *Bon* qu'il est infiniment *Grand*, vous montre lui-même, dans la lumière tombée de *Lui* sur vous, ce que c'est que cette Prévarication humaine s'attaquant à une Majesté infinie; qu'avec la lumière qui vous en montrera toute l'énormité, il vous envoie, en face de votre propre Prévarication, un saint tremblement et une religieuse frayeur; que cette frayeur elle-même, préludant à l'œuvre décisive de votre conversion, ouvre au plus profond de vos cœurs les sources du repentir; et que ce repentir, secondé par la grâce de Dieu, vous assure, devant cet Infini que vous avez offensé, le pardon de votre offense.

Quelles que puissent être l'énormité et la multitude de vos péchés, gardez cette espérance; et n'oubliez pas que Celui qui est l'Infini dans la Grandeur, est aussi l'Infini dans l'Amour, et que sa Miséricorde est grande comme sa Majesté.

Amen.

L'EGOISME

SOURCE DE TOUTE PRÉVARICATION

Qui vult venire post me abneget semetipsum.

Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même.

(MATTH. XVI, 24.

Messieurs,

Après avoir mis successivement la Prévarication humaine en face de la Sagesse, de l'Autorité et de l'Amour de Dieu, nous l'avons mise hier en face de la Grandeur ou de l'Infinité de Dieu.

Nous avons vu comment la Prévarication de l'homme contracte, de ce chef, une sorte d'Infinité; Infinité qui s'attache à tout ce que nous en avons dit jusqu'ici; la *Sagesse* divine, l'*Autorité* divine et l'*Amour* divin, qu'outrage la Prévarication humaine, étant essentiellement infinis.

La gravité de la Prévarication dépendant à la fois de la grandeur de l'Etre offensé et de la bassesse de l'être qui offense, nous avons essayé de montrer la gravité et l'énormité, et pour dire le mot, l'Infinité qu'elle contracte, d'un côté, de l'Infini de Dieu, et de l'autre, du néant de l'homme.

Considérant ensuite les situations respectives de l'offensant et de l'Offensé, nous avons fait remarquer comment de ces situations résultent, dans la Prévarication humaine, des caractères qui l'aggravent, et notamment les trois circonstances aggravantes que voici : Caractère de *mépris* devant la Majesté de Dieu; Caractère d'*insulte* devant l'Immensité de Dieu; Caractère de *défi* devant l'Infinie puissance de Dieu.

Ainsi, vous l'avez compris, la Prévarication de l'homme est une opposition flagrante à la nature de Dieu, considérée sous ses principaux aspects, et notamment à sa *Sagesse*, à son *Autorité*, à son *Amour* et à sa Grandeur ou son *Infinité*.

Maintenant, une autre question se présente ici, question grave entre toutes : D'où vient cette perversion volontaire de nos nécessaires rapports avec Dieu? Quelle est la cause et le

principe effectifs de cette Prévarication telle que nous l'avons montrée dans ces quatre derniers discours? Quelle en est dans l'homme la vraie source et la racine première? Quelle est, en réalité, la raison qui pousse l'homme à se mettre ainsi en désaccord et en antagonisme flagrant avec la Sagesse, l'Autorité, l'Amour et l'Infinité de Dieu?

Bref, quel est dans l'homme l'agent perturbateur de ses rapports essentiels avec Dieu? Quelle est la cause génératrice de toute Prévarication?

Ah! si en toutes choses, l'esprit humain se plaît à rechercher les causes et à remonter aux sources; si le génie parcourt ou creuse la terre entière, pour arriver à découvrir la cause des phénomènes qui se produisent à sa surface, ou s'accomplissent dans son fond; qui ne serait curieux de bien connaître la cause effective, la source première et universelle de ce mal de l'humanité, que nous venons de signaler?

C'est ici, Messieurs, que j'ai à prononcer un mot qui explique tout ce triste mystère; un mot qui exprime le principe toujours actif de tout désordre et de tout mal dans l'humanité; un mot qui représente ce que nous retrouvons partout

au fond de toute Prévarication ; ce mot, le plus répugnant de notre langue française, est celui-ci : l'*Egoïsme !*

Oui, Messieurs, ce que je veux montrer surtout dans l'Egoïsme, c'est le père générateur de la Prévarication humaine; c'est l'auteur de tout désordre par la violation de nos nécessaires rapports avec Dieu; donc le grand perturbateur de l'ordre et par excellence l'universel prévaricateur.

Nous arriverons ainsi dans la connaissance de la Prévarication humaine, ou dans la science du mal humain, à la grande *Simplification.* Nous constaterons qu'à toute Prévarication, à tout péché, à tout désordre dans l'humanité, il n'y a pas *plusieurs* principes, mais un *seul* principe, et qu'à ce vaste fleuve de perversions et de crimes, qui, depuis six mille ans, traverse le monde humain, s'il y a des *affluents* divers et multiples, il n'y a vraiment qu'une seule et unique *source.* Ce fait à peine entrevu à travers l'ombre des événements, a besoin d'être mis dans tout son jour ; car, à la lumière qui en jaillit, l'histoire du désordre dans l'humanité, du désordre individuel et du désordre universel, se simplifie admirablement, et s'illumine d'une pleine clarté.

Voyons donc, d'abord, à un point de vue général, comment l'Egoïsme humain *trouble nos nécessaires rapports avec Dieu*, et viole l'ordre essentiel.

Nous verrons demain en descendant plus au détail, comment, sous toutes les formes que peut prendre la Prévarication humaine, nous retrouvons le même principe générateur de la Prévarication ou du péché : l'*Egoïsme.*

Dieu nous donne à tous de bien entendre cette vérité, dont l'intelligence doit nous révéler, avec les mystères de l'humanité entière, le mystère de notre propre vie.

I

Quelle est la source universelle de toute Prévarication dans l'humanité et dans chaque homme en particulier?

C'est à cette question capitale que nous voulons répondre dans ce discours et dans le discours suivant.

Dieu, un jour demandait à Job son serviteur : Sais-tu quel est le Père de la pluie ? *Quis pluviæ Pater*? Sais-tu qui a engendré les gouttes de la rosée ? *Quis genuit stillas roris*?

Eh bien, Messieurs, qu'en pensez-vous? Si Dieu vous posait la question pour nous plus intéressante : Savez-vous quel est le père de toute Prévarication? Ce vaste courant de désordres et d'iniquités qui traverse, depuis six mille ans, la terre vivante de notre humanité, d'où vient-il, et quelle en est la source? Ah! tous vous devriez répondre comme moi et avec moi : Ce père, cette source, c'est l'Egoïsme.

Mais, avant d'aborder cette démonstration absolument décisive en ce sujet, nous devons d'abord bien préciser ce que nous voulons entendre par ce mot : *Egoïsme.* Comment faut-il concevoir l'Egoïsme? Quelle est, dans l'humanité, la réalité de l'Egoïsme? Ce que l'humanité elle-même pense de l'Egoïsme? Ce qui revient à dire : Quelle en est l'*idée*, l'*existence*, l'*opinion* ou le *jugement.*

Nous viendrons ensuite à la démonstration elle-même.

1° Tout d'abord je demande : Qu'est-ce que c'est que l'Egoïsme? Quelle en est l'idée vraie et la notion exacte?...

C'est, avant tout, ce qu'il faut savoir, avant d'aller plus loin.

L'Egoïsme, du mot latin *Ego,* qui veut dire

moi, indique évidemment une relation avec le *moi*, un sens du *moi*, un amour du *moi*, et dans l'action humaine il suppose un mouvement, une tendance vers le *moi*, un retour vers le *moi*, une préoccupation du *moi*.

Mais il faut bien remarquer, afin d'éviter toute équivoque, que tout sentiment du *moi* n'est pas un Egoïsme, que tout amour du *moi* n'est pas un Egoïsme, que tout mouvement vers le *moi* n'est pas un Egoïsme ; bref, que toute relation avec le *moi* n'est pas un Egoïsme.

Le *moi* humain, en soi, n'est pas essentiellement mauvais ; et bien que le *moi* soit au fond de l'Egoïsme, tout dans le *moi* n'est pas Egoïsme. Le *moi* est constitutif; il est le fond de notre personnalité ; nous pouvons en combattre les tendances, nous ne pouvons en supprimer l'essence.

Aussi, avant de donner la vraie définition de l'Egoïsme, et de dire ce qu'*il est*, il importe de dire ce qu'il n'*est pas*, et par là d'écarter et de prévenir tout malentendu dans ce grave sujet.

Ce que l'Egoïsme *n'est pas* , c'est-à-dire en quoi il ne *consiste pas*, il est facile de l'entendre.

Il y a un amour de soi, une préoccupation ou occupation du *moi* qui sont dans l'ordre, qui con-

courent à l'harmonie universelle, et n'ont rien de commun avec ce qu'on appelle un *Egoïsme.*

Il y a des rapports du *moi* avec lui-même qui s'imposent et sont les nécessités de la vie, même de la vie la plus dévouée. Si chaque être humain cessait de tenir à *soi*, et devenait lui-même devant lui-même d'un *indifférentisme* absolu, l'harmonie générale disparaîtrait, et nos vies s'en iraient tourbillonnant *au hasard* comme des grains de poussière, et emportées par tous les souffles dans une inertie sans consistance, et dans une agitation sans but et sans règle.

Il y a donc en nous, avec ce que nous appelons le *moi* des relations nécessaires, que nous ne pouvons pas ne pas avoir sans anéantir notre propre personnalité, ou du moins sans mentir à ses lois providentielles.

Ainsi, nous avons le *sentiment* de notre *individualité*; nous avons le besoin de notre propre *conservation;* nous avons le devoir de *développer* nos facultés; nous avons l'obligation de nous *perfectionner;* nous avons le *désir* de notre propre bonheur; nous avons, enfin, la vocation de *tendre à notre fin dernière* et d'accomplir notre Destinée.

Or, il est facile de voir que rien de tout cela

ne doit être confondu avec ce mal de l'Egoïsme, qui doit nous inspirer une légitime horreur.

Non, le *sentiment* ou la conscience de la *personnalité*, qui implique nécessairement un sens intime du *moi*, n'est pas un Egoïsme. Je suis *moi*, et non pas un *autre;* et je me distingue nécessairement de tout ce qui n'est pas moi. En un mot, je *m'affirme moi-même*. Force m'est bien de dire, quand je pense : *Ma* pensée; force m'est de dire, quand je veux : *Ma* volonté; force m'est de dire, lorsque j'aime : *Mon* amour; force m'est de dire, quand je souffre : *Ma* souffrance; force m'est de dire, lorsque je me sens vivant : *Ma* vie. Force m'est, par conséquent, de me reconnaître, de me distinguer, de m'affirmer, et dans une mesure, de m'aimer moi-même en tant que je suis moi-même.

S'il en était autrement, quelle serait ma situation, mon attitude, mon action propre dans l'universelle harmonie ?

Force m'est donc, de par la volonté même du Créateur, de me poser moi-même en face des autres créatures, de me distinguer d'elles, et, comme disent les philosophes, de distinguer dans la création et dans l'humanité le *moi* du *non-moi*, et de tenir, comme tel, sous le regard

de mon Créateur, ma place dans la Création.

Or, il est évident que cette reconnaissance de la personnalité, cette conscience et cette affirmation du *moi* par le *moi*, n'a rien de commun avec l'Egoïsme; car ce sens du *moi* est absolument légitime, parce qu'il est absolument *nécessaire*.

Avec le sens de la personnalité, il y a l'exercice de notre *activité*, et le développement de nos facultés. Or, l'exercice de notre activité et le développement de nos facultés implique un certain amour du moi. Je ne puis être indifférent aux actes de ma propre vie. Je *pense*, *j'aime*, je *veux*; donc, à moi de cultiver mon intelligence, à moi de garder mon cœur, à moi de gouverner ma liberté: hors de là, ma vie serait l'inertie et l'immobilité; que dis-je? Ce serait une sorte de mort dans la vie.

Un autre devoir et un autre besoin nous imposent l'amour du *moi*; c'est le besoin et le devoir de la *conservation*. J'ai non seulement, comme tout être vivant, l'instinct et le besoin de la conservation; j'en ai le devoir et l'obligation révélés par ma propre raison. Ma vie est un dépôt, qui m'est confié par mon créateur : Donc, à moi de le garder, de le défendre et de le protéger. Ma

vie avec la mission qui lui est faite, est comme un soldat à son poste.

Que deviendrait d'ailleurs la création tout entière, sans ce soin de sa propre conservation? Ici encore, ici surtout, les éléments feraient défaut à la réalisation de l'universelle harmonie; ou Dieu, par un perpétuel miracle, devrait intervenir directement pour empêcher chaque être d'en sortir.

Il y a donc un soin légitime et même obligatoire de sa propre conservation, donc aussi un légitime amour de soi; car, encore faut-il qu'on s'aime quelque peu, pour travailler à se conserver soi-même.

Un quatrième devoir s'impose à nous comme la grande loi de notre vie, le devoir de tendre à nous *rendre parfaits*. L'aspiration à la *perfection* personnelle est la plus noble de nos aspirations. C'est la loi du progrès qui est notre souveraine loi.

Donc, être intelligent et libre, j'ai le devoir de m'aimer assez moi-même, pour travailler à me faire *saint*, du moins à me *rendre meilleur*. La loi de *l'abnégation* évangélique n'implique pas le devoir de renoncer à son propre perfectionnement. Au contraire, c'est elle qui nous dit : Soyez parfaits,

comme votre Père céleste est parfait. La *haine* de soi que demande l'Evangile, n'est que la haine de ce qui est mauvais et *désordonné* en soi. En ce sens, se *haïr*, c'est encore *s'aimer*, et s'aimer du plus légitime amour. Se haïr, au sens évangélique, c'est détester, et par suite, repousser de soi ce qui s'oppose à notre *perfection*.

Enfin, il y a pour tous un suprême devoir qui implique l'amour de soi le plus spontané, le plus légitime et le plus nécessaire de tous, à savoir l'amour de la *félicité*, surtout de l'éternelle félicité, l'amour de la *Destinée dernière*. L'homme doit s'aimer dans ses rapports avec sa propre félicité; il doit mettre l'amour de lui-même à conquérir sa vraie *Destinée* sur la terre et au ciel.

Cet amour du *moi*, cherchant à conquérir sa Destinée, à atteindre son bonheur, est d'autant plus légitime, qu'il se rencontre avec le but même de la création, la *Gloire de Dieu*; le bonheur de l'homme et la gloire de Dieu devant se rencontrer dans la béatitude *finale*.

Il y a donc un *amour de soi* qui n'est pas *l'Egoïsme*, et qui entre comme rouage nécessaire dans l'universel mécanisme des choses, et l'universelle harmonie de la création.

Mais si l'Egoïsme n'est rien de ce que nous venons de dire, alors nous demandons :

Qu'est-ce que c'est que cette chose que nous appelons l'Egoïsme? Comment la nommer, la préciser, la définir? Quelle en est la vraie notion et la vraie *définition*?

L'Egoïsme, c'est un amour de *soi désordonné*, ou *le désordre dans l'amour de soi*.

Dieu nous a mis au cœur un trésor d'amour, non pas seulement pour nous-mêmes, mais pour Dieu avant tout, et ensuite pour le prochain, que nous devons aimer *comme* nous-mêmes *pour l'amour de Dieu*. C'est le grand principe d'harmonie : l'amour du prochain et de nous-mêmes dérivant, en mesure égale, de l'amour même de Dieu. La perfection et l'harmonie dans l'homme, c'est l'ordre dans ces trois amours.

Or, l'Egoïsme trouble cette harmonie en détruisant cet ordre. Car l'Egoïsme, c'est l'amour *retourné* sur soi-même d'une manière *désordonnée*, et rompant l'équilibre entre ces trois amours, qui ne doivent en faire qu'un : en un mot, c'est le *désordre dans l'amour de soi*. Et plus grand est ce désordre, plus grand aussi est l'Egoïsme. Et, parce que ce désordre dans l'amour de soi a des degrés divers, il y a aussi dans l'E-

goïsme divers degrés; et c'est la diversité de ces degrés qui en mesure la perversité. L'amour de nous-mêmes, légitime en soi, a plusieurs manières de se pousser au désordre, jusqu'à ce qu'il arrive au suprême désordre.

Il y a, tout d'abord, un amour de soi que j'appelle *excessif;* c'est-à-dire — comme le mot même le dit assez — un amour qui *excède*, et dépasse la mesure dans laquelle nous pouvons nous aimer nous-mêmes. L'amour de nous-mêmes doit se concilier et s'harmoniser avec l'amour que nous devons aux autres. S'aimer soi-même jusqu'à faire pratiquement de l'amour de soi un obstacle à l'amour que l'on doit aux autres, et par là, déranger ou troubler l'harmonie dans nos rapports avec le prochain, c'est *excéder* la mesure dans l'amour qu'on peut avoir pour soi-même; et c'est le premier degré ou le commencement de l'Egoïsme, c'est-à-dire de l'amour *désordonné* de soi-même.

Avec l'amour *excessif*, il est un autre amour de soi plus désordonné que le premier, et que, faute d'autre terme pour le désigner, j'appelle un amour *superlatif* de soi, c'est-à-dire un amour qui consiste à s'aimer *plus que tout autre* que soi-même. Cet amour rompt l'équilibre et l'harmonie

entre nos légitimes amours; chacun devant, pour le maintien de l'ordre, aimer son prochain comme soi-même, et Dieu par-dessus tout.

Il est dans l'Egoïsme un plus grand *désordre*, l'amour *exclusif* de soi. Non seulement s'aimer *excessivement* et *superlativement*, mais s'aimer *exclusivement* soi-même, c'est-à-dire n'admettre aucun *autre* au partage de son amour : ramener, en un mot, soi-même sur soi-même tout son amour, même l'amour que l'on doit aux autres; et concentrer sur le *moi*, sur le *moi* tout *seul*, toute sa puissance d'aimer : voilà, dans l'amour de soi, un désordre plus grand que les deux autres; et dans l'Egoïsme un degré de plus, et, qu'on pourrait, ce semble, considérer comme son degré suprême.

Cependant, il est dans l'amour de soi un désordre encore plus grand que ce désordre, et qui naît comme fatalement du précédent: c'est l'amour *répulsif* de tout ce qui n'est pas soi. L'amour exclusif de soi engendre, en effet, l'amour répulsif de tout autre que soi; c'est-à-dire l'amour de soi-même poussé jusqu'à la répulsion des autres, même jusqu'à la répulsion de Dieu; et comme a dit saint Augustin, *l'amour de soi jusqu'à la haine* des autres, même jusqu'à la haine de Dieu.

Phénomène étrange, qui nous explique comment et pourquoi l'Egoïsme, arrivé à un certain degré, pousse comme nécessairement à la négation de Dieu, à *l'athéisme.*

Ce désordre dans l'amour de soi-même peut-il aller plus loin? Par tout ce que nous venons de dire, il semble que cet Egoïsme touche à sa dernière limite. Il est un désordre pourtant plus monstrueux encore. C'est ce que l'on peut appeler l'amour *agressif* de tout ce qui n'est pas soi. L'amour de soi arrivé à ce terme, non seulement a le besoin de repousser et repousse; mais il a encore le besoin d'attaquer et attaque en effet tout ce qui n'est pas *lui.* Il voit en chacun et en tous, *un ennemi.* Tout ce qui ne le flatte pas, ne l'adore pas, il le traite en ennemi, et il éprouve le besoin de l'attaquer; il est essentiellement *agressif.*

De là dans l'Egoïsme, ou l'amour de soi, ce phénomène monstrueux: l'amour de soi *destructif* de tout ce qui n'est pas soi. C'est l'Egoïsme à sa plus haute puissance. C'est cet Egoïsme qui est au fond de tout vrai *révolutionnaire*, et notamment au cœur des partisans acharnés de cette secte qui s'intitule elle-même le *nihilisme*, ou la doctrine et la passion de l'universelle *destruction.*

Telle est, Messieurs, la marche ascendante et progressive de l'Egoïsme ou de l'amour désordonné de soi-même. Amour *excessif*, amour *superlatif*, amour *exclusif* de soi, et amour *répulsif*, amour *agressif*, amour *destructif* de tout ce qui n'est pas soi.

C'est, dans le sens le plus complet, la perversion de l'amour; et comme conséquence, la perversion de toute la vie, qui a son centre au cœur, c'est-à-dire, dans l'amour. L'être humain, né pour se répandre hors de soi et dans une mesure pour se donner et se dévouer aux autres, se trouve ainsi radicalement *perverti* par l'Egoïsme, ou par le désordre placé au centre même de la vie; il est, à la lettre, dans la vie humaine, le désordre *central*, le désordre en essence, et par suite, la suprême laideur de la vie; la laideur, comme nous l'avons dit, n'étant autre que l'expression ou la physionomie du désordre.

Aussi, pour bien peindre avec la physionomie de l'Egoïsme cette *laideur morale*, faudrait-il emprunter à la nature les images les plus repoussantes. Contentons-nous d'une seule.

Il y a, dans la nature, un être, qui donne particulièrement l'impression de la laideur : c'est ce monstre marin qu'on appelle la *pieuvre*.

La pieuvre, le plus hideux des animaux articulés ; la pieuvre déployant ses affreux tentacules pour saisir, étreindre et attirer à elle tout ce qu'elle veut dévorer et engloutir en elle-même.

Tel est, en réalité, *l'Egoïsme* dans sa dernière expression : lui aussi a ses naturelles tentacules: l'orgueil, la sensualité, la cupidité. Par l'orgueil, il attire tout ce qui est en *haut*; par la sensualité, il attire tout ce qui est en *bas*; par la cupidité, tout ce qui est au *milieu* : Pourquoi ? Pour absorber, pour engloutir, pour dévorer, pour anéantir tout ce qui *n'est pas lui*.

2° Mais cet Egoïsme tel qu'on vient de le définir, existe-t-il dans l'humanité? Et ce que nous venons de définir et de peindre, n'est-ce pas une *chimère?*

Hélas ! non. L'idée que nous venons d'en donner, et le tableau que nous venons d'en montrer, n'est que la traduction de la plus grande *réalité* qu'il soit possible de rencontrer dans le monde humain; car l'Egoïsme, c'est le grand et universel *fait* de l'humanité. Je parle de l'humanité laissée à elle-même et tout entière à elle-même, en dehors des réactions généreuses du sacrifice chrétien.

Et d'abord, il est le fait le plus *antique* de l'humanité déchue ; il est né avec-le péché originel, il est sorti de la chute de notre race.

Avant la chute, il n'y avait pas d'Egoïsme; parce que tout amour était dans l'ordre. L'amour du cœur humain *gravitait* autour de son centre ; tout avec lui était dans l'harmonie.

Le contre-coup de la chute a brisé toute harmonie, en déplaçant l'amour ou en le *retournant* contre son propre centre.

Dès lors, l'amour, au lieu de s'épandre et de se donner aux autres êtres, s'est concentré lui-même sur lui-même, et par là, est devenu l'Egoïsme, c'est-à-dire le *désordre dans l'amour*, ou l'amour retourné et perverti.

Cette perversion de l'amour retourné s'est nommée la *concupiscence*. Par elle, cet amour est devenu l'orgueil, il est devenu la cupidité, il est devenu la sensualité. Mais sous cette triple dénomination, il est toujours lui-même : l'*Egoïsme*, c'est-à-dire le mal originaire, le mal central et universel dans l'humanité.

A partir de cè moment, l'Egoïsme a envahi l'humanité par toutes ses faces et dans toutes ses profondeurs; et vous le retrouvez dans toutes les *puissances* de l'homme, dans tous les *temps*,

dans toutes les *conditions* de la vie humaine; toujours varié dans ses formes et dans ses manifestations, mais toujours *un* dans sa nature, et toujours identique dans son fond. Quand on regarde la nature matérielle; parmi la variété de ses couleurs, on découvre une même teinte universelle. Ainsi quand on regarde de près la nature humaine depuis la chute, on y découvre un même fond; et ce fond, c'est l'Egoïsme.

Ainsi, l'Egoïsme est partout dans l'*homme*, il envahit *toutes ses puissances* .

Il est dans son *intelligence*. Quel Egoïsme dans ses idées! Quelle adoration de sa propre *pensée!*

Il est dans son *cœur* : Quel désordre dans ses affections perverties, dans ses amours dévoyés!

Il est dans sa *volonté* : Quelle passion de dominer! Quelle frénésie d'indépendance! Quelle impatience du joug! Quel besoin de révolte!

Il est dans ses *sens*, dans ses sens surtout : Dans cette région de sa vie, quelles convoitises! Quel besoin de *jouir*, c'est-à-dire de se satisfaire *soi-même*, n'importe par quels moyens, même par les plus honteux!

Cet Egoïsme qui est partout dans l'homme, est de tous les *âges* de l'homme. Déjà il se révèle

dans l'*enfance;* il grandit dans l'*adolescence;* il se complète dans l'*âge mûr*, et il subsiste dans la *vieillesse*

Il change ses formes à ces diverses étapes de la vie; mais il demeure le même au plus intime de la vie.

Cet Egoïsme qui est dans toutes les facultés et à tous les âges de l'homme, vous le trouvez dans tous les lieux et dans tous les peuples. Il est sous toutes les formes de la vie sociale, à tous les degrés de la civilisation; et, par cette face repoussante de leur vie, tous les peuples se ressemblent; il n'y a de différence que dans les degrés où il subsiste, dans les formes qu'il affecte et dans la mesure où il se produit et se découvre. Selon que l'Egoïsme y est plus ou moins châtié par l'éducation, les peuples apparaissent plus ou moins civilisés et plus ou moins barbares et sauvages. Le règne absolu de l'Egoïsme dans un peuple, c'est la barbarie pure, ou la pure sauvagerie. Mais le civilisé lui-même n'y échappe pas tout à fait. Que dis-je? Souvent, même sous le poli de la forme, que donne aux hommes le progrès de la civilisation, vous découvrez l'âpre Egoïsme, le même qui fait le barbare et le sauvage.

De tous les lieux, de tous les peuples et de tous les degrés de la civilisation, l'Egoïsme est de toutes les conditions humaines et de toutes les situations de la vie.

Regardez partout l'homme, sur qui le christianisme n'exerce pas du tout son action divinement réactionnaire contre le règne de l'Egoïsme ; que voyez-vous par-dessus tout, si ce n'est le règne souverain de cet Egoïsme lui-même?

Voyez l'homme de la fortune; comme il voudrait attirer à lui tout l'or du monde!

Voyez l'homme ambitieux de la grandeur ; comme il aspire à être en tout le premier de tous!

Voyez l'homme du sensualisme; comme il est prêt à tout sacrifier à ce dieu qui se nomme plaisir, et à cette déesse qui se nomme volupté!

Voyez l'homme de la politique, l'homme d'Etat; comme il tend à exploiter à son profit personnel les choses, et quelquefois même les malheurs de la patrie!

Voyez l'homme de la *science* ou de la philosophie; comme il aime, ou plutôt, comme il adore *ses idées*! Comme il met sa gloire au-dessus de la vérité!

Voyez l'homme du *travail* lui-même, l'ouvrier qui n'a plus rien de sa foi et de son christianisme; comme il *jalouse* tout ce qui lui est supérieur! Et comme, pour conquérir le bien-être et la jouissance, il aspire à bouleverser la société!

Voyez la femme *mondaine*, dans le vrai sens de ce mot; la femme qui a brisé avec la pratique chrétienne : quel Egoïsme! Et dans cette nature faite surtout pour la tendresse, l'expansion et le dévouement, quelle âpre recherche d'elle-même et rien que d'elle-même! Et, comme dans cette vie de la mondaine, sous les formes les plus gracieuses en apparence, et sous les dehors les plus doux et les plus séduisants, même à travers les voiles soyeux dont il essaye de s'envelopper, vous découvrez le dur et barbare Egoïsme!

Tel est le grand *fait humain*, le fait le plus profond, le plus permanent et le plus universel, à savoir, l'Egoïsme dans tous les *temps*, dans tous les *hommes*, dans toutes les *sociétés*, dans toutes les *situations* de la vie la souveraine réalité dans toute l'humanité qui ne relève pas de la doctrine, et ne s'inspire pas du grand souffle du christianisme.

3° Comment ce fait est-il jugé par l'humanité elle-même? En d'autres termes, que pense-t-elle de l'Egoïsme tel que nous venons d'en donner la définition et d'en constater l'existence? Quelle opinion en a-t-elle? Et quel sentiment, quelle impression en éprouve-t-elle?

Manifestement l'Egoïsme se révèle à tous, même à ceux qui le personnifient en eux, comme la face la plus *répugnante* de la vie humaine. Et même en faisant, pour un moment, abstraction de la Prévarication ou du péché dont — comme on va bientôt le voir — il est la source universelle, on éprouve, devant tout Egoïsme, une répulsion instinctive, qui déjà donne un pressentiment du désordre qu'il renferme, et une impression de la laideur qui en est l'expression.

Chose remarquable, en effet, l'âme humaine repousse l'Egoïsme sous quelque forme qu'il se présente; elle le condamne et le flétrit instinctivement, spontanément, j'allais dire, nécessairement. Autant nous acceptons facilement en nous-mêmes la pratique de l'Egoïsme, autant il nous répugne profondément dans les autres. Tout être humain, quelles que puissent être ses qualités personnelles, et quels que

soient les liens qui le rattachent particulièrement à nous, par le seul fait des manifestations de son Egoïsme, nous devient plus ou moins répugnant et répulsif.

Ah! c'est que l'apparition de l'Egoïsme froisse et blesse en nous les plus généreux instincts; c'est que, bon gré, mal gré, la meilleure partie de nous-même s'indigne et se révolte contre lui, et qu'il tue en nous tout ce qui d'ordinaire nous attire vers les autres et attire les autres vers nous.

Et d'abord, l'Egoïsme tue en nous la *sympathie*. La sympathie! ce sentiment généreux et doux par lequel les êtres humains attirent et sont attirés mutuellement. Si une qualité supérieure quelconque peut nous attirer dans l'être égoïste, son Egoïsme nous repousse comme invinciblement; quelquefois même à la sympathie se substitue l'antipathie. Et si l'être égoïste peut encore, à cause d'un sentiment supérieur à la nature, être l'objet de notre dévouement, il ne peut, comme tel, l'être de notre sympathie.

Comme il tue en nous la sympathie, il tue en nous aussi le *respect*. C'est que le respect suppose qu'on se trouve en face d'une grande chose ou d'un être supérieur; car le respect est la recon-

naissance et le sentiment de la dignité et de la supériorité. Or, l'Egoïsme, quelle que soit la situation de l'être qui le personnifie, nous apparaît ce qu'il est réellement, petit, chétif, misérable, et à ce titre, digne de tous nos mépris. Si l'homme égoïste est investi d'une grande dignité, nous pouvons encore respecter en lui la dignité qu'il représente ; *lui*, jamais !

Avec la sympathie et le respect, l'Egoïsme tue en nous le sentiment de *l'admiration*. Notre admiration est tout entière au dévouement et au sacrifice, qui est la grande beauté morale. Elle ne peut aller à l'Egoïsme, qui est la grande laideur morale. Si l'homme égoïste est homme de génie, nous pouvons admirer les œuvres de son génie; mais son Egoïsme tue l'admiration qu'excite seule en nous l'apparition de la beauté.

L'Egoïsme tue en nous surtout, *l'affection*; il est la blessure mortelle faite à l'amour sincère. Nous savons que l'être égoïste s'aime lui-même avant tout et par-dessus tout, et parfois même s'aime *seul*, à l'exclusion de tout autre. Il ne peut plus donc donner à personne l'amour qu'il retire tout entier sur lui-même. De là, l'extrême difficulté de lui accorder ce qu'il ne peut pas donner. Aussi, faut-il un étrange effort pour aimer l'être

qui nous apparaît comme une personnification de l'Egoïsme. Si l'on parvient encore à l'aimer, ce n'est qu'à force de se faire illusion sur lui-même ; comme il peut arriver, lorsque l'Egoïsme en personne prend, pour attirer à lui, les apparences de l'affection et le masque de l'amour. Mais un tel amour d'ordinaire ne se soutient pas.

L'Egoïsme tue en nous aussi ce qu'on appelle la *confiance;* la confiance, ce noble et généreux sentiment par lequel nous nous appuyons sur un autre être que nous, non seulement parce que nous le croyons capable de nous soutenir et de nous secourir, mais, surtout, parce que nous le jugeons incapable de nous tromper et de nous trahir. Or, jamais nous ne pouvons, sans réserve, nous confier à un être profondément égoïste ; parce que nous savons que si cet être a intérêt à nous tromper, il nous trompera ; et même, s'il a intérêt à nous trahir, il nous trahira; car la tromperie et la trahison sont essentiellement des actes d'Egoïsme. Dès lors, comment me confier à un être qui pourra faire de ma confiance même un moyen de me mieux tromper et de me mieux trahir?

Ainsi, vous le voyez, tout ce qu'il y a en nous

de meilleur, de plus noble et de plus généreux, rend un témoignage unanime contre cette chose répugnante et répulsive, qui a nom *Egoïsme.*

Mais ce qui achève en nous la répugnance et la répulsion qu'il nous inspire, c'est que, d'ordinaire, cet Egoïsme s'ignore et se croit le dévouement; c'est qu'il voit — chose étrange — l'Egoïsme en tous et en chacun, excepté en lui-même. Aveuglé sur l'Egoïsme qu'il personnifie en lui, comme il est clairvoyant et perspicace pour le découvrir dans les autres! Et comme il est ingénieux à le trouver là même où il n'est pas, et à l'inventer dans les autres pour mieux le dissimuler en lui-même!

Aussi, voyez l'homme égoïste au milieu de tout ce qui l'entoure et le touche de plus près. Alors que tous autour de lui souffrent des âpretés, des duretés et des violences de son Egoïsme, il estime que c'est lui qui souffre de l'Egoïsme de tous. Alors que, plus ou moins, il martyrise tout ce qui l'environne, il croit et il dit que le martyr c'est *lui*, que la victime c'est lui, toujours lui, et les bourreaux sont tous ceux qui l'entourent et le persécutent.

Et c'est ce qui doit achever et achève, en effet, la répulsion que nous inspire l'Egoïsme : c'est

que, tandis qu'il est le persécuteur et le bourreau de tous, il se proclame lui-même le martyr et la victime de tous!

J'aurais pu ajouter que cet Egoïsme, partout et en tous si répugnant et repoussant, nous répugne et nous repousse plus encore dans les vies et les professions vouées par vocation à la pratique du dévouement et du sacrifice.

Mais ce que nous en avons dit suffit à nous montrer combien il est, devant toute âme humaine, odieux, répulsif, haïssable.

D'où viennent cette répugnance, cette répulsion, cette haine même qu'inspire tout Egoïsme? Et comment en expliquer le mystère?

Ah! je vais vous le dire, et vous allez le comprendre. C'est qu'au fond de cet Egoïsme, sous quelque forme qu'il se présente, nous sentons la présence du mal qu'il porte en lui-même, et nous découvrons en lui, de notre premier regard, cette laideur morale qui en est la figure, ou du moins le reflet. Nous éprouvons, en sa présence et surtout à son contact, quelque chose d'analogue à ce que nous éprouverions en présence et au contact de *Satan*, c'est-à-dire de la laideur morale dans sa plus complète apparition; car Satan est, à la fois, l'idéal et la réalité de

l'Egoïsme élevé à sa dernière puissance ; et, à mesure qu'un être humain quelconque personnifie devant nous l'Egoïsme, c'est-à-dire, la laideur morale, nous croyons sentir dans la même mesure les approches de Satan. Et, sauf la différence et l'intensité relative du sentiment, nous éprouvons quelque chose de cette répulsion, de ce mépris et de cette horreur, que la nature, la raison et la foi nous inspirent pour Satan lui-même.

Ah! sans doute, la personne qui nous offre cette physionomie plus ou moins accentuée de l'Egoïsme, nous pouvons encore la prendre en quelque pitié, et à force de charité et de dévouement, l'aimer encore toute défigurée qu'elle est par le monstre; mais le monstre lui-même, nous ne pouvons naturellement que le repousser et le prendre en horreur, parce qu'il nous apparaît ce qu'il est nécessairement : le *mal*, le *désordre* ; donc la *laideur morale*, donc la répulsion et encore la répulsion.

Et voilà, Messieurs, ce qui, même avant toute démonstration, peut nous faire pressentir ce que j'ai maintenant à mettre dans tout son jour, à savoir, que l'Egoïsme est le père générateur de toute Prévarication et de tout

désordre dans l'humanité. C'est que, même sans nous en rendre bien compte, nous avons comme une vague aperception du mal qu'il renferme. Quelque chose de noblement instinctif nous révèle, au plus intime de notre âme, que le bien n'est pas égoïste, que le bien est expansif, que le bien est communicatif, que le bien est attractif; et que par conséquent, l'Egoïsme qui est le contraire de tout cela, ne peut être que le mal, et comme tel générateur de tout mal.

A la rigueur, la vérité de cette induction et le témoignage de cette impression pourraient ici nous suffire. Mais dans un sujet si exceptionnellement grave et si absolument décisif, il importe de s'appuyer sur la démonstration même; afin que la lumière s'ajoutant à la lumière, dissipe sur ce point toute obscurité, et l'illumine d'une pleine et rayonnante clarté.

Donc, Messieurs, redoublez d'attention, et vous allez voir, j'espère, comment la plus vulgaire raison nous montre dans l'Egoïsme le vrai père de la Prévarication.

II

Comment, demandez-vous, l'Egoïsme peut-il être le père générateur de la Prévarication humaine, et la cause effective de tout désordre, de tout mal dans notre humanité?

C'est, comme nous l'avons dit en commençant, qu'il trouble, ou plutôt brise et détruit les nécessaires et essentiels rapports que nous devons avoir avec Dieu.

Dieu est notre Créateur, et à ce titre il nous enchaîne à *lui* nous ses créatures intelligentes et libres. Et c'est la violation ou la rupture volontaire de ces relations avec Dieu, fondées sur la force et l'essence même des choses, qui constitue radicalement ce que nous appelons la Prévarication humaine devant Dieu.

Voyons, en effet, ce que Dieu Créateur, considéré sous ses divers aspects, est essentiellement par rapport à l'homme sa créature. Et vous allez voir comment l'Egoïsme humain, en brisant ces nécessaires rapports, constitue en essence le péché ou la Prévarication.

Et ce que je vais montrer d'une manière plus générale et plus radicale, nous le verrons demain, en venant au détail de notre vie, d'une manière plus particulière et plus pratique.

1° Dieu, par rapport à nous, est d'abord notre auteur et notre principe (1).

Or, l'Egoïsme humain pose ici la cause primordiale de tout désordre, parce qu'il nous arrache à notre principe divin.

La séparation du *principe* est la cause primitive, originelle, de tout désordre, de tout mal, de toute mort.

Un regard attentif jeté sur tout ce monde visible, nous montrerait comment toute chose y va au désordre, à la désorganisation, à la mort, par la séparation effective de son principe, c'est-à-dire par la rupture avec ce qui la fait être, vivre, agir, et produire. Ainsi, la feuille qui se sépare de la branche, la branche qui se sépare de sa tige, la tige qui se sépare de sa racine, la racine qui s'arrache à la terre, et mille autres phénomènes que je ne puis même nommer, tout cela met en lumière et au plus grand jour cette vérité : En dehors de son principe, toute vie

(1) Voir la *Destinée*, 6me discours.

se désorganise, se déconcerte, se flétrit et meurt.

On peut dès lors pressentir ce qui doit advenir de l'homme se détachant volontairement de son *principe*, c'est-à-dire de son *auteur*, de son Créateur, de son Père. Et l'on peut entendre, même sans une philosophie bien profonde, comment cette apostasie de l'homme se retirant de son *principe*, engendre une désorganisation, une perversion, bref, une Prévarication.

Eh bien! Messieurs, comment, et par quelle impulsion l'homme se sépare-t-il de Dieu, son principe?

Par l'amour désordonné de lui-même, c'est-à-dire par son Egoïsme élevé à son plus haut degré. Car l'Egoïsme, c'est le moi, le moi désordonné se retirant tout entier lui-même sur lui-même. L'Egoïsme, c'est l'homme s'arrachant volontairement à Dieu son *principe*, pour se poser lui-même devant lui-même en action comme son propre *principe*; l'homme pensant, voulant, agissant, et en tout et partout, se comportant comme si tout ce qui est en lui dérivait de lui-même, et comme s'il n'existait que par lui-même; bref, comme s'il était à lui-même son auteur, son origine, sa source.

Qu'importe alors, qu'il ne dise pas formellement : « Je me suis fait moi-même, *Ego memetipsum feci*, » puisque, en tout, sciemment et librement il agit comme si en réalité il s'était fait lui-même, et comme s'il ne devait rien à un autre que lui-même ?

Or, se comporter comme si l'on s'était fait soi-même et se constituer soi-même en action comme son propre principe ; qu'est-ce que cela, je vous prie, si ce n'est le point de départ de tout désordre, la première *racine* de tout mal ; en un mot, la Prévarication humaine ou le péché en essence ; l'homme se détachant de son principe, pour se retirer tout entier sur lui-même, pour vivre et habiter exclusivement en lui-même.

N'eussions-nous pas à aller plus loin, est-ce que, de ce seul point de vue, nous ne voyons pas déjà la Prévarication humaine sortir de l'Egoïsme comme de sa source primitive? Car, si, comme je viens de le rappeler brièvement, dans la création entière, et surtout dans toutes les sphères où, sous une forme ou sous une autre la *vie* apparaît, si même dans les régions les plus inférieures des êtres vivants, toute chose va au désordre, à la désorganisation et

même à la mort, en se séparant du principe immédiat de sa vitalité; à combien plus forte raison, l'homme, cè roi des créations inférieures, ira-t-il au désordre, à la perversion et à la Prévarication, en s'arrachant volontairement et librement lui-même à son principe primordial, à son auteur, à son Créateur, en un mot, à son principe divin? Et quiconque veut rechercher la genèse du mal moral, c'est-à-dire de la Prévarication dans l'humanité, où la verra-t-il mieux et dans une plus grande lumière, qu'au fond même de cet Egoïsme se posant lui-même devant lui-même comme son propre principe, et par là troublant le premier rapport qui rattache nécessairement l'homme créé, à Dieu son Créateur et son Père? Il me semble que déjà pour moi le problème du mal est résolu; et dans cette lumière qui brille, au matin de la création sur le berceau de notre race, la genèse de la Prévarication humaine se révèle tout entière; parce qu'elle nous en montre dans l'Egoïsme le père générateur.

Mais là ne se bornent pas nos rapports essentiels avec Dieu, et par conséquent, là ne se borne pas non plus le désordre de l'Egoïsme et de la Prévarication qu'il engendre.

2° Ce n'est pas seulement comme notre prin-

cipe et notre auteur que Dieu entre avec nous dans de nécessaires rapports; c'est aussi comme notre souverain *Maître*.

Nous l'avons dit ailleurs (1), et je demande la permission de le rappeler ici : entre le principe et l'autorité, la corrélation est nécessaire et la séparation impossible. Etre créateur et être maître, être auteur et être autorité ne sont pas *deux* choses, mais *une*, ou du moins la première de ces deux choses renferme nécessairement la seconde: Et parce que Dieu est, dans le sens le plus plein et le plus absolu de ce mot, notre principe et notre auteur, puisqu'il est notre créateur; il s'ensuit qu'il est, dans le sens le plus propre et le plus vrai, notre *maître*, notre *souverain*, notre *propriétaire*.

Cela posé, il est facile de voir comment Dieu, auteur, maître et propriétaire, se pose devant l'homme, sa créature, son sujet, sa propriété; et comment l'homme, sous l'inspiration de son égoïsme, se pose lui-même en face de son Dieu créateur, maître et propriétaire.

Dieu vient à l'homme, sa créature de choix dans

1) Voir le 3e Discours du présent volume : *la Prévarication devant l'Autorité divine.*

ce monde visible, à l'homme créé intelligent et libre, à l'homme roi et vassal tout ensemble, à l'homme constitué, sous la suprême suzeraineté de son Créateur, maître des créatures inférieures, et lui-même avec tout ce qu'il possède, le sujet et la propriété de l'absolu, et, dans un sens vrai, de l'unique propriétaire et souverain; et il lui dit :

O homme, regarde au-dessous de toi le domaine que je t'ai fait ; mais en même temps, regarde au-dessus de toi, le domaine souverain que je garde sur toi-même. Si, de par ma volonté, tu es maître de tout ce que j'ai mis sous tes pieds, je demeure le maître souverain et le propriétaire absolu de toi et de tout ce qui se rattache à toi. Je suis ton propriétaire et ton maître : donc à moi l'usage de toutes tes puissances et de toutes tes facultés ; à moi ton intelligence, parce que je suis la vérité; à moi tout ton cœur, parce que je suis l'Amour; à moi ta volonté et ta liberté, que je ne t'ai données que pour reconnaître et servir ma souveraineté; à moi ton corps lui-même avec toutes ses jouissances, que je ne te permets que pour t'aider à me désirer, et à jouir un jour de tout moi-même ; à moi, enfin, ton être tout entier.

Que dit, et surtout que fait l'Egoïsme humain en face de ce Dieu, auteur, maître et propriétaire de l'homme et de tout? Ecoutez : Qui sera mon maître? *Quis noster Dominus?* Non, pas de maître! Mon maître, c'est moi; mon propriétaire c'est moi; et tout ce que j'ai est à moi. Mon intelligence m'appartient, mon cœur m'appartient, ma volonté m'appartient, mon corps m'appartient, et ma liberté, c'est ma souveraineté. Cette liberté, je la veux, je la revendique et la réclame tout entière. Je veux être libre et libre de toutes les manières : à moi ma liberté absolue de *penser;* à moi ma liberté illimitée d'*aimer;* à moi ma liberté complète de vouloir et de *faire* ; à moi ma liberté de jouir et de jouir sans frein ; à moi, enfin, le libre usage de toutes mes puissances, de toute mon intelligence, de tout mon cœur, de toute ma volonté, de tout mon corps et de tous mes sens, en un mot, de toutes mes activités ne relevant que de l'empire de ma propre liberté.

Eh bien! Messieurs, qu'est-ce que cela veut dire? Au fond de tout cela qu'y a-t-il, pensez-vous? Que signifient toutes ces revendications insolentes de toutes les libertés, ou plutôt de toutes les indépendances, de toutes les licences et de tous les libéralismes, si ce n'est l'Egoïsme?

Libre-*pensée* qu'est-ce? si ce n'est l'Egoïsme de l'intelligence; libre-*amour*, qu'est-ce? si ce n'est l'Egoïsme du cœur; libre-*faire*, qu'est-ce? si ce n'est l'Egoisme de la volonté; libre-jouissance, qu'est-ce? si ce n'est l'Egoïsme de la chair. Et tout cela veut dire *libéralisme!* Libre-pensée, c'est-à-dire libéralisme de l'intelligence; libre-amour, c'est-à-dire libéralisme du cœur: libre-faire, c'est-à-dire libéralisme de la volonté; libre-jouissance, c'est-à-dire libéralisme du corps et des sens.

Mais le fond de tout, le principe générateur de tout cela, ah! c'est cet affreux *Egoïsme* revendiquant, ou plutôt confisquant, pour se satisfaire lui-même, tout ce qui en l'homme est de Dieu et appartient à Dieu; l'Egoïsme, c'est-à-dire le *moi*, arrachant à Dieu maître et propriétaire, tout ce qu'il en a reçu, pour tout retirer et tout ramasser en lui-même.

Or, tout cela, qu'est-ce? si ce n'est, ici encore, la Prévarication humaine ou le péché en essence, c'est-à-dire l'homme s'arrachant avec tout ce qu'il possède et tout ce qui est en lui, à Dieu, son maître?

Ainsi fait l'homme, sous la satanique inspiration de son indépendance. Or, si l'indépen-

dance est la mère de la Prévarication, l'Egoïsme est le père de l'indépendance elle-même.

3° Dieu, par rapport à nous, n'est pas seulement notre principe et notre maître, il est notre *centre*, et la loi suprême de notre vie est de graviter vers Lui.

La loi la plus générale et la plus harmonieuse qui dirige et gouverne tous les êtres dans la création, c'est ce qu'on peut appeler la *loi des centres*.

Regardez partout dans la création, dans toutes les sphères où les êtres vivent, se meuvent et fonctionnent; chaque être animé ou inanimé est coordonné par rapport à un centre particulier. Monde matériel, monde moral, monde physique, monde social, tout sous ce rapport rend un même témoignage. Les centres inférieurs sont eux-mêmes coordonnés par rapport aux centres supérieurs ; et tous les centres supérieurs, avec tout ce qui gravite vers eux, doivent eux-mêmes graviter vers le grand centre ou le centre universel, c'est-à-dire vers Dieu ; car, de même que les êtres qui dans la création produisent, engendrent, et, à leur manière *créent*, demeurent le centre de tout ce qu'ils produisent et de tout ce qui émane d'eux : ainsi Dieu, le Créa-

teur de toutes choses et créateur dans le sens le plus strict de ce mot, demeure le centre réel et vivant de tout. Donc tout être créé, pour accomplir sa loi, doit graviter vers *Lui*, et par cette gravitation s'élever et se perfectionner en allant à sa fin (1). Là gît la raison fondamentale de l'ordre et de l'harmonie dans la création.

Eh bien, qu'est-ce qui renverse cet ordre magnifique résultant, dans la création, de l'accomplissement de cette loi des centres? Est-il besoin de le dire et de le montrer longuement, lorsque tous, du premier regard de votre intelligence, vous le pouvez découvrir? L'*Egoïsme*, ah! voilà le grand et l'universel violateur de la loi des centres, et par suite de toute harmonie. Pourquoi? Parce qu'au lieu de graviter vers son centre, il se fait lui-même centre et tend à tout attirer, à tout faire graviter vers lui.

C'est là, en effet, ce qui — à proprement parler — constitue l'essence même de l'égoïsme : tout attirer vers soi, et au lieu de graviter avec tout vers le grand et unique centre, se poser soi-même

(1) Nous n'insistons pas sur ce point, qu'on trouvera plus développé dans le livre la *Destinée*, pages 287-91.

comme le centre, ou du moins agir comme si l'on était soi-même le vrai centre de tout. L'égoïsme, arrivé à son plus haut degré, c'est le *moi* se posant lui-même comme le centre où tout doit aboutir.

Or, lorsque chacun se fait centre, il n'y a plus de centre; donc plus d'unité, et partant plus d'ordre, plus d'harmonie.

Mais, qu'est-ce que tout ce que je viens de dire, devant l'homme s'arrachant non plus seulement à son centre particulier et immédiat, mais volontairement se retirant du centre *universel*, c'est-à-dire de Dieu même? Ah! c'est ici le désordre à son comble, le désordre suprême; et pour vous le révéler tout à fait, il me faudrait avec l'intelligence la parole des anges, qui, sans doute mieux que nous pénètrent ce mystère, et mieux que nous pourraient le dire; ou plutôt Dieu lui-même nous en pourrait seul révéler toute l'horreur, parce que Dieu seul connaît bien l'homme et lui-même. Du moins, avec notre infirme pensée et avec notre parole infirme comme notre pensée elle-même, pouvons-nous comprendre et dire que, de même que plus un être est grand, plus en gravitant vers son centre il fait resplendir l'ordre; ainsi, plus en refusant

de graviter vers son centre suprême, il agrandit et fait éclater le désordre.

Dès lors, comment se faire une idée adéquate, et comment trouver une image assez expressive de ce désordre monstrueux : l'homme, ce roi de la création, refusant de graviter par tout son être vers son centre éternel et suprême ?

Ah! Messieurs, cette fuite volontaire du centre universel, ne vous semble-t-il pas que c'est quelque chose d'épouvantable qui fait, dès ici-bas, ressembler le coupable de la terre au réprouvé de l'enfer? car enfin, ce mouvement par lequel l'homme librement, sous l'impulsion de son Egoïsme, fuit ce centre essentiellement béatifique, n'est-ce pas sur la terre comme un commencement de cet enfer, qui est la suprême *excentricité* de l'être sciemment et librement arraché à son véritable centre?

L'enfer, en effet, même abstraction faite du détail des supplices exigés par la divine justice, qu'est-ce, si ce n'est cela même, à savoir, l'Egoïsme détachant l'homme tout entier de Dieu, son vrai et unique centre, pour le précipiter sans retour au pôle extrème de sa destinée, en le rejetant sur le moi, le moi arrivé au terme suprême du désordre, le moi damné lui-même par lui-

même, le moi souffrant inexprimablement de l'irrémédiable séparation de ce centre, vers lequel le naturel mouvement de sa vie le porte nécessairement, et dont il se sent avec effroi repoussé éternellement? L'Enfer, enfin, mais qu'est-ce donc autre chose qu'un Egoïsme éternel, c'est-à-dire l'homme jeté à jamais dans une absolue et effroyable solitude, et condamné par lui-même à fuir d'une fuite éternelle, et dans une éternelle agitation, le centre où il devait trouver son éternel repos?

4° Ainsi, l'Egoïsme nous arrache tout à la fois, à Dieu notre *Principe,* à Dieu notre *Maître*, à Dieu notre *Centre*; et par là même il nous arrache à notre Destinée finale, ou à notre *fin* suprême. Car, comme nous l'avons déjà démontré (1), Dieu est notre fin par ce triple chef: parce qu'il nous a créés, parce qu'il nous gouverne, parce qu'il nous attire; c'est-à-dire parce qu'il est notre Principe, notre Souverain, notre Centre suprême.

Comme notre *Principe* et notre auteur, il nous a faits nécessairement pour *lui*; donc il est notre fin. Comme notre *Maître* et notre propriétaire,

(1) La *Destinée*, 6me Discours p. 280-292

il dispose de nous nécessairement pour *lui*; donc il est notre fin. Comme notre *centre*, il nous attire à *lui* pour nous reposer éternellement en *lui* : donc il est notre fin.

Ainsi se vérifie, non seulement une fois, mais trois fois, le mot de saint Augustin : « *Fecisti nos* « *ad te*, vous nous avez faits pour vous ; et notre « cœur est inquiet et agité jusqu'à ce qu'il se re- « pose en vous. *Irrequietum est cor nostrum*, « *donec requiescat in te.* »

C'est qu'en effet, en dehors de lui, rien, absolument rien, sur la terre et dans le temps, ne répond à l'idéal et à la réalité de notre fin dernière et de notre destinée suprême; rien ne pouvant ici-bas réaliser ce que nous y cherchons ; Dieu seul, enfin, pouvant donner une satisfaction complète à toutes nos facultés : à notre intelligence qui cherche le vrai, à notre imagination qui cherche le beau, à notre volonté qui cherche le bien, à notre cœur qui cherche l'amour, à notre vie entière, enfin, possédée par le besoin de trouver tout cela dans le plus haut degré à son terme final.

Ainsi, comme nous l'avons démontré amplement, lorsqu'il fut question de la *Destinée*, Dieu seul est notre fin dernière; et notre destinée

finale c'est la *possession* de Lui-même. Tendre à cette fin dernière par toutes nos puissances et par tous nos actes, c'est l'ordre et l'harmonie commencés dans cette vie; et atteindre et conquérir cette fin, c'est leur consommation et leur plénitude dans l'autre vie.

Eh bien! Messieurs, quel est ici encore, ici surtout le grand obstacle, et dans un sens l'unique obstacle à l'accomplissement de cet ordre et de cette harmonie? Qui empêche l'un et l'autre de commencer sur la terre et de se consommer dans le ciel? Qu'est-ce qui s'oppose ici-bas à cette tendance vers la fin, et à cette conquête de la fin dernière? Qu'est-ce qui retourne la vie humaine dans le sens diamétralement opposé à sa vraie destinée?

En doutez-vous? Mais c'est cet Egoïsme impie et perturbateur, c'est-à-dire, selon le mot profond de saint Augustin, « l'homme s'arrachant « à Dieu qui est tout à la fois son Principe et sa « *fin,* pour se faire lui-même devant lui-même « son Principe et sa fin. »

Dieu se pose lui-même devant l'homme sa créature, et il lui dit en le regardant : O homme, écoute la voix de ton créateur et père. Je suis ton créateur, et c'est par amour que je t'ai créé;

et si je t'ai créé, ce n'est pas pour te séparer de moi, mais pour t'unir, si tu le veux, éternellement à moi. Je suis, à la fois, ton Principe et ta Fin, *Ego sum Principium et finis;* et je suis ta Fin, parce que je suis ton Principe. C'est pour Moi, en un mot, que je t'ai fait. Viens donc à moi. Par tous les mouvements de ta vie voyageuse tends vers moi; et arrivé au terme de cette vie, alors, embrasse-moi.

Voilà ce que Dieu crie à l'homme, de toutes les profondeurs de son être. Toutes les voix de la création universelle et de notre âme en particulier, font écho à la voix de Dieu; et elles disent : O homme, il faut tendre et aller à Dieu, ta fin dernière et ton bonheur suprême; car ton bonheur est dans l'ordre, et l'ordre dans la conquête de la fin.

Eh bien! que fait et que dit ici l'Egoïsme, le *moi* prévaricateur, dans le plus grand sens de ce mot, le *moi* violateur de l'ordre? Il dit : Non, je ne veux pas; je ne veux pas aller à toi. Pour tendre vers toi, pour aller à toi, il me faudrait renoncer à moi-même, sortir de moi, et à toute heure de ma vie mourir à moi. Je n'y puis consentir. Que d'autres, s'ils le veulent, cherchent en toi leur fin et leur destinée. Pour moi, ma

fin est trouvée, et je sais ma destinée : Ma fin, c'est moi; et ma destinée, c'est de jouir de moi et de tout ce qui est en moi. Oui, je suis moi-même ma fin, comme je suis moi-même mon principe, mon maître et mon centre.

Certes, que l'homme égoïste au premier chef n'articule pas expressément, comme je viens de le faire, ces paroles subversives qui retournent, si je le puis dire, les pôles de la vie, c'est ce que l'on peut admettre. Mais qu'importe, s'il met dans toutes ses actions ce que je viens de mettre dans ces quelques paroles?

Cet Egoïsme, tel que je le suppose ici, l'Egoïsme arrivé à son terme extrême, voyez-le à l'œuvre: Est-ce que, à la lettre, son action réelle n'est pas le *retournement* de la vie, et le renversement des pôles sur lesquels repose tout le mouvement de la vie? Regardez l'homme juste, dans le grand sens de ce mot, c'est-à-dire, le saint, l'homme qui, en tout et partout, va, par la ligne droite et sans en dévier jamais ni à droite ni à gauche, à sa fin dernière : tous les actes de son intelligence, pour Dieu; tous les actes de son cœur, pour Dieu; tous les actes de sa volonté, pour Dieu; tous les mouvements de sa vie, pour Dieu; pour Dieu-vérité, pour Dieu-amour, pour

Dieu-autorité, bref, pour Dieu sa fin et sa destinée.

Eh bien! l'Egoïsme fait exactement le contraire. Il retourne, dans le sens opposé au plan divin, ce mouvement harmonieux de toute la vie; et il dit, par une action partout et en tout désordonnée et répulsive de sa fin suprême : Tous les actes de mon intelligence, *pour moi*. Tous les battements de mon cœur, *pour moi*. Tous les actes de ma liberté, *pour moi*. Tous les mouvements de ma vie, *pour moi;* encore pour moi, et toujours pour moi.

Ainsi, l'Egoïsme complète la perturbation qu'il jette dans les rapports essentiels de l'homme avec Dieu, et ouvre la grande source des prévarications par son antagonisme avec sa destinée; ou par sa libre répulsion de Dieu, fin dernière de sa vie.

5° En retournant l'homme contre son Principe, son Maître, son Centre et sa Fin, l'Egoïsme le retourne contre son propre *bonheur*; car, arracher l'homme à tout ce que je viens de dire, c'est l'arracher à ce ciel, à ce paradis qui n'est autre que Dieu même. C'est ici le point final où doivent nous faire arriver tous les rapports avec Dieu que nous venons de signaler; c'est le rapport su-

prême, le rapport, que pour le bien nommer, j'appelle ici un rapport *béatifique*.

Dieu seul est mon bonheur, pour ces deux raisons surtout : parce qu'il est à la fois et l'Infini dans son *être* et l'Infini dans sa *durée* ; et que par là il répond aux deux aspirations les plus profondes du cœur humain, l'aspiration vers ce qui est sans limites et l'aspiration vers ce qui est sans fin, bref, à la double aspiration de l'*Infini* et de l'*Eternel*.

Besoin de l'*Infini!* qui donc, parmi vous, ne le sent se remuer dans son âme? Dans cette âme, qui a la capacité de posséder Dieu, dit saint Bernard, et que rien de ce qui n'est pas Dieu ne remplira jamais, *Capacem Dei, quidquid Deus non est, non replebit* (1).

Telle est, en effet, la largeur et la profondeur d'une âme humaine, qu'elle ne peut être remplie que par un Infini, et que tout ce qui a une limite la laisse effroyablement vide, et par suite triste et malheureuse. Mille mondes y seraient jetés avec tout ce qu'ils renferment, qu'une voix plaintive en sortirait encore, qui dirait : ce n'est pas ce à quoi j'aspire ; Arrière !

(1) Voir la *Destinée*, 3me et 6me discours.

Et avec l'Infini en substance, l'Infini dans l'*être*, notre âme, par une aspiration non moins invincible, aspire l'*Eternel*. Nous avons vu déjà comment l'âme humaine, par cette aspiration même, rend à l'existence de l'Eternité un irrécusable témoignage (1). Comment, en effet, comprendre le parfait bonheur, si on ne le suppose un éternel bonheur? Et comment ce que nous savons devoir finir pourrait-il nous rendre parfaitement heureux? Or, de même que la création n'offre rien que de limité et d'imparfait à notre besoin de l'*Infini*, elle n'offre rien que de fugitif et de périssable à notre besoin de l'*Eternel*. Dès lors, comment la félicité, sur cette terre du périssable et du fini, pourrait-elle dresser sa tente et dire à l'homme : Ici est tout ce à quoi tu aspires, ici est le lieu de ton parfait bonheur?

Or, dans cette absence de l'*Eternel* et de l'*Infini* auxquels nous aspirons ici-bas, sans pouvoir embrasser ni l'un ni l'autre, Dieu nous dit en se posant devant nous : O homme! pour te combler, il te faut l'Infini; Je suis l'*Infini;* et comme tel, seul je te puis remplir. O homme! tu désires

(1) Voir l'*Eternité*, retraite de N. D. 2me discours.

et tu cherches l'Eternel, et rien de ce qui doit finir ne te peut satisfaire : Je suis l'*Eternel*. Infini dans mon être, je le suis dans la durée. Oui, à moi un jour, tu le seras *toujours*. O homme! tu cherches le bonheur; ton bonheur, c'est Moi; car je suis ce qui seul peut faire ta pleine félicité; je suis l'*Infinité* et l'*Eternité*.

Qui ne croirait que l'homme, reconnaissant et ravi de ces avances de Dieu, va s'écrier : A vous seul, ô Infini, ô Eternel, à vous seul tout entier et pour toujours!..

Eh bien! que fait ici l'Egoïsme humain devant ce bonheur, ce ciel, ce paradis qu'ouvrent devant l'homme l'Infinité et l'Eternité de Dieu? L'Egoïsme dit en se retirant sur lui-même : J'ai mon paradis à moi; j'ai mon bonheur à moi; et ce bonheur et ce paradis, il me les faut non dans l'avenir, mais dans le présent, non pas demain, mais aujourd'hui; il me les faut dans ce que je vois, ce que je sens, ce que je touche au chemin de ma vie. Et aveuglé, trompé, tyrannisé par son propre Egoïsme, l'homme, au lieu de chercher le bonheur qu'il rêve, dans la possession effective de l'Infini, s'en va le demander non seulement au fini, mais même à ce qu'il y a de plus étroit, de plus petit et de plus ravalé dans

le fini lui-même. Et au lieu de chercher ce qu'il désire, comme l'idéal du bonheur, à savoir l'Eternel; il en demandera la réalité au fugitif, au périssable; et sous l'inspiration satanique d'une passion égoïste, il embrassera, il étreindra comme son bonheur *aujourd'hui*, ce qu'il sait même devoir lui échapper *demain*.

Et ce qui met le comble à cette Prévarication énorme fille de ce monstrueux Egoïsme, c'est que cet Infini, cet Eternel qu'il repousse, c'est l'*amour*, l'amour même en substance; l'amour, notre fin suprême, notre bonheur, notre ciel. Car l'amour est le fond du Paradis, comme la haine est le fond de l'Enfer; l'amour qui nous a donné la vie; l'amour qui nous conserve et nous porte partout dans ses bras; l'amour qui nous a rachetés; l'amour donné dans le mystère de Bethléem, *sacrifié* dans le mystère du Calvaire, l'amour *donné* et *sacrifié* tout à la fois, partout et toujours, dans le mystère de la communion : En un mot, un amour infini et éternel, nous ouvrant son sein pour nous faire jouir de lui sans mesure et sans fin! Oui, l'union éternelle de notre âme avec un amour infini; mariage sacré et indissoluble avec l'éternel amour : Voilà ce qui se pose devant nous; et à

chaque instant de notre vie, s'offre et veut se donner à nous !

Se peut-il rien imaginer pour nous de plus divinement harmonieux et béatifique tout ensemble? L'amour, qui est le fond de la vie humaine, se rencontrant et s'embrassant éternellement avec l'amour qui est le fond même de la vie divine: ô prodigieuse, ô ineffable, ô divine pensée de la sagesse, inspirée et fécondée par l'amour du Créateur !

Eh bien! Messieurs, que fait ici encore, et ici surtout, cet Egoïsme si effroyablement perturbateur? Ah! voici son crime abominable entre tous ceux qu'il inspire et consomme : le *divorce éternel* de notre âme humaine et de ce divin Amour! C'est lui, oui, c'est *lui* qui sous l'inspiration de Satan arrache pour toujours notre amour à cet éternel Amour. C'est *lui* qui fait dire à l'homme, dans un moment de vertige, quelquefois même dans sa vie entière et jusqu'à sa dernière heure : Non, cet Amour qui me demande de l'aimer, mais à la condition du sacrifice et surtout du sacrifice de moi-même, je ne l'aimerai pas. J'ai près de moi et autour de moi un amour toujours prêt à me donner tout et lui-même avec tout, sans qu'il m'en coûte rien. Que

Dieu me laisse; qu'il me laisse jouir loin de lui de tout ce qu'il a créé pour moi sur la terre.

Donc, ô Amours, dont les sourires m'invitent et dont les charmes m'attirent, venez, jouissons des plaisirs qui croissent comme les fleurs au chemin où nous passons, et qu'il n'y ait pas de prairie charmante où notre volupté ne se promène. Car, jouir ici-bas de tout, et surtout des amours qui viennent à notre rencontre, c'est notre sort, c'est notre Destinée.

Ainsi, en arrachant l'amour de l'homme à l'Amour de Dieu, pour le précipiter tout entier sur lui-même, l'Egoïsme achève et consomme tout à fait le mystère de la Prévarication humaine. Et, comme conséquence forcée de ce volontaire divorce de notre âme avec le divin Amour, comme inévitable résultat de cette libre répulsion de l'Amour qui voulait nous embrasser éternellement, qu'y a-t-il et que peut-il y avoir? Une seule chose : au lieu de l'amour s'épanouissant éternellement au sein de l'ordre pour y consommer le mystère de son bonheur, il y aura la haine; la haine, fille satanique de l'Egoïsme, frémissant dans une éternelle horreur, au sein du désordre consommé par lui-même : *Ubi nullus ordo et sempiternus horror inhabitat.*

CONCLUSION

Messieurs,

Avant de nous séparer, résumons en quelques mots, et recueillons dans nos âmes toute la substance de ce discours.

Voulant montrer le rapport qui existe entre l'Egoïsme humain et la Prévarication humaine, c'est-à-dire, comment le premier engendre la seconde, nous avons dû tout d'abord dire ce que c'est que l'Égoïsme, ce qu'il est en lui-même et quelle en est la définition ; ce qu'il est en fait, dans l'histoire de l'humanité, ce qu'il est, enfin, dans l'opinion ou le jugement des hommes. En *lui-même*, il est le *désordre* dans l'*amour;* et tous les degrés ascensionnels de ce désordre, marquent tous les degrés ascensionnels de l'Egoïsme. En *fait*, il est la grande et triste réalité de la vie de l'humanité, de l'humanité individuelle et de l'humanité universelle. Dans l'*opinion* et le jugement unanime des hommes, il est ce qu'il y a de plus odieux, de plus répugnant, de plus haïssable, de plus répulsif, parce qu'il blesse ou tue en nous tout à

fait tous les plus nobles et plus généreux instincts qu'il y a dans l'âme humaine. Ah! c'est qu'on y découvre je ne sais quelle effroyable laideur, et qu'on y sent, avec l'impression du mal, quelque chose qui ressemble à la présence de Satan; et cette impression nous fait pressentir, même avant toute démonstration directe, que l'Egoïsme est le vrai père de la Prévarication.

Toutefois, il ne fallait pas omettre la démonstration elle-même. Voilà pourquoi nous avons montré comment l'Egoïsme trouble et brise même tous les rapports essentiels que nous avons nécessairement avec Dieu créateur; et nous avons vu comment cet Egoïsme impie et révolté, violateur et profanateur de ces nécessaires relations avec Dieu, arrache l'homme à ce Dieu-*principe*, à ce Dieu-*Maître*, à ce Dieu-*centre*, à ce Dieu-*fin dernière*, à ce Dieu notre *bonheur*, à ce Dieu qui est à la fois l'*Infinité* et l'*Eternité* dans l'*Amour*.

Ainsi, nous avons vu dans l'Egoïsme humain la racine profonde de toute humaine Prévarication, racine empoisonnée de tout mal et de tout désordre dans l'humanité.

C'est ce que je voulais vous montrer aujourd'hui d'une manière générale et radicale.

Revenez demain, Messieurs, et vous verrez comment cet Egoïsme, nous le retrouvons au fond de toute Prévarication humaine ; et vous constaterez, dans la lumière même de votre propre expérience, que pour détruire en vous tout l'édifice du mal ou de la Prévarication, et pour élever sur ses ruines l'édifice du bien et de la sanctification, une seule chose est à faire : réaliser dans toute sa plénitude la parole du divin Restaurateur : *Abnega te temetipsum;* Ce qui revient à dire : vaincre en soi l'Egoïsme.

L'EGOISME

SOURCE DE TOUTE PRÉVARICATION

(Suite)

Messieurs,

Avant de quitter ce grave sujet de la Prévarication humaine, voulant en rechercher la cause et en révéler la source, nous avons prononcé le mot révélateur de cette cause et de cette source, *l'Egoïsme*; et nous avons entrepris de montrer comment nous avons, dans ce mot, la simplification ou le sommaire de toute la science du mal dans notre humanité déchue.

Mais avant d'aborder directement cette démonstration, qui touche au fond intime de notre vie humaine et à la racine de la Prévarication, il fallait dire d'abord ce que c'est que cette chose que nous nommons l'Egoïsme; ce qu'il est *en lui-même*, et quelle en est la vraie notion et la vraie définition; ce qu'il est en *fait*, et quelle est sa réalité et son existence dans l'humanité; ce qu'il est dans l'*opinion*, et comment ce phénomène ou ce fait humain est jugé par les hommes.

Et nous avons constaté que partout et toujours l'Egoïsme, ou l'amour désordonné de soi, est dans l'humanité ce qu'il y a de plus répulsif, de plus odieux et de plus haïssable.

Nous avons vu ensuite, à la lumière de la démonstration, ce que déjà nous pressentions par une vague aperception et une involontaire impression, à savoir, que cet amour désordonné du moi, ou l'Egoïsme, est la raison radicale, la cause effective, en un mot, le père *générateur* de la Prévarication humaine; parce que c'est lui qui trouble et viole les essentiels rapports que nous avons avec Dieu; avec Dieu notre *Principe*, avec Dieu notre *Maître*, avec Dieu notre *Centre*, avec Dieu notre *Fin*, avec Dieu notre *Bonheur*, et avec Dieu l'Infini dans *l'Amour*.

Nous pourrions nous arrêter ici, car; pour quiconque a l'intuition des choses dans leurs causes, comme des conclusions dans leurs principes, la genèse de toute Prévarication dans l'humanité vous est maintenant révélée. Vous savez déjà qu'à la Prévarication humaine il n'y a pas deux sources, mais une *seule*; que cette source toujours ouverte et toujours jaillissante au sein des générations humaines, c'est *l'Egoïsme*; et que

ce mot exprime la vraie synthèse du mal dans l'humanité.

Mais, pour rendre cette science du mal plus palpable, et pour nous tous plus salutaire dans la pratique de la vie, il faut venir plus au détail et montrer comment, de cette source unique dérivent tous les courants du mal qui traversent l'humanité. Et vous allez voir comment, en effet, toute Prévarication porte le caractère reconnaissable de sa paternité, et comment surtout elle renferme dans son fond un égoïsme qui en est le principe effectif et la cause déterminante.

Avant tout examen et toute constatation préalable, on peut pressentir et affirmer qu'il en doit être ainsi. Etant supposé ou plutôt démontré que l'Egoïsme est la source première et générale de tout mal et de toute Prévarication, on peut pressentir que ce que l'on a vu à la source se retrouvera et se reconnaîtra dans tous les fleuves et tous les courants qui sortent de la source. Mais, pour notre pratique et pour notre profit, il importe de prendre ici sur le fait notre nature corrompue, de constater cette dérivation dans toutes les sphères de notre vie humaine, et d'y montrer dans toutes ses Préva-

rications ce même fond noir de l'Egoïsme, partout et en tout produisant des Prévarications faites à son image et ressemblance.

Et nous allons voir comment, dans la variété indéfinie de nos Prévarications, c'est-à-dire, de tous nos manquements au devoir et de toute violation d'une loi quelconque, il y a une cause toujours agissante, toujours la même, et produisant des Prévarications dans la mesure où elle existe et agit elle-même. Or, toute la somme de nos Prévarications peut se ramener à ces trois chefs principaux : Prévarications, ou violation de nos devoirs envers *Dieu*, envers le *prochain*, envers *nous-mêmes*.

Il est curieux, intéressant et profitable, tout à la fois, de constater comment cette triplicité, ou pour mieux dire, cette mutiplicité dans la Prévarication, se résout dans l'unité d'une même cause et d'une même impulsion. L'Egoïsme, encore l'Egoïsme, et toujours l'Egoïsme. Puisse, Messieurs, cette simple constatation vous inspirer la courageuse résolution de rompre et d'en finir avec ce principal, et, à le bien prendre, cet unique ennemi de votre vie.

I

Et d'abord, je dis que l'Egoïsme est au fond de toutes les violations de nos devoirs envers Dieu, et que toute Prévarication, petite ou grande, ayant directement Dieu pour objet, est inspirée par l'Egoïsme.

Outre les relations nécessaires que nous avons avec Dieu notre principe, notre Maître, notre centre, notre fin et notre bonheur suprême, relations signalées dans le discours précédent; nous avons à remplir envers Dieu, des devoirs plus particuliers et plus définis. Ainsi nous lui devons, entre autres choses, *l'adoration*, la *prière*, la *louange*, *l'amour*, le *service*, le *sacrifice*, et ce qui renferme plus ou moins explicitement tout cela, à savoir, la *religion*. Or, il se trouve que ce qui supprime et tue plus ou moins en nous toute cette vie religieuse, c'est-à-dire tout ce qui nous unit à Dieu, c'est l'Egoïsme.

L'Egoïsme diminue ou tue l'*adoration*. Adorer, qu'est-ce dire? Cela veut dire non seulement se

prosterner et s'abaisser, mais *s'anéantir* soi-même, autant qu'on le peut, devant un autre être que soi. La véritable adoration, en effet, suppose plus qu'une prostration de l'âme et du corps; elle suppose un oubli de soi, une sorte d'évanouissement, à la lettre, un volontaire anéantissement de soi-même devant l'être que l'on adore. Oui, le véritable adorateur voudrait sous ses pieds ouvrir un abîme, comme pour y disparaître et en quelque sorte s'anéantir devant l'Etre adoré; car, en face de l'Infini qu'il adore, il est saisi et pénétré par le sentiment de son propre néant.

Or, c'est là précisément ce que l'Egoïsme ne peut entendre. Il ne prétend ni s'absorber, ni se perdre dans un autre, et beaucoup moins s'anéantir devant un autre être que soi. Il veut *être*, au contraire, et être le plus possible; et, s'il le pouvait, il absorberait en soi tout autre être que soi. Aussi ce besoin d'adorer, inhérent à la nature humaine et qu'il ne peut anéantir, il tend à le ramener tout entier sur lui-même, et à se faire lui-même son propre adorateur. Peut-être il ne dira pas en propres termes : Mon Dieu, c'est moi; et je suis moi-même mon adorateur. Mais, en fait, plus ou moins il tend à

s'adorer ; et l'adoration de Dieu diminue en lui, dans la proportion exacte où il s'adore lui-même.

Nous pouvons d'ailleurs constater que, plus nous sommes ressaisis par l'amour désordonné de nous-mêmes, et plus le culte et la préoccupation du *moi* grandit en nous; plus aussi nous sentons diminuer notre besoin d'adorer Dieu; tandis que ce besoin de l'adoration de l'Infini est en proportion du sentiment que nous avons de notre propre néant.

Ainsi, l'Egoïsme tend à repousser l'adoration ; comme l'adoration tend à repousser l'Egoïsme.

Ce qui est vrai de l'adoration proprement dite, est plus vrai encore de la *prière* ; car, entre la prière et l'Egoïsme l'antagonisme est plus grand encore, ou du moins plus apparent et plus saisissable. La vérité est que l'Egoïsme amoindrit en nous la prière, et souvent arrive à la supprimer tout à fait. Pourquoi s'en étonner?

L'homme qui prie, atteste par sa prière qu'il se reconnaît et se sent impuissant à se suffire à lui-même et par lui-même. Pourquoi prier, si l'on se croit assez fort pour se procurer par soi-même ce que l'on demande à la prière? Dès lors, pourquoi l'Egoïste prierait-il? Il croit se suffire à

lui-même, et n'avoir besoin de personne, pas même de Dieu.

La prière, d'ailleurs, est comme le cri naturel de la misère, de la misère reconnue et sentie par soi-même, j'entends la misère morale, surtout. Or, l'Egoïsme, sous ce rapport, ignore sa misère; et il se croit assez riche pour n'avoir pas besoin de mendier le secours. C'est de lui surtout que l'on peut dire avec la sainte Ecriture : « Tu dis : Je suis riche. *Dives sum;* et tu ne sais pas combien tu es pauvre et misérable, aveuglé et dépouillé de tout (1). L'Egoïsme dit avec l'orgueilleux sophiste de Genève : « Que demanderais-je à Dieu? »

La prière est plus encore que le cri spontané de sa propre misère ; c'est *un élan hors de soi.* Par la prière, en effet, l'âme s'élance par le désir et l'aspiration par delà les limites de la personnalité; elle aspire, elle invoque ce qui est hors d'elle-même ; et l'idéal de la prière, c'est *l'extase,* c'est-à-dire, comme le mot même le dit assez, l'être ravi hors de soi, et par un autre être que soi. Or, c'est la nature et le fait de l'Egoïsme de ne savoir plus franchir les limites du *moi,* de s'y

(1) Apoc. III. 17.

enfermer, sans en pouvoir sortir, comme en une étroite prison.

La prière, enfin, est une expression vivante et ardente de notre dépendance humaine devant l'Infini de la souveraineté et de la puissance divine. Or, c'est le propre de tout grand Egoïsme de ne vouloir dépendre de personne, et d'aspirer à une complète indépendance. Il ne faut donc pas attendre de lui qu'il fasse par la voix de sa propre prière l'aveu de sa propre dépendance.

Ainsi considérée sous tous ses aspects, la prière apparaît en opposition flagrante avec l'Egoïsme.

Du reste, le fait individuel ou l'expérience personnelle est sur ce point tout à fait décisive, et peut ici, pour chacun et pour tous, tenir lieu de toute autre démonstration.

Quand la prière s'élance-t-elle d'elle-même de votre âme, comme une eau qui jaillit de sa source? Lorsque l'Egoïsme ayant cessé de vous étreindre, un mouvement généreux l'élève et la ravit hors d'elle-même; alors, il vous semble que votre âme monte avec votre prière, jusqu'au trône de Dieu, pour lui rendre hommage et en rapporter le secours.

Au contraire, quand la prière semble-t-elle

mourir dans votre âme, ou expirer sur vos lèvres? Manifestement, lorsque le mouvement Egoïste vous a ressaisi et ramené sur vous-mêmes. Vous ne pouvez plus prier, ce semble, parce que la prière, avons-nous dit, est un élan *hors de soi*, et que vous ne savez plus sortir de vous-mêmes.

Ce que nous venons de dire de l'adoration et de la prière, est-ce que nous ne pouvons pas le dire aussi de cet autre devoir qui nous oblige envers Dieu, à savoir, *la louange?*

La louange du Créateur, dit saint Ignace, est le devoir essentiel de l'homme; car, l'homme a été créé pour louer son souverain Seigneur : *Creatus est homo, ut Dominum suum laudet.*

Notre vie doit donc être comme un hymne permanent chanté à la gloire de notre Créateur ; or, la louange admire, exalte et chante l'être contemplé et admiré hors de soi; et c'est ce qui nous explique pourquoi l'Egoïste manque,envers Dieu, au devoir de la louange plus encore, si je le puis dire, qu'à celui de la prière.

Ah! c'est que l'Egoïste est ainsi fait,qu'il n'admire et n'exalte bien que lui-même. L'Egoïsme d'ailleurs tue l'enthousiasme; et par là même il étouffe dans l'âme tout ce qui admire, loue, exalte

et chante; et s'il pouvait chanter encore, il ne chanterait que lui-même. Mais son âme est sans voix et son cœur sans hymne, parce qu'il est sans amour, c'est-à-dire, sans autre amour que l'amour désordonné de ce *moi* misérable, qui se pose lui-même comme l'unique et légitime objet de toute louange et de toute exaltation.

Voilà pourquoi l'Egoïsme ne loue pas le Seigneur. Que dis-je? Souvent il le blasphème. Il s'en prend à Dieu du mal qui l'étreint et de la souffrance qui l'éprouve. Dieu n'a pas le droit de le toucher; s'il le frappe et si, par une pensée d'amour, il lui envoie, dans un malheur comme une flèche qui le blesse; il rejette contre Dieu le trait qui l'a frappé. Toute souffrance lui arrache une malédiction, tout malheur un blasphème. Comme le damné, du fond de son supplice il maudit Dieu qui le châtie; au lieu de le bénir et de le louer de ses bienfaits, il ne sait que s'indigner et s'irriter de la douleur et de l'épreuve qu'il permet.

Bref, l'Egoïsme ne sait louer personne, pas même son Dieu créateur et conservateur; et par là même il manque au devoir fondamental envers celui qui lui a tout donné. En face de tous les bienfaits qu'il en a reçus; devant les magnifi-

21

cences que la bonté divine étale sous ses yeux; au milieu des festins où elle le convie après les avoir dressés et embellis de sa main, et au milieu de toutes les fêtes qu'elle lui fait dans la création soumise à son empire; l'homme Egoïste reste froid, silencieux, ingrat même. Plongé qu'il est au sein des libéralités et des bienfaits de Dieu; et tandis que par tout ce qu'elle a mis de bon, de beau, de suave, de délectable, de ravissant dans toutes ses œuvres, la Providence semble de partout et en tout lui sourire comme une mère à son premier-né; jamais le chant de la reconnaissance ne s'échappe de son cœur; tant l'exclusive admiration et préoccupation de lui-même étouffe dans son âme et fait mourir dans son cœur la louange et l'exaltation de tout ce qui n'est pas *lui*, même la louange et l'exaltation de Dieu!

Avec l'adoration, la prière et la louange, l'Egoïsme tue en nous ce qui est surtout l'inspiration de ces trois saintes choses: l'*Amour*, j'entends l'Amour de Dieu, ou la Charité.

Je pourrais dire qu'il tue la *Foi;* car l'Egoïste, d'ordinaire prétend ne croire qu'à lui-même. L'Egoïsme engendre le rationalisme; et le rationalisme fait profession de ne relever et de ne

s'inspirer que de sa raison personnelle, souveraine et indépendante. La foi, d'ailleurs, demande une abnégation du *moi*, et un assentiment au témoignage d'un *autre*; et c'est ce que l'Egoïsme ne saurait accepter.

Je pourrais ajouter que l'Egoïsme tue en nous l'*Espérance;* car l'Espérance, elle aussi, comme la prière, est un élancement hors de soi; c'est le mouvement de l'âme vers un autre être que soi, considéré comme l'objectif de notre bonheur. Or, l'Egoïsme — comme nous l'avons dit — ne veut tendre que vers soi, et habiter qu'en soi; il détruit donc, par son propre mouvement, ce mouvement hors de soi qui constitue l'Espérance.

Mais j'aime mieux dire : l'Egoïsme tue la Charité ou l'Amour de Dieu. Car, il est de l'essence de l'Egoïsme de n'aimer que lui-même, et de se concentrer tout entier en lui-même. Et il est de l'essence de l'Amour ou de la Charité, de sortir de soi et de tendre vers un autre. La Charité ne peut être qu'entre deux êtres, car pour aimer il faut être au moins deux.

L'Espérance déjà, nous venons de le dire, est un élancement de la vie hors de soi. L'amour est plus encore; c'est comme une impuissance de rester et d'habiter uniquement en soi; c'est le

besoin d'en sortir pour se donner et se communiquer; c'est un épanouissement, un épanchement du cœur impatient de se répandre, et de se prodiguer. En un mot, tout véritable amour, même l'amour de Dieu, est un mouvement du dedans au dehors; c'est une *explosion de la vie hors de soi.*

Or, à ce mouvement de la vie qui se pousse, pour ainsi dire, elle-même en dehors d'elle-même, pour être, vivre et respirer dans un autre, que peut-on imaginer de plus diamétralement opposé que l'Egoïsme? L'Egoïsme, qui retourne le cœur et avec lui toute la vie dans le sens le plus opposé à son véritable pôle, c'est-à-dire à Dieu même; l'Egoïsme, qui, selon saint Augustin, est l'amour de soi poussé jusqu'à la haine de Dieu.

L'Egoïsme de l'homme et l'amour de Dieu sont donc nécessairement en raison inverse l'un de l'autre. Plus l'un augmente, plus l'autre diminue; et arrivé à son plus haut degré, l'un exclut absolument l'autre. C'est ici, surtout, le cas de dire : *Ceci tue cela.*

A la lettre, l'amour désordonné de soi-même, ou l'Egoïsme, tue l'amour le plus parfaitement ordonné, l'amour de Dieu ou la *Charité.*

Avec tout ce que nous venons de dire, nous devons à Dieu le *service*. Car Dieu est souverain; et, comme tel, il nous demande le devoir qui s'impose à tout sujet, à savoir, le *servir*.

Tout en nous, intelligence, mémoire, cœur, imagination, âme et corps, tout doit être au service de notre Souverain. C'est le service rigoureusement *obligatoire* : car tout ce qui n'est pas à son service viole sa Souveraineté. Or, l'Egoïsme a horreur de servir. Comme il tend à s'adorer lui-même, il tend à ne servir que lui-même, et rien que lui-même. L'Egoïsme non seulement refuse le service à l'homme, il refuse le service à Dieu, c'est-à-dire le service radical et fondamental, raison première de tout autre service.

Aussi, si vous cherchez la cause secrète de cette violation du service de Dieu, ou de votre tiédeur et négligence dans ce divin service, vous la trouverez dans un amour excessif de vous-mêmes. Et ceux qui, parvenus au fond de l'abîme où meurt toute vie religieuse,disent par chacun de leurs actes : « *Quis noster Dominus*? « Je suis moi-même mon Maître, et je n'en re- « connais pas d'autres, » ceux-là, vus de près et dans les détails de leur vie personnelle, vous

apparaîtront comme des incarnations de l'Egoïsme.

Au contraire, plus nous nous dégageons des servitudes de notre Egoïsme ; plus nous éprouvons le besoin d'apporter à notre légitime Souverain le libre hommage de tous nos services : besoin intime et généreux de dire à Dieu par toutes nos actions, comme le Prophète-royal : Seigneur, me voici, je suis votre serviteur. « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute, prêt à faire votre volonté souveraine. »

Dès lors, il est facile d'entendre comment l'Egoïsme, qui tue en nous, vis-à-vis de Dieu, l'Adoration, la Prière, la Louange, l'Amour et le Service, tue en même temps le *Sacrifice;* le Sacrifice, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus grand, de plus parfait et de plus méritoire dans l'Adoration, dans la Prière, dans la Louange, dans l'Amour et dans le Service de Dieu; le Sacrifice, c'est-à-dire la perfection même de l'Adoration; le Sacrifice, c'est-à-dire, la plus puissante de toutes les prières; le Sacrifice, c'est-à-dire, la plus glorificatrice de toutes les louanges; le Sacrifice, la plus sincère expression de l'amour; le Sacrifice, c'est-à-dire, l'idéal même du service,

ou l'homme s'immolant lui-même au service de son Souverain.

Or, l'Egoïsme de sa nature, c'est l'antagonisme, et si je le puis dire, l'*antipode* du Sacrifice; il en est la contradictoire et la négation. Car le Sacrifice, pris dans son plus grand et son plus généreux sens, c'est l'abnégation et l'immolation même du *moi*, c'est-à-dire, le Sacrifice où l'homme est tout à la fois le sacrificateur et la victime.

Il implique donc, dans sa notion même, l'absence, la négation et la mort de l'Egoïsme; comme l'Egoïsme lui-même implique dans sa notion, l'absence, la négation et la mort du sacrifice. L'Egoïsme est au Sacrifice ce que la nuit est au jour, le froid à la chaleur, et la mort à la vie. Ou, si l'on veut, l'Egoïsme, c'est le sacrifice *retourné*, l'immolation à *rebours*. C'est l'homme immolant tout et tous à soi, au lieu de s'immoler lui-même à tout et à tous. Et s'il le pouvait, Dieu même serait sa victime, au lieu d'être lui-même la victime de Dieu.

Enfin, Messieurs, il y a une chose que l'Egoïsme repousse, et qu'il parvient quelquefois à supprimer et à tuer tout à fait : c'est la *Religion*; la Religion, qui renferme tout ce que nous avons

dit jusqu'ici; la Religion, c'est-à-dire, le résumé de tous les devoirs qui nous obligent envers Dieu; la Religion qui est, en essence, le commerce efficace de l'homme avec Dieu.

Chose remarquable : A mesure que l'Egoïsme grandit dans une âme, la Religion y diminue dans la même proportion; et, quand l'Egoïsme y atteint son plus haut degré, la Religion y périt tout entière. L'extrême Egoïsme, en effet, pousse aux extrêmes limites de la vie religieuse, où la Religion effective cesse d'être réellement, c'est-à-dire, à la négation complète de la vie religieuse ; cela revient à dire que l'Egoïsme conduit à l'athéisme, comme, de son côté, l'athéisme pousse à l'Egoïsme et au plus complet et au plus effroyable de tous les Egoïsmes. Par toutes ses tendances l'Egoïsme chasse Dieu de l'âme humaine ; et par un inévitable retour et une sorte de fatalité des choses, il prend pour lui-même la place de ce Dieu qu'il a chassé de lui, et lui-même se fait dieu.

Même sans arriver jusqu'à ces limites extrêmes, où les choses s'accusent dans toute leur effrayante réalité, et se découvrent dans toute leur horrible laideur; est-ce que nous n'avons pas en nous-mêmes et dans le sens le plus intime de

notre vie, la démonstration vivante de cet antagonisme inné de l'Egoïsme et de la Religion?

Qui parmi nous ne sent croître son Egoïsme, à mesure qu'il sent décroître sa Religion et sa piété? Et réciproquement, qui ne sent renaître sa Religion et sa piété, à mesure qu'il sent mourir son Egoïsme? Cela est si vrai — l'expérience le démontre — que tout grand dévouement et tout grand sacrifice portent à Dieu et rapprochent de Dieu; tandis que tout grand Egoïsme éloigne de Dieu, et souvent en sépare tout à fait. Se séparer de Dieu, c'est retomber sur soi-même; et sortir de soi-même par un sacrifice ou un dévouement, c'est remonter vers Dieu.

Si donc vous voulez connaître dans un homme la vraie mesure de son Egoïsme, mesurez la distance qui le sépare de Dieu. A ce signe et à cette règle, vous ne vous tromperez jamais.

Cherchez un impie qui ne soit pas un égoïste; vous ne le trouverez pas. L'Egoïsme en lui pourra, plus ou moins, se cacher sous les formes du caractère, sous le charme d'une naturelle bonté, et surtout sous le poli des habitudes de la vie sociale et d'une éducation distinguée; mais cet Egoïsme existe; et pour le découvrir, vous

n'aurez qu'à percer une écorce ou à soulever un voile.

Mais le type achevé de l'Egoïsme humain, je le répète, c'est l'athée, c'est-à-dire, l'homme qui, par la négation pratique et théorique de Dieu, brise avec tout devoir religieux. En lui, l'Egoïsme prend des proportions qui vont parfois jusqu'à la monstruosité; tandis que, dans l'homme profondément religieux, le dévouement et le sacrifice souvent s'élèvent jusqu'à l'héroïsme.

Ainsi, vous le voyez, l'Egoïsme est au fond de toutes les Prévarications grandes ou petites, ayant Dieu directement pour objet; parce que par la violation de nos devoirs envers lui, il amoindrit ou détruit tout à fait en nous la Religion, en supprimant tous les éléments de la vie religieuse.

Après cela, il est à peine nécessaire de dire que toutes les omissions et toutes les transgressions des préceptes et des lois que l'Eglise impose à tous ses enfants, ont -- plus ou moins consciente et réfléchie — la même cause effective. Ainsi, loi de l'*abstinence*, loi du *jeûne*, loi de la *confession*, loi de la *communion*, loi du *dimanche*, qu'est-ce, pensez-vous, qui pousse à la violation de toutes ces lois et à l'omission de

tous ces devoirs? Toujours l'Egoïsme; cet Egoïsme réfractaire, qui ne veut ni se soumettre, ni se gêner, ni se contraindre, ni se mortifier, en un mot, se *vaincre* et se *renoncer* lui-même.

II

L'Egoïsme, qui explique et produit toutes nos Prévarications directes envers Dieu, explique et produit aussi toutes nos Prévarications envers le prochain. Ces Prévarications, elles aussi, remontent jusqu'à Dieu, qui nous commande, avec l'amour de lui-même et pour l'amour de lui-même, l'amour du prochain.

Il est facile de comprendre, comment l'Egoïsme, sur toute la ligne, est le perturbateur de nos vraies relations avec le prochain.

Vous allez voir en effet, comment en tout et partout, il est le violateur de la loi de fraternel amour, et par suite, le véritable auteur de toutes nos Prévarications contre le prochain. L'Egoïsme, vis-à-vis du prochain, est coupable de cette triple Prévarication : Il est stérile de tout *bien*; il est fécond de tout *mal*;

ou il est, devant le prochain, d'une absolue *indifférence*, en d'autres termes : l'Egoïsme ferme dans l'âme humaine toutes les sources du bien ; il y ouvre toutes les sources du mal ; ou bien, il renferme l'homme dans un indifférentisme complet pour tout ce qui n'est pas *lui-même*. Cherchez quelque part, dans l'humanité, un véritable égoïste qui soit un bienfaiteur, un égoïste qui ne soit pas un malfaiteur; ou qui ne soit pas, devant toute humanité, d'une froide et coupable indifférence; vous ne le trouverez pas.

Oui, Messieurs, l'Egoïsme arrivé à un certain degré est, pour tout bien à faire au prochain, d'une stérilité absolue et d'une sorte d'impuissance native; ou si, extérieurement et en apparence, il réalise ce qu'on pourrait nommer un bienfait; ce qu'il vise, ce qu'il cherche, avant tout, dans cet acte dont pourra bénéficier un homme, c'est son intérêt, son ambition, son honneur, sa gloire, lui-même, enfin. Mais,faire le bien sans aucun retour sur soi, avec un absolu désintéressement ; j'affirme que l'être égoïste en est complètement incapable.

Que nous demande Dieu avant tout, et comme point de départ de tous nos devoirs envers le

prochain? Nous sommes frères, et ce qu'exige tout d'abord ce rapport de fraternité, c'est la communication fraternelle, c'est-à-dire, la communication des biens, la communication vraiment désintéressée; non pas la communication qui *reçoit*, mais la communication qui *donne*.

Or, c'est le propre de l'Egoïsme de tuer la fraternité, et par suite la vraie communication. L'Egoïsme isole le moi, et le sépare de tout. S'il entrait avec le prochain en communication pour lui faire du bien, même sans en recevoir; alors, ce ne serait plus l'Egoïsme, ce serait la fraternité. Mais l'Egoïsme, comme tel, et agissant sous sa propre impulsion, est absolument impuissant à faire le bien, rien que le bien, et sans retour sur lui-même. A la lettre, il supprime et tue la véritable communication fraternelle.

Voilà pourquoi le socialisme et tous nos systèmes de régénération sociale, roulent dans un cercle dont ils ne peuvent sortir; parce que, tandis qu'ils déploient sur nos têtes le drapeau de la *fraternité*, ils développent dans les âmes, par leurs doctrines, tous les germes de *l'Egoïsme*.

Et maintenant, si nous venons plus au détail; que faut-il, pour entrer avec le prochain dans des rapports harmonieux et bienfaisants? En d'autres

termes, que faut-il pour réaliser efficacement la communication fraternelle? Il faut *donner* à ceux qui ne possèdent pas, *compatir* à tous ceux qui souffrent, *servir* ceux qui ne peuvent se servir eux-mêmes, *secourir* ceux qui ont besoin de nous, se *dévouer*, enfin, et soi-même souffrir, pour soulager toute souffrance.

En dehors de ces actes essentiellement fraternels et que la charité impose, il n'y a pas de fraternité, et entre les conditions humaines l'harmonie ne peut pas exister.

Or, il est de toute évidence que la bienfaisance, sous ces diverses formes,demeure étrangère à l'homme égoïste,et est avec son Egoïsme absolument incompatible. Comment ferait-il, en effet, pour accomplir ces actes? L'idée ne lui en vient même pas, et serait, si elle lui venait, infailliblement repoussée?

Donner? Mais il n'a jamais trop,jamais même assez pour lui-même dès lors, comment et pourquoi donnerait-il?

Compatir? Mais il a bien assez à s'apitoyer sur ses propres souffrances; comment,dès lors,aurait-il une larme à verser sur la souffrance d'autrui?

Servir? C'est-à-dire se faire en action le ser-

viteur de son frère? Mais l'Egoïste prétend mettre tous les autres à son propre service : comment se ferait-il le serviteur des autres? Il dira bien : Soyons frères : Oui, pourvu qu'il soit le grand frère; et que le petit frère soit son serviteur, si ce n'est son esclave.

Se *dévouer*, secourir, et pour secourir et se dévouer, *souffrir*? Mais le dévouement suppose l'amour; il est l'œuvre même de l'amour; et l'Egoïste n'a pas l'amour; s'il aime, il aime un seul être: *lui*, encore lui, et toujours lui.

Je ne sais quoi de froid et de glacé ferme son cœur à tout ce qui lui est étranger. Tout entier à son bonheur et à ses jouissances, s'il est heureux et s'il jouit; ou tout entier à son malheur et à ses souffrances, s'il est malheureux et souffre; il ne voit rien au delà. Sourd aux gémissements de tout ce qui souffre et pleure autour de lui, le spectacle des plus grands malheurs et des plus horribles souffrances ne parvient pas même à l'émouvoir. S'il ne peut s'empêcher tout à fait de les voir et de les rencontrer, il passe en détournant les yeux pour n'avoir pas á secourir, et en demandant à son Egoïsme de le protéger même contre l'attendrissement. A l'heure même des grandes catastrophes et des grands fléaux,

qui font appel au dévouement de tous et de chacun, il fuit, la frayeur dans l'âme et la pâleur au visage, la contagion qui menace; et plutôt que de s'exposer au fléau en essayant de secourir, il consent à ce que tous en meurent, pourvu qu'il n'en meure pas lui-même

Ainsi, comme je l'ai dit, l'Egoïsme ferme ou tarit, dans l'âme humaine, toutes les sources d'où l'amour peut se verser en bienfaits sur le prochain.

Et, en même temps, il y ouvre toutes les sources d'où le mal peut se répandre en crimes et en désastres dans l'humanité. Il est l'inspirateur et l'auteur de tout le mal qui plus ou moins frappe et blesse le prochain.

L'Egoïsme, d'abord, produit la *haine*, avec tout le mal qu'elle-même engendre; car l'Egoïsme est l'amour de soi poussé jusqu'à la haine des autres; et la haine est la fille de l'Egoïsme; elle naît de l'amour du *moi* blessé, ou s'estimant blessé par un autre. Et qui ne sait ce que peut la haine dans l'humanité? Qui ignore tout le mal, que veut et que fait au prochain, l'homme qui porte en son cœur cette passion d'enfer? Et qui jamais pourra comprendre et dire tout le mal fait par la haine, à ce prochain à qui nous devons

l'amour? Qui pourra surtout en comprendre et en dire toute l'horreur?

L'Egoïsme produit la *vengeance*. La vengeance! c'est-à-dire le *moi* qui ne sait pardonner rien de ce qui l'offense, l'outrage, le blesse; que dis-je? le *moi* qui s'irrite et se courrouce jusqu'à vouloir supprimer ce qu'il croit l'avoir blessé, et se fait de ses représailles, c'est-à-dire de tout le mal qu'il peut rendre, une sorte de bonheur farouche.

L'Egoïsme produit toute *médisance* et toute *calomnie*. Oui, dénigrer, calomnier, c'est sa joie. Ah! cette chose essentiellement méchante, qui se nomme la médisance, et cette autre plus méchante encore qui se nomme la calomnie, mais qu'est-ce donc, si ce n'est, dans cet Egoïsme antifraternel, cet affreux besoin de s'ajouter à lui-même tout ce qu'il enlève à un autre, en réputation, en honneur, en considération? satisfaction maligne donnée au *moi* envieux, jaloux ou haineux. Sauf de rares exceptions, l'homme qui dénigre ou calomnie cherche moins encore à nuire à un autre qu'à se satisfaire lui-même.

L'Egoïsme produit toute *injustice* et toute violation du droit du prochain; à la lettre, il vole

et dépouille autrui; il enlève à un autre pour s'approprier à lui-même, et étendre ainsi le domaine de sa personnalité. Oui, appauvrir quelqu'un pour s'enrichir soi-même; la possession du *moi* par le dépouillement d'autrui; l'accroissement de soi-même par la diminution d'un autre : telle est la raison secrète qui pousse par le vol à la violation du bien d'autrui. Ce mouvement de la vie peut être inconscient, et caché à celui-là même qu'il pousse; mais il est certain. Telles sont, en effet, les deux tendances de la vie absolument opposées: l'Amour qui veut *donner*, et l'Egoïsme qui veut *prendre*; l'Amour qui se dépouille lui-même pour enrichir autrui, et l'Egoïsme qui dépouille autrui pour s'enrichir lui-même.

Bref, l'Egoïsme est le grand violateur de la loi de justice. Allez au fond de toutes les grandes Prévarications contre le droit et la propriété ; pénétrez les mystères ténébreux des falsifications, des fraudes, des spéculations, des tromperies, des vols, des spoliations, j'allais dire, des brigandages de la vie contemporaine; qu'y trouvez-vous? Un Egoïsme, un Egoïsme rapace. Supprimez l'Egoïsme, rien de tout cela n'existe plus. Oui, que trouvez-vous au fond de

toutes ces iniquités,qui parfois font pleurer tant de misères et accumulent tant de ruines? Toujours et partout la même chose : le monstre de l'Egoïsme. Il est là comme l'animal devant sa proie; il la guette, il la convoite, il la saisit, il la dévore.

Oui, l'Egoïsme vole; il dérobe, il arrache à autrui tout ce qu'il lui peut prendre et arracher; et pour mieux voler, dérober et dépouiller, il ment, il trompe et il trahit. Il cache le vol sous le voile du mensonge; et, sous le masque de l'hypocrisie il trahit,en les dépouillant, ceux-là mêmes dont il affecte de servir les plus chers intérêts. En un mot il tourne à l'exploitation et à la déprédation du prochain toutes les ressources de sa puissance intellectuelle, de son influence morale, et même, s'il le faut, de sa force matérielle; et il dit en action, sinon en paroles, le mot célèbre des libertins de la Jérusalem antique : « La loi de notre justice, c'est notre force. « *Lex justitiæ nostræ fortitudo est.* »

Ainsi,l'Egoïsme est au fond de toute injustice qui lèse le droit du prochain. Il est voleur, il est escroc, il est brigand, ravageur et dévastateur. Faut-il ajouter, que quand son intérêt le demande,non seulement il vole et il dépouille; mais

il tue et assassine; il est, selon les situations, homicide, fratricide, et parfois même parricide!

Et au fond de tous ces affreux projets de spoliation et d'extermination qui, sous les beaux noms de justice populaire et de revendication sociale, retentissent aujourd'hui partout, et menacent, d'un jour à l'autre, de faire dans l'évènement leur terrible explosion, qu'y a-t-il? A part certains abus, qui sont eux-mêmes, en ceux qui possèdent, les fruits de l'Egoïsme, et par là même donnent aux revendications du peuple un semblant de justice et d'équité, qu'y a-t-il en réalité? Mais, il y a cet Egoïsme impatient de jouir, et de faire sienne la possession d'autrui; il y a cet Egoïsme affranchi par les doctrines perverses de tous les freins de la conscience; et qui, pour pratiquer en grand le vol et la spoliation, au nom d'un prétendu droit populaire, ne reculerait devant rien, pas même devant la proscription, l'assassinat et le fratricide.

En sorte que, quand on y regarde de près, on constate que la réforme des abus commis par ceux qui possèdent, c'est-à-dire, par les Egoïsmes *d'en haut*, est demandée par la convoitise de ceux qui ne possèdent pas, c'est-à-dire, par les

Egoïsmes *d'en bas*. Et cette bruyante agitation sociale, dont la rumeur remplit ce siècle, n'est, au fond, qu'une guerre acharnee, où les Egoïsmes sont aux prises avec les Egoïsmes ; les Egoïsmes qui veulent *prendre* avec les Egoïsmes qui veulent *retenir* ; eh ! quoi donc? les lambeaux de cette terre, qu'ils se disputent et s'arrachent; pareils à des animaux affamés et furieux, se disputant et s'arrachant les lambeaux d'une même proie.

Ainsi, c'est un fait attesté par toutes les réalités de la vie et par tous les témoignages de l'histoire : l'Egoïsme qui est absolument stérile de tout bien, est, pour produire le mal du prochain d'une effroyable fécondité ; il en ouvre toutes les sources et en verse dans les générations le fleuve toujours débordant, et pas plus que sa source ne tarissant jamais.

Mais il est, pour l'Egoïsme humain, une troisième situation : étant supposé qu'il n'empêche pas le bien, et ne déchaîne pas le mal ; il est une chose qu'il produit infailliblement vis-à-vis du prochain, et qui déjà elle-même est un mal, c'est l'*indifférence*, la froide et âpre indifférence.

Quiconque a vécu auprès d'un être profondément égoïste, n'a pas besoin qu'on l'instruise

sur ce point; il a senti ce je ne sais quoi de dur, d'âpre et de glacial, que produit partout le contact avec ce qu'on nomme l'indifférence; et pour le savoir, il n'a pas besoin d'autre démonstration que la leçon de sa propre expérience. Il est bon cependant de se rendre compte de ce phénomène, l'un des plus tristement intéressants de notre humanité déchue : l'Egoïsme dans l'homme produisant, devant les autres hommes ce qu'il y a de plus opposé à toute loi naturelle, à toutes prescriptions divines, à tout instinct de sociabilité humaine, à savoir l'*inhumaine* et répugnante *indifférence.*

Quelle est, de ce phénomène étrange la raison radicale, ou le mystère caché au fond de notre nature infirme? Ah! Messieurs, ce mystère, il n'est pas difficile d'en avoir la révélation ; et cette raison, si radicale soit-elle, il n'est personne qui, en consultant sa raison et son cœur, ne la puisse découvrir.

L'une et l'autre nous disent, en effet, que tout grand amour, tout amour exclusif d'une per sonne ou d'une chose produit l'indifférence devant tout ce qui n'est ni cette chose, ni cette personne. Cet effet d'un amour souverain, concentré sur un point unique, est, en quelque sorte,

fatal; parce que, par la force même des choses, il détache avec le cœur la vie entière de tout autre point. Un amour vraiment souverain sépare nécessairement de tout autre amour; ainsi un souverain amour de Dieu rend indifférent à tout amour sensible de l'homme; et un souverain amour de l'homme crée l'indifférence devant l'amour de Dieu.

Or, l'Egoïsme, dans son plein et à son plus haut degré, a non pas seulement un amour souverain, dominant tout autre amour, mais *l'amour exclusif de lui-même*. De là, comme effet inévitable devant tout ce qui n'est pas *lui*, ou ne se rapporte pas à lui, l'absolu du détachement, ou pour mieux dire, de l'indifférence. De là, cette solitude que se fait l'être égoïste dans la société et jusque dans la famille; solitude sombre et triste, mais qu'il aime toute triste et sombre qu'elle est, et dont cet affreux amour de lui-même ne lui permet plus de sortir.

Voyez, en effet, ce que fait d'ordinaire l'Egoïsme arrivé à un certain degré : Ce qu'il fait? Qui ne le sait ? Il trace autour de lui un cercle aussi étroit que possible, dans lequel il se retire tout seul, ou avec quelques êtres, qui se rattachant à lui, font comme une partie de

lui-même, et parfois avec un seul être aimé d'un égoïste et monstrueux amour; et il dit tout bas ce qu'il n'oserait peut-être pas dire tout haut : Ici est tout mon bonheur; ici est mon univers; et hors de ce cercle où je renferme et limite mon amour, *tout* ne m'est *rien*. Que l'humanité devienne ce qu'elle pourra et ce qu'elle voudra; pourvu qu'elle me laisse en paix jouir de moi-même et de tout ce qui touche à moi-même.

Voilà l'Egoïsme devant l'humanité, alors même qu'il ne songe ni à blesser, ni à tuer, ni à nuire en aucune sorte : *l'indifférence*, et encore l'indifférence. Que les hommes autour de lui souffrent ou jouissent: indifférence! Que des multitudes meurent de misère et de faim : indifférence! Que la société prospère ou soit menacée de périr: indifférence! Qu'elle aille au progrès ou à la décadence, à la civilisation ou à la barbarie: indifférence! Que la vie présente soit pour les hommes un paradis ou un enfer, et que les âmes s'y sauvent ou s'y damnent pour l'Eternité; que l'Eglise soit honorée ou insultée, qu'elle soit défendue ou persécutée, qu'elle vive ou qu'elle meure au sein de l'humanité; que Dieu créateur soit loué ou blasphémé, qu'il soit béni ou maudit par ses créatures : qu'est-ce que cela fait à l'Egoïsme? Que tout

s'écroule ou périsse, enfin, autour de lui; pourvu qu'il vive heureux lui-même, et que sur la ruine universelle l'édifice de sa fortune et de ce qu'il nomme son bonheur, reste debout: Hors de là, pour lui, je le répète, c'est l'indifférence et toujours l'indifférence!

Or, qui ne comprend que cette froide indifférence en face de toutes les situations et les destinées humaines, que ce rempart de glace élevé par l'Egoïsme entre un homme et tous les autres hommes, est un mal dans l'humanité, une injure faite au prochain , à qui, non seulement, comme chrétiens et catholiques, mais comme hommes et citoyens,nous devons,avec la sympathie et l'amour, le service, le soulagement et le secours?

Cette indifférence n'est pas seulement *inhumaine*, ou *antihumaine*, elle est antisociale. Et l'on se demande avec effroi, ce que deviendrait une société où il n'y aurait, par hypothèse, que des Egoïsmes partout et en tout; des Egoïsmes en haut, des Egoïsmes en bas, des Egoïsmes au milieu? Ah! ces Egoïsmes incarnés dans chacun et dans tous, ce ne serait pas seulement comme un immense amas de marbres vivants ne se communiquant que leur mutuelle froideur. Ces

Egoïsmes placés en face les uns des autres, et forcés, malgré leur isolement, de se toucher réciproquement, sortiraient de leur *indifférence* universelle pour devenir l'universelle *hostilité* : chacun voyant dans chacun un ennemi qui le menace, tôt ou tard, ces Egoïsmes, dans une guerre sauvage et une mêlée sanglante, donneraient à la terre le spectacle non seulement d'un effroyable conflit, mais d'une effroyable *tuerie* !

III

L'Egoïsme, qui trouble les rapports de l'homme avec Dieu et avec le prochain, trouble surtout et plus directement encore les rapports de l'homme avec *lui-même*; et par là engendre toute Prévarication devant lui-même, comme toute Prévarication devant le prochain et devant Dieu. Perversion *individuelle*, qui est le point de départ et la raison sécrète de la perversion *religieuse* et *sociale*, dont nous avons parlé.

L'Egoïsme n'étant, comme nous l'avons dit, que l'amour désordonné du *moi* en des degrés divers, on doit s'attendre à le voir jeter partout le désordre dans la vie humaine, et la pousser à la violation de tous ses devoirs envers elle-même.

Il est de toute évidence que plus l'Egoïsme grandit, plus l'homme doit se corrompre et se pervertir. Et, parce que ce désordre est au cœur, et que le cœur est le centre de la vie; il en résulte que ce désordre tend à désorganiser, à pervertir et à corrompre avec lui-même la vie tout entière. La perversion du cœur, c'est la perversion de notre amour, puisque l'amour est la vie même du cœur. Et de même que notre amour, quand il est dans l'ordre, met partout dans l'homme l'ordre avec lui-même, et par là y engendre tout bien, toute vertu et toute sainteté; ainsi l'Egoïsme qui n'est que la perversion dans l'amour ou l'amour *retourné*, met partout le désordre qui est en lui-même, et par là engendre tout mal, tout vice, toute perversité; et ce désordre central de la vie individuelle, entraîne, comme conséquence, à l'universelle perversion de cette vie.

On peut donc entendre que, même en faisant abstraction de son désordre devant Dieu et devant le prochain, il est, par rapport à celui même qui le personnifie, le désordre en essence, le désordre vivant; et que toute Prévarication, ou tout mal individuel, dérive de cette source intime de tout mal et de toute Prévarication.

Toutefois, pour avoir de cette vérité une conviction plus motivée, une vue plus claire et plus distincte, il faut ici pénétrer plus avant, et creuser plus en détail le mystère de notre vie, au point de vue où nous sommes, et notamment le mystère de nos passions qui, dans notre état de déchéance, sont le grand mal ou, pour parler plus exactement, sont la grande impulsion au mal de notre vie. Une courte et rapide étude des passions du cœur humain va nous montrer, avec une pleine évidence, comment l'Egoïsme est au fond de toute perversion et de toute Prévarication ; car, elle va nous montrer que de même que, dans notre vie déchue, nos passions sont l'impulsion à tout mal et à toute Prévarication individuelle, l'Egoïsme lui-même est le mal intime de nos passions, parce qu'en pervertissant notre amour, il pervertit par là même toutes nos passions : vérité décisive dans le sujet qui nous occupe.

Toutes nos passions, en effet, ne sont que des formes et des modifications de notre amour.

L'amour est le fond commun de toutes nos passions; il en est la substance qui les contient toutes; il est le foyer où toutes s'allument.

Allez au fond de toute passion, quelque forme

qu'elle prenne, et de quelque nom qu'elle se nomme; au fond de chacune et de toutes, vous découvrirez une même chose, l'amour.

« Otez l'amour, dit Bossuet, il n'y a plus de pas- « sions : posez l'amour dans un cœur, vous les « faites naître toutes. » Quelques exemples vont suffire à le constater.

L'*espérance* est un amour; c'est un amour qui attend la possession de ce qu'il aime.

Le *désespoir* est un amour; c'est un amour qui n'attend plus rien.

L'*ambition* est un amour; c'est un amour qui tend vers les honneurs, vers la gloire, vers la grandeur, c'est-à-dire vers tout ce qu'il croit l'élever devant les hommes.

La *tristesse* est un amour; c'est l'amour qui pleure l'absence el la séparation de ce qu'il aime.

La *joie* est un amour; c'est l'amour dans la possession de l'objet aimé.

La *colère* est un amour; c'est l'amour qui s'irrite et s'emporte contre ce qui l'empèche d'embrasser et de posséder ce qu'il aime.

La *vengeance* est un amour; c'est l'amour qui *veut anéantir* ce qui l'a blessé lui-même, ou a blessé ce qu'il aimait.

La *haine* elle-même, chose remarquable, la

haine qui semble être l'opposé de l'amour, c'est encore un amour; c'est l'amour qui repousse et fuit ce qu'il estime l'avoir trompé, trahi, injurié, outragé.

Ainsi, par l'examen à fond de toute passion du cœur humain, vous aboutirez partout à la constatation de cette vérité, qui semble en résumer toute la vie et toute l'histoire, à savoir, que toute passion est une forme de notre amour, ou, ce qui revient au même, que notre amour est le fond de toutes nos passions.

Or, comme nous l'avons dit et démontré déjà, l'Egoïsme, c'est le désordre dans notre amour; par conséquent, il est le désordre des passions qui ne sont autres que notre amour lui-même; et il en résulte immédiatement que tout mal, toute perversion, tout désordre qui se trouve dans une passion quelconque, a pour principe générateur un Egoïsme.

En dehors de tout Egoïsme, en effet, c'est-à dire, de tout amour désordonné de soi, les mouvements passionnés de la vie, considérés en eux-mêmes, peuvent être bons et légitimes s'ils sont coordonnés par rapport à leur but et à leur destinée. Ainsi, dans l'état primitif qui a précédé la chute, toutes les passions étaient dans

l'ordre et gravitaient avec le cœur lui-même vers leur vrai centre, c'est-à-dire, vers Dieu.

Et même après la chute, toute passion n'est pas intrinsèquement perverse, si elle est coordonnée à un but légitime.

Ainsi, il y a des *vengeances* légitimes, celles qui ont pour but de servir le droit et la justice.

Ainsi, il y a de légitimes *ambitions*, celles qui cherchent avec désintéressement le triomphe de la vérité et le salut des âmes.

Ainsi, il y a de légitimes tristesses, celles qui pleurent sur les oppressions du bien et les triomphes du mal.

Ainsi, il y a des colères et des indignations saintes, celles que soulèvent dans les grands cœurs et dans les nobles âmes la persécution des saints et les outrages faits à Dieu, à Jésus-Christ son Fils et à l'Eglise, la divine épouse de Jésus-Christ.

Mais s'il peut y avoir des passions dans l'ordre et légitimes par leur but; on ne peut ignorer qu'il y a, dans les passions, depuis la chute originelle, des tendances perverses et des foyers du mal; et, en général, on peut dire que laissées à elles-mêmes, par leurs mouve-

ments spontanés, nos passions vont au mal plutôt qu'au bien; elles sont l'inspiration du mal, la provocation au mal, l'impulsion vers le mal.

Eh bien! quand on y regarde de près, on constate que la spécialité du mal, qui se trouve en toute passion désordonnée, se résout dans un Egoïsme, et n'est pas autre chose que l'Egoïsme lui-même. Et, de même que, comme nous venons de le dire, toute passion n'est qu'une forme et un mouvement de notre amour; ainsi toute passion désordonnée, ou tout mal que renferme une passion, n'est qu'une forme particulière de ce mal universel qui se nomme l'Egoïsme.

Il suffit d'aller au fond de toute passion mauvaise, c'est-à-dire, de toute passion jetée par son mouvement hors de l'ordre, pour constater, de toutes manières et sur toute la ligne, aux profondeurs mêmes les plus reculées du cœur humain, que dans l'Egoïsme gît tout le mal de nos passions.

Ainsi, l'Egoïsme est le mal de l'*ambition;* c'est le *moi* cherchant sa propre glorification; le *moi* aspirant à son élévation personnelle, et pour mieux s'élever, appelant et poursuivant l'abaissement d'autrui; et pourvu qu'il arrive, prêt à

fouler aux pieds tous les droits, et à faire, même de ses crimes, un piédestal à sa grandeur.

L'Egoïsme, c'est le mal dans la *vengeance* : c'est le *moi* qui se veut satisfaire par la destruction de ce qu'il croit l'avoir blessé. Que veut, en effet, le vindicatif, si ce n'est se conjouir dans sa vengeance; ôter la vie à un autre pour se donner à lui-même une joie féroce? Le plaisir de la vengeance, c'est le bonheur de l'Egoïste.

L'Egoïsme, c'est le mal dans la *tristesse*. Voyez le désolé, dans le mauvais sens de ce mot; que pleure-t-il, et pourquoi gémit-il? Il pleure la perte de *son* bien, de *son* plaisir, de *sa* jouissance, de *son* bonheur. Mais, une larme versée sur une misère, une souffrance *fraternelle*, jamais! Et tandis qu'il pleure sur lui-même, il maudit Dieu ou les hommes, qu'il accuse de son malheur.

L'Egoïsme, c'est le mal dans le *désespoir;* c'est le *moi* qui ne sait porter sa part d'épreuves et de souffrances; le *moi*, qui se débarrasse de la vie comme d'un fardeau qui l'accable, ou simplement le gène; c'est le *moi*, *suicide*, se recherchant lui-même jusqu'en sa propre destruction.

L'Egoïsme, enfin, c'est le mal dans l'amour même, dans cet amour qui condense et résume

en lui toutes les passions. Cet amour, qui retenu dans l'ordre pourrait faire éclater tout à la fois, sa beauté, sa grandeur, sa sainteté, sa force et sa fécondité; qu'est-ce qui le dépouille à la fois de tout cela? Qu'est-ce qui le rend tout ensemble, laid, vicieux, faible et stérile? Qu'est-ce qui le précipite quelquefois tout entier dans la chair et dans toutes les ignominies des plus grossiers sensualismes, des plus basses voluptés et des jouissances les plus éhontées et les plus monstrueuses? En doutez-vous? l'Egoïsme et rien que l'Egoïsme. Oui, c'est lui, et toujours lui qui abaisse, déshonore, souille et stérilise cette grande passion du cœur humain qui pouvait être, à la fois, si belle, si sublime, si pure et si féconde. Oui, au sein de ces débauches et de ces orgies, où tombe trop souvent cet amour qui, pouvait planer dans les hauteurs, multiplier les moissons du bien et se donner la grande fécondité du dévouement et du sacrifice; au fond de toutes les fanges dans lesquelles il se traîne, vous trouverez toujours cet Egoïsme, qui, sous les noms profanés de tendresse et d'amour, se repaît lui-même des plus grossières jouissances!

Ainsi, vous le constaterez partout et toujours;

quand le mal se produit dans une passion, c'est que l'Egoïsme est au fond.

Ce phénomène vraiment curieux des passions mauvaises et des vices de l'âme humaine, qui ont pour unique inspirateur l'Egoïsme, peut se résumer dans ce qu'on nomme les sept péchés ou les sept vices capitaux, et qu'on pourrait nommer aussi les sept formes principales de l'Egoïsme ou les sept grandes Prévarications de la vie individuelle, dans ses rapports avec elle-même.

Et tout d'abord, voici l'*orgueil*, ce chef de l'armée du mal dans l'humanité entière; l'orgueil, ou l'amour désordonné de sa propre excellence; l'orgueil qui dit par chaque mouvement et par chaque respiration de sa vie : *Ascendam*... Je monterai, et je monterai encore.

Or, qu'est-ce que l'orgueil, si ce n'est le *moi* s'aimant, s'admirant et s'exaltant dans la partie supérieure de lui-même, et qu'à cause de cela, je nomme l'Egoïsme *spirituel*, l'Egoïsme le plus semblable à celui de l'ange tombé, Lucifer, voulant s'élever lui-même jusqu'à devenir semblable au Très-Haut. De là, le *moi* qui ne veut pas obéir, le *moi* qui aspire à toutes les indépendances. De là, le *moi* qui veut commander à tous, et se faire

sur tous un empire souverain. De là, le *moi* exigeant pour lui-même tous les égards, tous les respects, toutes les prostrations, et parfois, toutes les adorations. De là, le *moi* qui ne veut croire à rien, pas même à la parole et à l'autorité de Dieu, et se complaisant dans le rationalisme, c'est-à-dire, dans l'orgueil et la suffisance de sa raison.

Rien n'est plus certain; au fond et à la racine de l'orgueil, il y a l'Egoïsme qui monte et s'exalte vers toutes les hauteurs; et, s'il est vrai de dire que l'orgueil est le père de tous les désordres; il n'est pas moins vrai de dire que l'Egoïsme est le père de l'orgueil; et c'est cet Egoïsme même qui explique la répulsion instinctive qu'inspire tout orgueil qui se montre.

Après l'orgueil voici *l'avarice*, c'est-à-dire, la passion désordonnée de la possession; l'avarice qui voudrait tout avoir, tout posséder, tout retenir; l'avarice qui se cramponne à la matière, qui l'embrasse, qui l'étreint; et, arrivée à un certain degré, se prosterne devant elle et l'adore, comme le païen son idole et sa divinité.

Or, qu'y a-t-il au fond de cette avarice, si ce n'est un Egoïsme que je nomme, à cause de son objet, l'Egoïsme *matériel*? Le *moi* qui voudrait,

s'il le pouvait, s'incorporer tout ce que la matière renferme; et, comme disait un écrivain, en faire entrer dans sa fibre toute la quintessence?

Et la *luxure*, la luxure dont il vient d'être parlé, qu'est-ce donc, si ce n'est la fille naturelle de l'Egoïsme? Que trouvez-vous, en effet, dans son fond, si ce n'est cet Egoïsme qui se prend comme à son bonheur, au plaisir de ses sens et aux jouissances de sa chair? L'homme, par son cœur et par son âme, est expansif et généreux. Par son corps et par sa chair, il est égoïste et solitaire; et c'est là, dans son corps et dans ses sens, que le *moi* désordonné et dégradé tout ensemble, se fait des festins où il se convie lui-même tout *seul*, et dont Dieu et les anges détournent les regards.

Et cette passion dégradante, ce vice trivial et grossier qui consiste à s'absorber dans le manger ou le boire; à manger et boire avec excès, ou à contre-temps et sans motif raisonnable, la *gourmandise*, qu'est-ce aussi, si ce n'est un Egoïsme — un Egoïsme, que pour le bien désigner, je nomme ici l'Egoïsme *animal*? Oui, animal, entendez-le bien; Egoïsme qui rapproche le plus l'homme de la brute. L'animal, en effet, est essentiellement Egoïste; il l'est par tous ses ins-

tincts, par sa nature même. Il est à la piste de sa proie, c'est-à-dire, de tout ce qu'il peut absorber et s'assimiler. Cette proie, il la saisit et la dévore; il la dévore tout seul; et écarte en frémissant tout ce qui peut l'empêcher de l'absorber tout entière. Quelle ardeur, quels trépignements, quelle absorption de tout son être dans la jouissance qu'il y cherche ou qu'il en éprouve! Qui a jamais vu l'animal — sauf pour ses petits — en conviant un autre à partager son égoïste festin?

Eh bien! la gourmandise, est-ce que ce n'est pas, dans l'être humain, l'acte animal par excellence? Est-ce que la raison y est pour quelque chose? Est-ce que l'animalité n'y est pas tout? La jouissance régulière, résultant de l'alimentation normale, la raison humaine la légitime, l'approuve, et même la commande comme une nécessaire fonction de la vie; la gourmandise, jamais! l'*animalité* seule la réclame et la conseille; et, par conséquent, seul l'Egoïsme la produit et l'inspire.

Avec l'orgueil, l'avarice, la luxure et la gourmandise, triste progéniture de l'Egoïsme, voici cet autre vice qui se nomme l'*envie*; l'envie cette noire tristesse causée dans un cœur

humain par le bonheur d'un autre; comme si ce bonheur était son propre malheur; tristesse particulièrement répugnante, devant laquelle on se sent plus de mépris et de dégoût que de compassion et d'attendrissement. Tristesse digne du grand Egoïste qui se nomme Satan; tristesse pleine souvent des plus sombres pensées, des plus noirs desseins, et parfois renfermant en elle-même l'affreux désir d'arracher à un autre que soi le bonheur qu'on lui envie, et dont on souffre soi-même. Ainsi l'ange tombé du ciel, pour satisfaire sa jalousie égoïste, ou son Egoïsme jaloux, a voulu perdre l'homme et sa postérité, en lui inspirant le mal, et le poussant à la Prévarication primitive, ou au péché originel. Ainsi, son Egoïsme jaloux continue, à travers les siècles, de souffler partout avec le désordre du péché le principe et la cause de tous les désastres, au sein de cette humanité rachetée par le sang de Jésus-Christ, et dont le bonheur sur la terre semble accroître pour lui le supplice de l'enfer. Or, toute envie profonde et maîtresse d'un cœur d'homme est comme une imitation de cet Egoïsme de Satan, et qu'à cause de cela je ne crains pas de nommer, l'Egoïsme *satanique*.

Et la colère, Messieurs, la colère, cette passion

qui tout à coup monte comme une tempête, gronde comme la foudre, s'allume comme un incendie, remue et soulève tout dans un cœur humain, comme les vagues d'une mer en tourmente; la colère, qu'est-ce, pensez-vous, qui la fait éclater à la surface de la vie, si ce n'est l'Egoïsme qui est dans son fond?

Cet homme qui ne se possède plus et complètement *hors de lui*; cet homme qui, le regard flamboyant, les lèvres tremblantes et trépignant dans tout son être, s'emporte, s'irrite et semble se hérisser comme un animal en furie; cet homme qui, sous un mot qui le touche, sous un souffle qui l'effleure, pour un *rien* quelquefois, frémit, se cabre, se courrouce, et en retour de la moindre blessure reçue, menace de donner la mort, et quelquefois même, s'armant de tout ce qu'il trouve sous la main, porte, en effet, autour de lui, dans son aveugle fureur, des coups mortels: Qu'est-ce que cet homme, qui semble n'avoir plus rien d'humain, si ce n'est un Egoïsme vivant, et que je nomme ici non pas seulement l'Egoïsme orageux et tempêtueux, mais l'Egoïsme homicide, l'Egoïsme assassin ?

Sans doute, dans ces explosions, ces trépidations et ces violences de la colère, il y a une

part à faire au tempérament et à la constitution plus ou moins susceptible et irritable; mais la cause principale, la cause intime qui provoque ces tempêtes foudroyantes, c'est ce qui est le fond de la nature déchue, l'Egoïsme.

Reste enfin, pour aller jusqu'au bout, le dernier vice capital, cette passion qui fuit le travail et repousse tout ce qui la gêne; cette passion qui crée l'oisiveté et la stérilité, et comme dernier résultat pousse à la dégradation, et même à la sauvagerie, la *Paresse*. Or, la paresse, cette inspiratrice de tant de mal dans l'humanité, qui donc l'inspire elle-même? Qui en est aussi le vrai père générateur? En doutez-vous? Mais, c'est cet Egoïsme, ce moi désordonné qui ne sait ni se vaincre, ni se contraindre, ni travailler, ni combattre, ni souffrir; c'est cet Egoïsme qu'on rencontre au désert, dans ces générations descendues au-dessous même de la barbarie; cet Egoïsme que nulle discipline n'a châtié, qu'aucune éducation n'a contenu et réprimé : Egoïsme qu'à défaut d'autre mot, je nommerai l'Egoïsme *sauvage*.

Quelle image, en effet, plus expressive, et quelle personnification plus vraie de cette passion ou de ce vice de la paresse, que le sauvage,

cet être — comme dit de Maistre — « qui ne travaille plus », ne se remuant que sous l'aiguillon du besoin, pour chercher sa proie de l'heure présente, et qui, sa proie dévorée et une fois repu, se couche nonchalamment au soleil de son désert, entre son repas d'aujourd'hui et son repas de demain !

A la lettre, c'est la paresse qui fait l'homme *sauvage*, et c'est l'Egoïsme qui fait l'homme *paresseux*.

Ainsi, les sept vices ou péchés capitaux ne sont, à les bien définir, que sept formes principales d'un même fond identique, l'Egoïsme.

Je m'arrête, Messieurs, je crois avoir assez creusé, au point de vue où nous sommes, ce fond obscur et ingrat de notre humanité déchue; et vous avoir assez révélé la cause profonde et universelle de la Prévarication, qui était cette année le principal objet de notre prédication.

En parcourant le triple champ de nos obligations envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes, c'est-à-dire, la sphère totale de nos Prévarications, nous avons constaté comment leur infinie variété se résout dans cette triste, mais incontestable unité : l'Egoïsme, ou la perversion de notre amour.

Ainsi, de même qu'en sondant la terre, en certains endroits de sa surface, on fait jaillir l'eau avec plus ou moins d'abondance ; ainsi, en sondant par tous les points de sa surface, notre nature humaine pervertie par la chute, on y découvre toujours le même fond : l'Egoïsme, encore l'Egoïsme, toujours l'Egoïsme.

Ah! c'est ici, et ici surtout, que je vous dirai avec le Prophète : *Redite prevaricatores ad cor.* Prévaricateurs, rentrez dans votre cœur (1), et là, cherchez en vous-mêmes l'ennemi de tout bien ; car, vous n'avez pas deux ennemis, mais un seul ; et voyez tout ce qu'il a pu engendrer en vous de défauts, de vices, de perversions, de désordres de toute sorte.

Un jour, Dieu dit à Job, son serviteur :

« Es-tu entré dans les profondeurs de la mer ? « *Nunquid ingressus es profunda maris ?* (2) Et « les monstres qui se promènent dans ses « abîmes, les as-tu comptés? » Et moi je vous dirai : Etes-vous descendus dans les profondeurs de votre cœur, qui est une mer aussi? Et ces défauts, ces vices, qui, semblables à des reptiles au fond de la mer, s'y croisent en tous

(1) Isaïe, c. 46, v. 8. — (2) Job, c. 38, v. 16.

sens, les avez-vous comptés? Et surtout ce monstre de l'Egoïsme qui les engendre tous, l'avez-vous reconnu? Du moins, tout ce que nous venons d'en dire vous a-t-il quelque peu aidé à le découvrir?

Oh! alors, je vous dirai : Voilà l'ennemi, le grand ennemi, l'unique ennemi! Donc, c'est lui qu'il faut poursuivre; c'est lui qu'il faut attaquer, aujourd'hui, demain et toujours; c'est contre lui qu'il faut tirer le glaive, le glaive de la vérité et de la justice ; c'est lui qu'il faut frapper, et s'il se peut, exterminer tout à fait.

Ah! c'est que là est la racine de tout mal; racine toujours vivante et toujours féconde, qui fait éclore comme ses pousses perpétuellement renaissantes, toutes les fautes, toutes les iniquités, tous les crimes et toutes les scélératesses.

CONCLUSION

Donc, pour vaincre et exterminer le mal qui, sous une forme ou sous une autre, est vraiment

votre mal, il faut par vos coups transformateurs et libérateurs atteindre jusque-là; il faut frapper sur cette racine maudite, qui produit partout et toujours les végétations et les moissons du mal.

Il en est, sous ce rapport, de la vie dans le monde humain, comme il en est de la vie des arbres dans le monde végétal; si vous ne songez qu'à retrancher des rameaux, vous n'aboutirez jamais à en supprimer les fruits empoisonnés et mortels. A la place de chaque branche retranchée, il en repoussera deux, trois, plus encore peut-être. Si vous voulez empêcher les rameaux de repousser et de reproduire leurs fruits de mort, encore une fois, je vous le dis, il faut frapper à la racine; il faut frapper à la racine!...

Oui, Messieurs, quand il s'agit, comme c'est pour vous le cas en ce moment, quand il s'agit de la réforme, mieux encore, de la tranformation de votre propre vie, laissez-moi vous le dire — et pardonnez ce mot que je prends ici dans le meilleur sens — il faut être vraiment *radical*, en touchant à la plus grande et à la plus profonde racine de toute Prévarication; et par la destruction ou la mort de l'Egoïsme, triompher du radicalisme du mal par le radicalisme du bien.

Et ceci nous montre, pour le dire en passant,

la divine sagesse du Sauveur et Libérateur du monde, venu pour détruire tout mal et restaurer tout bien dans notre humanité. Chose, en effet, bonne à méditer! Jésus-Christ pose, à la base de sa morale divinement restauratrice, l'obligation fondamentale de renoncer à soi-même; en d'autres termes, de commencer par vaincre en soi l'Egoïsme. « Que celui qui veut être mon disciple et marcher après moi, se renonce lui-même; *Abneget semetipsum.* Vous le voyez, le divin Restaurateur ne demande pas deux choses tout d'abord, mais une seule chose: se renoncer soi-même; c'est-à-dire s'affranchir de la tyrannie de son propre Egoïsme. Et, à vrai dire, le christianisme pratique tout entier repose sur cette prodigieuse parole : *Abnega temetipsum.*

Jamais une telle parole n'avait été dite, et surtout posée comme point de départ de tout bien, et comme réaction efficace contre tout mal. Ah! c'est qu'il fallait le regard d'un Dieu, pour apercevoir dans cet amour désordonné du *moi*, qui se nomme l'Egoïsme, le principe et la cause réelle de tout mal et de tout désordre dans l'humanité.

Et si nous-même nous avons pu jeter quelque clarté sur ce triste et obscur mystère de

notre vie, nous n'avons pu le faire qu'à la lumière de cette parole du divin Révélateur et Sauveur : *Abnega temetipsum.* Il n'est pas douteux que cette parole a été comme un nouveau *fiat lux* au milieu de nos ténèbres, et que la réaction efficace contre l'Egoïsme préparée par cette parole, a substitué au monde ancien tout un monde nouveau ; le premier ayant roulé tout entier sur l'Egoïsme ou l'amour désordonné *du moi* ; le second devant rouler tout entier sur l'abnégation complète du *moi* ou la réaction continue contre l'Egoïsme par le sacrifice.

Mais comment et par quelle puissance réagir efficacement contre notre Egoïsme et par là couper, si je le puis dire, par sa racine la Prévarication humaine ?

Messieurs, en finissant, je vous ouvre des horizons que je ne puis cette année parcourir avec vous ; et je vous livre dans un seul mot le secret, l'unique secret de vaincre en vous l'Egoïsme : l'Amour de Jésus-Christ, dont cette grande semaine nous rappelle la suprême manifestation. L'amour désordonné de soi-même ne peut être vaincu que par un autre Amour, et par un amour essentiellement ordonné ; et cet Amour qui, dans la plénitude de son sacrifice,

nous invite à la lutte contre notre Egoïsme, ah c'est votre amour, ô Sauveur Jésus !

Donc, ô Dieu du sacrifice, ô divine Victime du Calvaire, à tous ceux qui m'écoutent et à moi-même aussi, donnez votre Amour; que sous les traits enflammés de ce divin Amour l'Egoïsme humain soit vaincu; que par sa défaite dans toutes nos âmes la Prévarication disparaisse dans la victoire de votre Amour; et que par là tous nous échappions aux revendications et aux châtiments de votre divine Justice.

Amen.

TABLE DES MATIÈRES

I

LA PRÉVARICATION DEVANT LA SOCIÉTÉ VIVANTE

I. L'altération continue et l'effacement progressif de l'idée de la Prévarication, est le fait de l'humanité vivante. Tous les courants de la vie contemporaine l'attestent en même temps 5

II. Ce *fait* est, dans ce siècle, un signe de décadence, et une cause d'universel abaissement dans les idées, les mœurs, la société, la civilisation 28

II

LA PRÉVARICATION DEVANT LA SAGESSE DIVINE

I. La Prévarication devant la *Sagesse* divine est le suprême *désordre;* parce que c'est l'opposition au plan et au but de cette sagesse créatrice : la *gloire* de Dieu créateur par la manifestation de l'*ordre* et de l'harmonie dans la création. . . . 58

II. C'est en même temps la suprême *laideur* dans l'humanité; parce que tout désordre produit une laideur grande comme lui-

même. La Prévarication humaine, constituant le désordre, à la plus haute puissance engendre nécessairement la suprême laideur, la *laideur* du *péché*. . . 84

III

LA PRÉVARICATION DEVANT L'AUTORITÉ DIVINE

I. Dieu créateur et auteur est la souveraine *autorité*; et à ce titre il crée devant lui dans l'homme une nécessaire dépendance. Or, la Prévarication, c'est l'*indépendance* humaine devant l'autorité divine. 119

II. Il en résulte que la Prévarication de l'homme grandit et s'élève de degré en degré avec l'indépendance elle-même, jusqu'à ce qu'elle arrive à la révolte ouverte et à l'attentat implicite contre la souveraineté de Dieu. 144

IV

LA PRÉVARICATION DEVANT L'AMOUR DIVIN

I. Dieu nous manifeste son amour dans le monde *naturel*, *surnaturel* et *béatifique*.

II. Or, la Prévarication humaine répond aux bienfaits et aux avances de ce divin Amour, par l'indifférence, l'ingratitude, le mépris, la trahison et l'apostasie, ou la volontaire séparation. . . . . .

V

LA PRÉVARICATION DEVANT L'INFINITÉ DE DIEU

I. La gravité de la Prévarication dépend à la fois de la bassesse de l'offenseur et de la grandeur de l'offensé. On peut dès lors entendre ce qu'elle doit être, ayant, d'un côté, pour objet l'Infinité de Dieu, et de l'autre, ayant pour auteur le néant de l'homme 237

II. La considération de l'Infinité de Dieu ajoute à la Prévarication de l'homme trois caractères qui l'aggravent : un caractère de *mépris* de l'Infinie grandeur, un caractère d'*insulte* à l'infinie présence, un caractère de *défi* à l'infinie puissance de Dieu. 260

VI

L'EGOISME, SOURCE DE LA PRÉVARICATION EN GÉNÉRAL

I. Ce qu'est l'Egoïsme en lui-même, et quelle en est la véritable notion. Ce qu'il est dans les réalités de la vie et de l'histoire humaine. — Ce qu'il est dans l'opinion et le jugement des hommes 295

II. L'Egoïsme est la racine et la source de la Prévarication; parce qu'il brise nos rapports essentiels avec Dieu, notre *Principe*, notre *Maître*, notre *Centre*, notre *Fin*, notre *Bonheur* final 322

VII

L'EGOISME, SOURCE DE LA PRÉVARICATION EN PARTICULIER

I. Dans nos rapports avec *Dieu*: Il diminue la prière, la louange, l'amour, le service, le sacrifice, la religion même. . . 355

II. Dans nos rapports avec le prochain : Il ferme les sources de tout *bien*, ouvre la source de tout *mal*; ou se renferme par rapport à l'un et à l'autre dans une *indifférence* coupable. 371

III. Dans nos rapports avec *nous-mêmes* : Il corrompt la vie dans son centre, par la perversion ou le *retournement* de l'amour. Il est le mal de toutes nos *passions*; et il est au fond de tous les vices et péchés capitaux 386

CONCLUSION GÉNÉRALE

L'Egoïsme est le sommaire de toutes les Prévarications; il est la synthèse du désordre, il est la grande simplification du mal.

Donc, pour faire disparaître tout désordre, tout mal, toute Prévarication, il faut attaquer, combattre et vaincre en soi l'Egoïsme.

Paris. — Imprimerie Téqui, rue de Vaugirard, 92.




BX 2375 .F44 1889
SMC
Fbelix, Joseph,
1810-1891.
La prbevarication
troisiaeme retraite de
BAJ=8290 (mcsk)

